

HENRIETTE CELARIÉ

---

MONSIEUR  
DE VOLTAIRE

*SA FAMILLE ET SES AMIS*

*Avec huit planches hors texte*



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS



0 1976 0038355 2

F B  
V88c

30329

DISCARDED

## DATE DUE

[illegible]

CARL A. RUDISILL  
LIBRARY



*The Walker Lyerly  
Memorial Collection*



# MONSIEUR DE VOLTAIRE

SA FAMILLE ET SES AMIS

## DU MÊME AUTEUR

---

### A LA MÊME LIBRAIRIE

*Madame de Sévigné, sa famille et ses amis.* — *Au Pair (une Française en Allemagne).*  
— *Petite Novia (une Française en Espagne).* — *La Bague antique (une Française en Sicile).*

---

### Chez HACHETTE

*Un mois en Corse (avec illustrations).* — *Un mois au Maroc (avec illustrations).* — *Un mois en Algérie et en Tunisie (avec illustrations).* — *Nos sœurs des Harems (Couronné par l'Académie française).* — *La vie mystérieuse des harems.* — *Amours Marocaines.* — *Pages de gloire au Maroc (Préface du Maréchal Pétain).*

---

### Chez PLON

*Gilberte, ma sœur.* — *Monique la Romanesque.* — *Mes cousines.* — *L'Étrange aventure.* — *Ma Vignole.* — *Le dragon des Hespérides.*

---

### Chez BLOUD et GAY

*En Esclavage (Couronné par l'Académie française).* — *Quand « Ils » étaient à Saint-Quentin.* — *Le Martyre de Lille (Grand Prix de la Ligue du Souvenir).*

---

### Chez GEDALGE

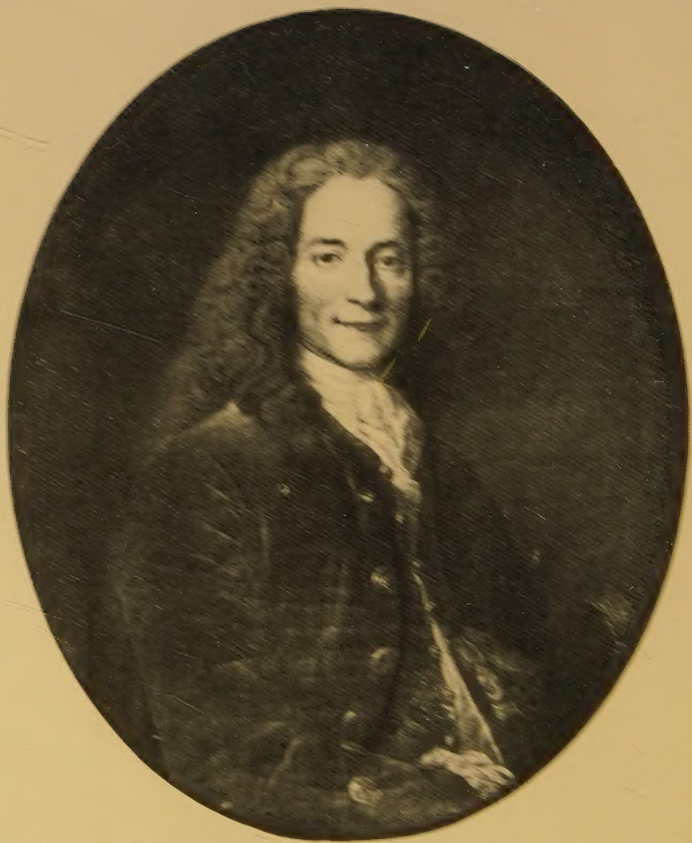
*Au delà du Rbin.* — *Sous les obus.*

---

### Chez FIRMIN-DIDOT

*Quelle singulière histoire !... roman.*





*Peint. Gouache.*

LARGILLIÈRE : VOLTAIRE À VINGT-QUATRE ANS.  
(Musée Carnavalet.)

*Monsieur de Voltaire.*

HENRIETTE CELARIÉ

---

# MONSIEUR DE VOLTAIRE

## SA FAMILLE ET SES AMIS

Avec huit planches hors texte



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1928

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

CARL A. RUDISILI  
LIBRARY



FB

V88c

30326

Feb. 1952

*A Madame Mercet*  
*dont l'esprit délicatement cultivé*  
*se plaît aux choses du passé.*  
*H. C.*



## AVANT-PROPOS

---

*Un préambule ! Un avant-propos ! Cela est bien démodé. Assurément. Pourtant, j'y ai recours.*

*Cet ouvrage n'est pas une biographie de Voltaire. Encore moins un commentaire de son œuvre. Il ne contient que quelques scènes où je me suis efforcée de laisser parler Voltaire lui-même.*

*A travers sa correspondance et ses mémoires, c'est lui qu'il faut écouter. C'est de lui qu'il faut tenir ses secrets et comment il vivait au gré des journées.*

*Je ne crois pas qu'il y ait un autre moyen de donner un portrait fidèle.*

*A ces scènes, à ces tableaux, l'érudition du lecteur ajoutera ce que je n'ai point dit.*

*Prodigieux écrivain : conteur, moraliste, philosophe, historien, auteur dramatique, polémiste, grand épistolier, que d'idées Voltaire n'a-t-il pas lancées à travers le monde, et avec un courage qu'il faut bien admirer ! Sa plume infatigable a suffi à tout. Il fut universel.*

*Par contraste, ses petitesesses et ses faiblesses, les ridicules et les extravagances de son entourage, qui vont jusqu'à la bouffonnerie, nous égayent davantage et donnent à notre plaisir sa saveur complète.*

H. C.





# MONSIEUR DE VOLTAIRE

---

## CHAPITRE PREMIER

« PIMPETTE, MON CHER CŒUR... »

Le séjour à La Haye, au début du xviii<sup>e</sup> siècle, semble avoir été particulièrement agréable. C'est la ville du bel air. La magnificence y est grande, la société y est nombreuse « par le concours des ambassadeurs, des députés des États et de la Noblesse ». Les divertissements qu'on y trouve sont les plus plaisants du monde.

Le jeune Arouet put en goûter. Pour se débarrasser de lui, son père l'a placé comme page dans la maison du Marquis de Châteauneuf<sup>1</sup>, ambassadeur du Roi auprès de la République Néerlandaise.

Arouet a dix-neuf ans. Bien pris dans sa taille mince, il est charmant, pétillant d'esprit, est aussi effronté que le veut son emploi.

Il y a alors, à La Haye, une certaine Mme Du

1. Frère de l'Abbé de Châteauneuf, parrain d'Arouet.

Noyer. C'est une petite boulotte, fort noire de peau, et déjà sur le retour. Elle a abjuré le protestantisme pour se marier, s'est brouillée avec son mari, s'est réfugiée en Hollande, a abjuré de nouveau et est revenue à sa première religion.

Elle n'a point bonne réputation. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est un peu folle.

A cette époque, il se faisait, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de scandales et de mensonges à la main qu'ils débitaient dans tout le monde, pour de l'argent : « On payait deux cents, trois cents, quatre cents florins par an à des novellistes obscurs de Paris qui griffonnaient toutes les infamies imaginables, qui forgeaient des histoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutaient encore, et tout cela s'en allait réjouir les cours de l'Allemagne et de la Russie.... »

Mme Du Noyer est de ces « regrattiers ». Il lui faut vivre et faire vivre ses filles, l'aînée, Anne, la cadette, Olympe que, familièrement, on appelle Pimpette. Une scène que Mme Du Noyer raconte elle-même en dit long sur l'espèce d'éducation qu'elle leur a donnée.

Les deux sœurs, qui sont fort jalouses l'une de l'autre, se querellent pour des riens : « Un soir, dit Mme Du Noyer, que j'avais la migraine, je les priai de mon lit de se taire; il n'y eut pas moyen; la dispute s'échauffa au contraire..., il y eut des coups donnés et la petite se laissa tout d'un coup tomber par terre disant que sa sœur lui avait donné de son pié dans le ventre, et paraissant prête à mourir.... »

Entendant cela, Mme Du Noyer saute de son lit,

saisit les pincettes, en porte des coups sur le bras de sa fille aînée, qui n'est plus une enfant comme on le pourrait penser. Elle a alors une vingtaine d'années et est mariée à une espèce de soudard nommé Constantin.

A La Haye, Mme Du Noyer vit chichement. Elle a loué une petite chambre meublée « à la capucine » d'une espèce de couche qu'on appelle en *hollandois* « *bed-steed* », de six chaises de paille, d'un grand coffre et d'une mauvaise table.

Comment le jeune Arouet fut-il introduit chez la dame? Elle se vante, malgré la modicité de sa situation, de recevoir bonne compagnie; mais, s'il vous plaît, Arouet est « honnête homme ». Il arrive de Paris « où il a été élevé dans le centre du bon goût ». Poète, il l'est, par surcroît, et cela n'est point pour déplaire à une femme qui se pique d'avoir de l'esprit « comme les anges ».

Plus âgée de deux ans qu'Arouet, Pimpette vient d'être fiancée au chef des Camisards, Jean Cavalier. Le mariage projeté a été rompu, mais les fiançailles ont été traversées de ces péripéties qui vous débrouillent l'entendement. Au surplus, quand on a pour mère une Mme Du Noyer, on est une fille très avertie.

Les premiers aveux d'Arouet à Pimpette ne nous sont pas parvenus. Lorsque leur correspondance commence l'action est déjà engagée. Mme Du Noyer a découvert l'intrigue amoureuse de Pimpette. Ce petit Arouet n'est pas du tout l'amant sérieux et riche que, bonne mère, elle souhaite à sa fille. Comme nulle

timidité ne la gêne, elle court à l'ambassade, y fait du bruit, ne le fait pas en vain. Un « censeur sévère », M. L\*\*\* — évidemment M. l'Ambassadeur —, promet de séparer les deux jeunes gens. « Il a peur, écrit Arouet à Pimpette, que Madame votre mère ne me fasse un affront qui rejaillirait sur lui et sur le roi.... Il faut absolument que je parte et que je parte sans vous voir. » Quelle douleur ! Arouet jure qu'elle lui coûterait la vie si l'espoir ne le soutenait.

Retiré dans son appartement, où il est gardé prisonnier au nom du Roi, l'amoureux machine une intrigue. Par le canal de son valet, Lefèvre, il écrit secrètement à Pimpette. Pour tromper la surveillance de Mme Du Noyer, Lefèvre passera pour « un feseur de tabatières ». Comme il est normand, il jouera fort bien son rôle. Pimpette lui confiera sa réponse. Au cas où elle ne le pourrait, elle aura recours à un cordonnier dont l'échoppe est voisine de sa demeure. Le cordonnier se rendra à l'hôtel où est enfermé Arouet ; « il aura une forme à la main et dira qu'il vient accommoder des souliers ».

Quel baume, quel merveilleux adoucissement une lettre de Pimpette n'apportera-t-elle pas à une « peine mortelle » ! Cependant Arouet désire davantage.

Qu'est-ce qu'un amoureux persécuté peut demander comme souvenir à celle qu'il aime et doit quitter ? Son portrait ? Arouet n'y manque point : « Il sera bien mieux entre mes mains que dans les siennes (sous-entendu : celles de Mme du Noyer), puisqu'il est déjà dans mon cœur. »

Bientôt, cette consolation lui devient insuffisante. On est maître de lui ôter la vie ; mais, avant son départ, il reverra son « adorable maîtresse » ; oui, dût-il porter sa tête sur un échafaud ! Il le jure, avec simplicité. Ceux qui le gardent observent tous ses gestes et vont jusqu'à intercepter ses lettres. Hé bien, il sortira, la nuit, par la fenêtre, non pas à onze heures du soir, ni à une heure du matin, mais à minuit, exactement, Pimpette, comme un beau ténébreux !...

Sous la plume d'Arouet, tout cela a un air de jeunesse, d'impétuosité, de romanesque qui étourdit. On y sent déjà percer l'homme de théâtre. Dirait-on pas qu'il compose une comédie — oh ! pas neuve dans ses moyens, mais aussi belle, aussi palpitante qu'il le peut.

Et Pimpette ? Comment fera-t-elle pour aller au rendez-vous ? Elle couche dans la même chambre que sa mère dont elle partage le « bed-steed », et cette mère est « un monstre aux cent yeux ». Arouet n'est pas en peine d'un subterfuge. Au cas où Mme Du Noyer s'apercevra que sa fille se lève, celle-ci « prétextera quelque besoin... ».

A sa porte, elle trouvera le jeune homme. Il sera dans un carrosse ou une chaise, enfin dans ce qu'il aura pu se procurer. Sous le ciel glacé, la voiture filera comme le vent à Scheveling<sup>1</sup>. Il y aura de la lune : le calendrier le dit. Arouet aura apporté de l'encre et du papier pour faire des lettres. Ainsi, Mme Du Noyer sera avertie promptement de ce qu'est devenue sa fille.

1. Scheveningen, à une lieue et demie de La Haye.



Ce petit Arouet pense à tout ! Résolu, avec cela. « L'apprêt des plus grands supplices ne l'arrêterait pas dans son entreprise » ; il l'a déjà juré et le *rejure*. Pour Pimpette, qu'elle fasse appel à toute sa présence d'esprit, à toute sa vertu.

Parler à une jeune fille de sa vertu afin de la décider à se laisser enlever ! Cet Arouet a des trouvailles d'un comique irrésistible ! Non, non : c'est un psychologue très subtil. Il n'ignore point, le fripon, qu'on résiste difficilement aux suggestions de qui nous flatte.

Savons-nous, d'ailleurs, s'il n'entend pas le mot vertu dans son sens étymologique ? La vertu, c'est le total de ce qu'un être vaut dans l'effort. D'où il résulte que le moment où Pimpette fuira avec son amant est précisément celui où elle sera le plus vertueuse. Il n'y a pas à raisonner là contre.

Catastrophe ! Le départ du jeune homme est reculé : il ne s'en ira que dans sept ou huit jours avec M. de M....

Continuer à demeurer dans la même ville que celle qu'il aime, respirer l'air qu'elle respire et être dans l'impossibilité de la voir ! N'y a-t-il pas là de quoi pleurer des larmes de sang ! Pleurer ? Le martyr du pauvre amoureux se peut changer en félicité. Il suffit que Pimpette le veuille. Qu'elle envoie seulement à Arouet la jeune Lisbette : « Je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme. Vous vous accommoderez chez elle.... » Comme on connaît les habits du prisonnier et que, par conséquent, on pourrait reconnaître Pimpette, un manteau cachera son

justaucorps et son visage, car, pour plus de sûreté, Arouet louera un justaucorps. Pimpette se glissera le long des murailles à la brune.

Déguisements, entrevues secrètes, nous ne cessons d'être en pleine comédie, et Pimpette qui court chez son amant ne cesse de pratiquer la vertu.

\*  
\* \*

Immolant les convenances sociales sur l'autel de l'amour, Pimpette est montée au petit appartement où on l'attendait. Elle est entrée avec sa jeune grâce et la gaieté de son visage tout rose du froid nocturne. Les portes se sont refermées sur elle. Le travesti lui va à merveille et lui prête un air équivoque : « Comment la saluer ? Faut-il l'appeler Monsieur ou Mademoiselle ? »

Arouet s'empresse. Point de vaine et fade poésie : « vos yeux... vos cheveux... vos lèvres... ». Mais les mots les plus spirituels : si Pimpette est adorable en cornettes, elle est, ma foi, « un aimable cavalier, un très joli garçon et le portier lui-même s'y est laissé prendre ». En quoi, ce portier prouve qu'il est peu avisé. D'autres le sont davantage. La fille qui a annoncé « le jeune homme qu'est Pimpette » a éventé le déguisement. Les filles, en cette matière, ont l'esprit subtil. Lefèvre a dû subir, de son Excellence l'ambassadeur, un interrogatoire sévère. Il s'en est bien tiré. « C'est un garçon d'esprit », et qui a un maître déluré : « Comme on avait ordonné à Lefèvre de rendre toutes mes lettres à son

Excellence, j'en ai écrit une fausse que j'ai fait remettre entre ses mains. » Le bon billet que voilà !

Pour l'instant, les deux amoureux ne jouissent que du plaisir d'être ensemble. Éclairée aux bougies, la chambre est d'une propreté parfaite : les « servantes, par toute la Hollande, ne voudraient pas d'un maître qui ne permettrait pas de porter le samedi tous les meubles au grenier pour laver la maison du haut en bas et chaque jour les vitres, les murailles dedans et dehors<sup>1</sup> ».

Sur une petite table, une collation est préparée. Elle offre à la gourmandise de grosses pêches, des raisins — et l'on est en décembre ! —, mais ces fruits ont mûri dans les serres du pays « avec des poêles, à grands frais, à la vérité ».

De la meilleure grâce du monde, Pimpette a ôté son chapeau et découvre une perruque à boucles ; sans aucun embarras, elle laisse voir ses jambes que moule le bas de soie et la culotte. Son habit fait valoir la souplesse de sa taille. Chez elle, dans le taudis de Mme Du Noyer, elle montre un caractère violent et fantasque. Auprès de son amant, elle n'est que sourire. Tout lui plaît et l'amuse.

Vient le moment de se quitter :

« Ah ! Pimpette, chère Pimpette, adorable Pimpette, pourquoi votre logis est-il si loin du mien ! A tout prix, il faut nous retrouver.

— Quand ?

1. Mme du Bocage : *Voyage en Hollande*.

— Demain soir. Vous viendrez. Ne dites pas non. N'endurcissez pas votre joli petit cœur ! Mille baisers, ma chère ; mais, si vous ne venez pas, mille injures.... Je vous aime, Pimpette ; vous occupez toute mon âme.... »

A travers la ville endormie et obscure, Pimpette regagne la petite chambre « meublée à la capucine ». Elle n'a point peur. Elle s'est livrée au destin. Le destin, ce soir, c'est son jeune amant.



Le lendemain, au réveil, Arouet apprend que l'ambassadeur est au courant de ses rendez-vous.

Il faut prévenir Pimpette. Le jeune homme prend plume et papier. Fort vif en toutes choses, il l'est spécialement quand il s'agit d'écrire. « C'est un petit cheval qui, au moindre coup d'éperon, vous court le grand galop. »

« Mon cœur, on compte de nous surprendre ce soir ; mais ce que l'amour garde est bien gardé ; je sauterai par les fenêtres et je viendrai sur la brune chez \*\*\*, si je puis. Lefèvre viendra chercher mes habits sur les quatre heures. Attendez-moi sur les cinq, et, si je ne viens pas, c'est que je ne le pourrai absolument pas. »

Arouet n'a pas eu à sauter par les fenêtres ; le rendez-vous n'a pas eu lieu. Il va partir. O ciel ! sans revoir Pimpette :

« Adieu, ma chère Olympe ; si tu m'aimes, console-toi. Songe que nous réparerons bien les maux de l'ab-

sence ; cédon's à la nécessité ; on peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer.... »

Arouet s'arrête d'écrire. Il se relit. Que cela est froid ! Il reprend la plume. Sa « jolie petite écriture fine » de nouveau couvre le papier. Est-ce lui qui parle, ou ne fait-il que s'inspirer de la « Religieuse Portugaise » et d'« Abélard, » ainsi que Mme Du Noyer l'en accusera plus tard ?

« Je ne trouve point de termes assez forts pour t'exprimer mon amour ; je ne sais même si je devrais t'en parler puisque, en t'en parlant, je ne fais sans doute que t'attrister au lieu de te consoler. Juge du désordre où est mon cœur par le désordre de ma lettre ; mais, malgré ce triste état, je fais un effort sur moi ; imite-moi si tu m'aimes ! Adieu, encore une fois, ma chère maîtresse, adieu ma belle Olympe ; je ne pourrai point vivre à Paris si je ne t'y vois bientôt.... »

Cet Arout ! Ce jeune Arout ! Comme on voit qu'il n'a pas vingt ans. Ces idées emphatiques conviennent à son âge ; mais dans le moment où il renchérit sur son désespoir, il ne perd point la direction de ses pensées, il songe aux plus petits détails et, connaissant la fâcheuse habitude qu'ont les femmes de ne point mettre le quantième et le millésime quand elles écrivent : « Songe à dater toutes tes lettres, dit-il : Arout. »



Deux fois, déjà, le rideau est tombé sur les péripéties de cette comédie amoureuse. Quand il se relève,



à l'acte III, l'intérêt rebondit. Quoique sa mère lui ait reproché, un jour, « d'avoir un petit tempérament fort flegmatique », la jeune Pimpette a du feu et de la décision. Elle le prouve. Pour attendrir M. L\*\*\*, obtenir qu'il renonce à sa rigueur envers de tendres amants, elle ira le trouver, se jettera à ses pieds, le couvrira de pleurs; elle sera éloquente, elle a beaucoup d'esprit, « autant que sa mère dont elle a pris le bon en laissant le mauvais ».

Mis au courant de ce dessein, Arouet s'en alarme. Que Pimpette se garde de venir à l'hôtel : « Il (M. l'Ambassadeur) craint votre mère; il veut ménager les Excellences; vous devez vous-même craindre les uns et les autres et ne point vous exposer, d'un côté à être enfermée et, de l'autre, à recevoir un affront. »

Pimpette écoutera-t-elle un avis si sage? Elle est opiniâtre. Son amant le sait. Pour l'amener à céder, il lui fait cette promesse qui est charmante : « Vous prendrez votre revanche le reste de ma vie et je ferai toujours vœu de vous obéir. »

Comment ne point se rendre à un si gentil avocat et si persuasif! Au surplus, l'infortunée Pimpette est fort empêchée de sortir. Quand Mme Du Noyer a appris les rendez-vous de sa fille, elle est entrée en une colère effroyable, ainsi qu'il lui arrive à la moindre contrariété. Est-ce par ironie que les « réfugiés » de La Haye ont surnommé « Mme Colimasson » cette femme aux sentiments excessifs? La contredit-on? Elle devient toute violette, la gorge lui enfle, l'écume lui sort de la bouche. Si elle a une ennemie, « il lui prend une rage de l'aller

chercher et étrangler<sup>1</sup> ». Elle vomit quantité de choses dont, souvent, elle ne pense pas un mot.

Rabrouée, maltraitée, molestée, la pauvre Pimpette est tombée malade. La voilà au lit, gardée par Mme Du Noyer qui est tout animée « d'une maligne férocité ». « Ah! qu'il vaudrait bien mieux, soupire Arouet, que je fusse dans votre chambre au lieu d'elle! Mes tendres baisers vous en convaindraient, ma bouche serait collée sur la vôtre. »

Quelle audace! Bah! Arouet s'en est permis bien d'autres. Point par lettre toutefois. Une lettre peut être arrêtée au passage. Aussi, plein de déférence : « Je vous demande pardon, ma belle Pimpette, de vous parler avec cette liberté; ne prenez mes expressions que comme un excès d'amour et non comme un manque de respect.... Adieu, mon adorable Olympe; adieu ma chère; si on pouvait écrire en des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier. Je baise, au lieu de vous, vos précieuses lettres où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur : Arouet. »

Dans cette jolie comédie, l'unité de lieu n'est pas plus respectée que celle de temps. À l'acte IV, le héros est en mer. Pour faire croire qu'il y est tristement, il a soin d'écrire en tête de son papier : « Du fond d'un yacht », et il assure sa chère Pimpette que « le chagrin dont il est rongé est aussi grand que son amour ».

En réalité, la traversée se fait le mieux du monde : « Nous avons un beau temps et un bon vent et, par-

1. *Lettres nouvelles*, de Mme Du Noyer.

dessus cela, de bon vin et de bons pâtés, de bons jambons et de bons lits. »

Ces bons pâtés, ce bon vin, ces bons jambons ! Tout ce couplet qui s'éveille comme une joie ! voilà un amoureux vite consolé et, de le constater, Pimpette ne sera pas contente. Arouet, soudain, s'en avise et, en correctif, il reprend : « Nous ne sommes que nous deux, M. de M<sup>\*\*\*</sup> et moi ; il s'occupe à écrire, à manger, à boire et à dormir, et moi, à penser à vous : je ne vous vois point et je vous jure que je ne m'aperçois point que je suis dans la compagnie d'un bon pâté (celui-ci, assurément, devait être fameux) et d'un homme d'esprit. »

Tandis que son fils navigue, le père Arouet reçoit de Hollande « tout un paquet » : « lettre sanglante » de M. l'Ambassadeur contre le jeune amoureux, lettres que Mme Du Noyer avait écrites à M. l'Ambassadeur.

Ce n'est pas un homme commode que l'ancien notaire au Châtelet. Une anecdote nous le fait connaître. Voltaire l'a contée lui-même, plus tard, beaucoup plus tard :

« J'avais autrefois un père qui était grondeur comme Grichard<sup>1</sup>. Un jour, après avoir horriblement et très mal à propos grondé son jardinier et après l'avoir presque battu, il lui dit :

« Va t'en, coquin, je souhaite que tu trouves un maître aussi patient que moi.... »

Je menai mon père au « Grondeur ». Je priai l'acteur

1. Personnage du *Grondeur*. Comédie de Brueys et Palaprat.

d'ajouter ces propres paroles à son rôle et mon bonhomme de père se corrigea un peu.... »

A l'époque où le jeune Arouet débarque, son père ne s'est pas encore amendé.

L'amoureux coupable se voit refuser l'entrée du logis paternel. On lui députe un tiers, homme de confiance.

Les péripéties continuent de se dérouler ainsi que dans le théâtre classique. Ce sont les mêmes détails et jusqu'aux mêmes expressions :

« Monsieur, M. votre père est fort en colère contre vous. Il a obtenu une lettre de cachet pour vous faire enfermer. Des gens qui vous veulent du bien ont obtenu qu'il n'en fasse rien, mais ils n'ont pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il vous déshérite. Ce n'est pas tout; il vous veut faire embarquer pour les « isles », oui, Monsieur, avec du pain et de l'eau. »

Quelques jours plus tard : « Monsieur, M. votre père consent à ne point vous envoyer aux « isles »; mais vous serez mis en pension chez un Procureur, afin d'apprendre le métier de robin.... »

Dans l'espoir de regagner l'amitié de son père, Arouet a cédé. Il est entré chez M. Alain, près les degrés de la place Maubert. Le voilà fixé à Paris, du moins il le pense. Est-il possible qu'il y soit sans Pimpette!

« Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaisir; je regarde votre intérêt plus que ma satisfaction et je crois que vous en êtes bien persuadée; songez par combien de raisons la Hollande

doit vous être odieuse. Une vie douce et tranquille, à Paris, n'est-elle pas préférable à la compagnie de Mme votre mère? Et des biens considérables dans une belle ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à La Haye? Ne vous piquez pas là-dessus de sentiments que vous nommez héroïques; l'intérêt ne doit jamais, je l'avoue, être assez fort pour faire commettre une mauvaise action, mais aussi le désintéressement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne lorsqu'on y trouve son compte. »

Tout un plan s'est échafaudé dans l'esprit d'Arouet; plan où ne laisse pas d'éclater l'astuce. Que Pimpette écrive au plus tôt à M. Le Normant, évêque d'Évreux, qui, par chance, est un cousin de la jeune fille, qu'elle insiste, spécialement, sur l'article de la religion : « Le roi souhaite la conversion des huguenots et un ministre du Seigneur doit, pour toutes sortes de raisons, favoriser le retour d'une brebis égarée dans le sein de la vraie religion ». Que Pimpette conjure M. Le Normant d'engager M. Du Noyer dans un dessein si juste. Pimpette marquera son désir de se retirer dans une communauté. Comme religieuse? Arouet n'est pas si ennemi de Pimpette, ni de lui-même.

Est-ce tout? Point encore. Que Pimpette ne manque pas à nommer l'évêque d'Évreux « comme il se doit, c'est-à-dire Monseigneur : ce point est de la dernière importance ».

Écrivez à l'évêque d'Évreux, Pimpette. Écrivez aussi à votre amant. Pourquoi ne lui écrivez-vous pas, méchante et adorable fille? Tous les jours, il se rend à la

grande poste afin de retirer lui-même vos lettres. Point de lettre!

Enfin, en voici une! Arouet la baise mille fois et l'ouvre. Pimpette n'y parle presque pas de son amour, et comme elle est devenue façonnrière! Le jeune Arouet, à présent, elle l'appelle Monsieur!

Qu'elle ne compte point qu'il l'imite et l'appelle Madame. Il ne peut la nommer que ma chère. Si elle se plaint du peu de politesse de son amant, du moins ne se plaindra-t-elle pas qu'il ne l'aime point.

C'est la seule lettre qu'Olympe écrit à son ami. Il aura beau la supplier à nouveau, « l'assurer que l'amour qu'il a pour elle n'est point du genre de celui de la plupart des jeunes gens qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche et la vanité ». Pimpette ne répondra plus.

Mme Du Noyer l'a mariée. Celui qu'elle épouse est un seigneur allemand : le comte de Winterfeld. Il dit posséder un château « dans le pays de Wirtemberg, à cinq heures de Stuttgard, dans le plus beau pays du monde ».

Vantardises! L'individu n'est point seigneur, point allemand et ne possède point de château. Pimpette a été dupée!...

Cependant, au cœur d'Arouet, devenu Voltaire, le Roi de l'esprit que toute l'Europe admire, un tendre sentiment subsiste pour celle qu'il a aimée naguère.

La sachant dans le besoin, à deux reprises, il lui fait passer des secours; il pense à lui offrir des cadeaux.

De Cirei, en septembre 1736, il écrit à l'abbé Mous-

sinot, « son cher et fidèle trésorier » : « Faites-moi l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire et envoyez-la de ma part chez Madame de Winterfeld, rue Plâtrière. »

Cette petite table propre à mettre devant le feu et à écrire un billet, elle est comme l'épilogue du premier roman de celui qui, devenu vieux, avouait, un jour, à l'un de ses amis :

« Vous prétendez donc que j'ai été amoureux dans mon temps tout comme un autre ; vous pourriez ne pas vous tromper. »



## CHAPITRE II

### VIE DE CHÂTEAU ET DE GRANDS CHEMINS

Exilé de Paris, en 1716, « pour des vers infâmes qu'il n'avait point faits — si encore ces vers avaient été bons ! » — Arouet connu de bonne heure, et bien contre son gré, d'abord, ce qu'on appelle la vie de château.

A Sully, où le duc l'a recueilli, il se trouve « dans la meilleure compagnie, dans la plus aimable maison du monde ». Chacun s'y occupe selon son goût. Le marquis d'Ussé, gendre du maréchal de Vauban, distille à un alambic et, quand on lui envoie des vers médiocres, il est tenté d'allumer son fourneau avec. Mme la marquise de Mimeure caresse et soigne sa chienne, « sa petite chienne » ; son chat, « son petit chat ». Elle en est si folle qu'elle prie qu'on lui donne de leurs nouvelles quand elle doit s'en séparer.

D'autres se promènent dans les bois, « sous des ombrages toujours frais ». A Sully-sur-Loire, ils sont magnifiques. Les désœuvrés s'amusent à écrire leur nom sur l'écorce : « Tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants. »



« A voir tant de chiffres tracés  
Et tant de noms entrelacés,  
Il n'est pas malaisé de croire  
Qu'autrefois le beau Céladon  
A quitté les bords du Lignon  
Pour aller à Sully-sur-Loire. »

Dans ces « beaux bois », on donne des fêtes, des « Nuits blanches » qui n'ont rien à envier à celles de Sceaux : « Mme de la Vrillière, qui vint ici, pendant la nuit, faire tapage avec Mme de Listenai, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes éclairée d'une infinité de lampions et d'y voir une magnifique collation servie au son des instruments et suivie d'un bal où parurent plus de deux cents masques habillés de guenillons superbes. »

Comme si ce n'était pas assez, les deux sœurs ont eu cette joie ravissante de trouver des vers sur leur assiette. « On assure qu'ils sont de l'abbé Courtin. »

L'automne « amène beaucoup de personnes d'esprit et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce agréable ». La plupart sont de grands chasseurs et passent les derniers beaux jours « à assassiner des perdrix ».

Le jeune Arouet ne les imite pas :

« On me condamne  
A rester au sacré vallon.  
Je suis fort bien près d'Apollon,  
Mais assez mal avec Diane. »

Retiré dans sa chambre, il écrit et versifie : « Cela fatigue les yeux et vous fait venir quelque compère-

loriot pour lequel il faut un petit emplâtre. » Fâcheux emplâtre ! Il ne fait pas valoir auprès des belles.

Entre deux strophes de la « Ligue », le jeune poète rimaille sur ce que le hasard offre à son imagination, car il aime les vers « à la fureur ». Avant le souper, il lit au salon ceux qu'il a faits. Il lit bien.

Pleine d'un charme tendre ou de vivacité, sa voix un peu rauque, mais souple, fait entendre toutes les grâces, toutes les finesses de la pensée, tous les accents de la passion. Madrigaux ou épigrammes, il chante « d'amoureuses flammes », il croque la silhouette de l'abbé Courtin « gras, rond, gros, court... » ; il célèbre « son teint fleuri, sa croupe rebondie ». Il se peint lui-même : « Né dans Papefigue,

« Maigre, long, sec et décharné,  
N'ayant eu croupe de sa vie ;  
Moins malin qu'on ne vous le dit,  
Mais, peut-être, de Dieu maudit,  
Puisqu'il aime et qu'il versifie.... »

Bonne chère et bon vin — « les crûs du bord de la Loire ont un goût franc » —, ce ne sont que « petits soupers, jolis festins » jusqu'au moment où, les invités étant retournés à Paris, le jeune Arouet se trouve à Sully comme en un ermitage : « C'est une solitude délicieuse..., c'est un repos, un loisir... que rarement les dieux accordent aux mortels », dit-il d'abord, mais :

« Ce bien pur et parfait  
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui  
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.... »



Est-on à Villars<sup>1</sup>? Les dames, qui sont plongées dans la lecture des « Mondes », mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer, déclare ce fripon d'Arouet ; on les verrait plus volontiers, ici, bergères que philosophes. « Par amour pour elles, les hôtes du château se sont faits physiciens. Le soir, assis sur le gazon,

« Nous brouillons tout l'ordre des cieux,  
Nous prenons Vénus pour Mercure,  
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,  
Pour examiner les planètes,  
Au lieu de vos longues lunettes,  
Que des lorgnettes d'opéra.... »

Les heures passent si vite qu'on ne se couche qu'à l'aube. On se lève pour dîner, c'est-à-dire vers deux heures, et même plus tard. Tant pis pour les dormeurs ; ils perdent, parfois, de curieux spectacles. Le jour de la Pentecôte qui, en l'année 1721, tomba le 1<sup>er</sup> juin, « le soleil a paru couleur de sang » ; ensuite, « sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur ; nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre et nous avons pris le soleil pour la lune tant il était pâle ». Voilà un beau sujet à dissertations et à discussions ! Les plaisanteries fusent :

1. Château à trois quarts de lieue de Melun ; successivement appelé : Vaux-Fouquet, Vaux-Villars, puis Vaux-Praslin, selon ses propriétaires.

« L'astre est-il encroûté comme le prétend Descartes? Va-t-on voir des guerres sanglantes, des édits ou le retranchement des rentes; est-ce la fin des peuples?... » Sur quoi, les belles dames, en chœur :

« Que l'ami Voltaire écrive vite à M. de Fontenelle; bien qu'il soit devenu philosophe, peut-être consentira-t-il à parler physiquement de tout cela. »

Moitié vers, moitié prose, l'ami Voltaire s'exécute et conclut sa lettre au savant :

« Nous vous croirons aveuglément, quoique nous ne soyons pas trop crédules.... »

Quand les astres n'occupent pas, on commente les nouvelles que donnent les feuilles volantes<sup>1</sup> :

« Êtes-vous réellement tous fous à Paris? demande le poète. Je n'entends parler que de millions. On dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? Est-ce une chimère? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Law est-il un dieu, un fripon ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? » Se contente-t-on de richesses imaginaires; va-t-on sombrer dans la ruine totale que quelques gens craignent?

Le jeu a vite fait de dissiper les inquiétudes. Dissiper? Il faudrait plutôt dire : augmenter. Biribi et Pharaon sont à la mode. Voltaire n'y est pas heureux : « J'y perds mon bonnet, dit-il; j'y perds près de cent

1. Les gazettes.

louis. » Louable coutume, vraiment, que de faire, au moins une fois l'an « quelque lessive au jeu... ». Le jeu est le système de Law, bientôt il ne restera aux honnêtes gens que les agréments de l'esprit : « franchement, ce n'est pas assez pour vivre commodément ».

Les dames qui ne jouent point occupent leurs jolis doigts à des babioles ; le goût du jour est de faire des nœuds ; des « nœuds de contentement ».

Pour Arouet, il continue à travailler un peu à la Henriade, il broche des vers, quelques lettres : « Tout cela ne vaut pas grand'chose ; mais il y a dans le monde des gens qui les trouveront bonnes ; ce n'est ni vous, ni moi, déclare-t-il à l'ami Thiériot. »

Fausse modestie ! Le jeune poète tient si fort à ses élucubrations qu'il prie qu'on les lui renvoie.

Années frivoles, dira-t-on. Ne nous y trompons pas. Si Voltaire produit peu encore, il engrange. Comme La Flèche de la comédie de l'Avare, « il fait son profit de tout ».

Au contact de ces grands seigneurs, de ces grandes dames, le fils de l'ancien notaire au Châtelet prend cette fleur de goût, de beau langage, ces manières raffinées, aussi utiles à l'homme de lettres qu'à l'homme de cour.

\* \* \*

Quand on est chez des amis, il arrive que, sans le vouloir, on leur cause de l'embarras.

Au début de l'hiver de 1723, Voltaire se trouve à

Maisons<sup>1</sup> et y attrape la petite vérole : « Au fumier près, il est dans l'état où était le bonhomme Job, fesant tout ce qu'il peut pour être aussi patient que lui. » On le saigne deux fois. Point d'amélioration. Ses hôtes, qui « l'honorent de bontés inexprimables », envoient quérir le propre médecin de M. le Cardinal de Rohan.

Le médecin, M. de Gervaisi, examine le malade et fait la grimace. Cette petite vérole, dans un corps délicat et faible où l'on a pratiqué deux saignées sans aucun purgatif, menace d'être grave. Le curé du village est prévenu : « Je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poème (*La Henriade*) et à *Marianne*, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. »

Mais, écoutons un peu comment le docte M. de Gervaisi traite son patient : « Il étudiait en moi avec attention tous les mouvements de la nature ; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison ; il me laissait entrevoir le danger et il me montrait clairement le remède ; ses raisonnements portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérison est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois de l'émétique et, au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette

1. Aujourd'hui Maisons-Laffite.

maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. »

Qu'on ne se récrie point sur cette conduite extraordinaire : « C'est la seule qui pouvait me sauver la vie ; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie vivraient encore s'ils avaient été traités comme moi.... »

Dans la chambre du malade, continuellement, il y a grand feu. Une poutre y passe près de l'âtre. La poutre s'est échauffée, embrasée et, « par une destinée singulière », dont Voltaire n'a pas goûté le bonheur, « le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après son départ ».

Attraper la petite vérole chez des amis ; pendant près d'un mois, leur donner la fatigue de vous soigner et, comme remerciement, être « l'occasion malheureuse » d'un incendie dans leur château ! « J'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt et je vous assure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à M. de Gervaisi de m'avoir conservé la vie. »



Des années, bien des années passent. Voltaire est installé à Cirei<sup>1</sup>, quand, au cours du printemps de 1739, un procès, un « triste procès » force Mme du Châtelet à quitter « sa douce solitude ». Voltaire et M. du Châ-

1. C'est l'orthographe qu'avait adoptée Voltaire.



telet « ont l'honneur » d'accompagner la belle Émilie dans les Flandres. Les voyageurs, qui résident d'abord à Berringham, se jugent, de bonne foi, « au fin fond de Barbarie ». Pour peu que Mme du Châtelet demeure en ce pays déshérité, « elle pourra s'appeler la reine des sauvages ».

On loge en des maisons qu'on nomme « châteaux », mais « où il n'est pas sûr de trouver des lits, ni des fenêtres, ni des portes ». Sans se soucier de ces vécilles, Émilie-Newton fait de l'algèbre. Elle prend bien son temps ! « Voilà qui lui sera d'un grand agrément dans la société. »

Les « tristes terres » de Berringham et de Ham quittées, le trio réside à Bruxelles. La maison où il s'installe n'est que de louage. Située rue de la *Grosse Tour*, loin du bruit, elle est exactement la dernière de la ville.

Si Mme du Châtelet a formé l'aimable projet de parler philosophie avec quelques Bruxellois, il lui faut y renoncer. « Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs » ; pour des « êtres pensants, c'est l'enfer et les limbes, à la fois ». L'archiduchesse Marie-Élisabeth gouverne alors les Pays-Bas. Elle a une gravité toute espagnole et a donné à sa petite cour un cérémonial guindé.

Afin de réveiller ces endormis et faire une galanterie à sa « dame », Voltaire s'avise de donner une fête — oh ! une « très petite fête » ! Elle a lieu à Enghien, chez le Prince d'Aremberg. Les invitations sont plaiement adressées par l'envoyé d'*Utopie* ; mais, mon Dieu, que



ce n'est pas ici le pays des belles-lettres ! « Croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire *Utopie* ! » Inutile, pour ces Bruxellois, d'offrir quelques poésies ; on leur donnera un feu d'artifice et, comme les dames de Bruxelles aiment un peu trop le brelan, l'organisateur de la fête fait faire de grandes lettres bien lumineuses qui disent : « Je suis du jeu, va tout. » Cela corrigera-t-il les dames ?

Les préparatifs se poursuivent. Apparemment, l'ami Voltaire n'est pas désigné par le Ciel pour offrir des fêtes. Deux charpentiers, qui travaillaient à un échafaudage, tombent sous ses yeux du haut d'un troisième étage. « Voir choir deux pauvres artisans et être tout couvert de leur sang ! » Triste spectacle ! Il corrompt « tout le plaisir de la plus agréable journée du monde ».

Les chaleurs de l'été venant, les du Châtelet et Voltaire s'installent chez le Prince d'Aremberg. « Les jardins y sont très beaux, plus beaux que ceux de Chantilly. » On y voit un *Mont-Parnasse* et de profonds berceaux en charmilles sous lesquels la promenade est douce. Point de livres en la demeure ; mais « le possesseur de ce beau château vaut mieux que beaucoup de livres ». A ses hôtes, « il offre la vie aimable et libre qui fait l'agrément de la campagne ». On joue au brelan avec des jetons d'ambre que le roi de Prusse, Frédéric, vient d'envoyer à Voltaire et, voyez le miracle produit par le présent d'un prince, l'écrivain, qui perd tout ce qu'il a quand il joue au brelan avec « de misérables fiches communes », gagne toujours quand il se sert « des jetons de Son Altesse Royale ».

Mais, « il faut allier dans la vie, le travail et le plaisir.... C'est un petit mélange bon à conseiller ». Voltaire et la docte Émilie s'isolent souvent chacun dans leur chambre pour poursuivre « leurs chères études ».



Un divertissement : *La Princesse de Navarre*, que le poète a accepté d'écrire, l'amène, au cours de l'année 1745, à Paris, puis à Versailles. La cour ne semblait plus faite pour lui ; il s'y ennuie, mais les grâces que le roi lui a accordées en le nommant historiographe de France et en lui promettant la première place vacante de gentilhomme ordinaire, l'y ont retenu.

La course déplaçant, Voltaire l'accompagne. Mme du Châtelet veut être de ce voyage : « Je suis comme les Jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que, n'étant qu'un accident et Mme du Châtelet étant *en* *per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti. »

Un soir d'octobre trouve les deux amis à Fontainebleau. La belle Émilie joue au jeu de la reine une partie de cavagnole. Elle perd. Pour réparer ses pertes elle continue de jouer et continue de perdre ; elle « cave » sur parole et, en un rien de temps, se trouve devoir 84 000 francs.

Voltaire, qui est à ses côtés, lui dit en anglais :

« Ne voyez-vous pas que vous jouez avec des fripons ? »

Ces paroles sont entendues et répétées. Les deux

amis quittent le jeu précipitamment et regagnent leur appartement. Il est une heure et demie du matin. En hâte, ils ordonnent de mettre les chevaux à leur voiture. Voltaire, qui se souvient des coups de bâton que lui fit donner, jadis, le chevalier de Rohan, veut partir sans attendre.

Ils fuient à toute vitesse ; en arrivant près d'Essones, une roue de la voiture casse ; par bonheur, on est presque vis-à-vis la maison d'un charron. Celui-ci répare l'accident, mais, quand il faut s'acquitter, les deux voyageurs s'aperçoivent qu'ils sont sans un sol. L'homme, qui ne les connaît pas, refuse de les laisser partir. Une chaise de poste passe, s'arrête. Allons, il y a un dieu pour les fugitifs !

Mme du Châtelet reconnaît, dans le voyageur, un ancien ami de sa famille et lui conte son embarras ; aussitôt il lui donne de quoi payer le charron et pourvoir aux frais de la route.

A une petite distance de Paris, Voltaire met pied à terre et se rend à un village voisin de Sceaux. Là, il écrit à la duchesse du Maine et fait porter sa lettre par un paysan. Il demande à la Princesse un asile où il soit ignoré de ses ennemis. On lui renvoie son commissionnaire avec un billet : « Qu'il vienne ! A la grille du château, il trouvera un homme de confiance qui le conduira dans un appartement retiré.... »

Voltaire attend la nuit. Tout se passe sans incidents. Par un escalier dérobé, on le fait monter au second étage d'une des ailes où une chambre lui a été préparée. Alors, commence une vie mystérieuse et compliquée.

Pendant six semaines, derrière ses volets fermés, à la lueur de bougies dont il s'est procuré une ample provision, Voltaire passe son temps à écrire. Quand la nuit vient, il se glisse chez la duchesse. Les laquais dressent une table dans la ruelle du lit. Le souper terminé, l'écrivain lit tout haut ce qu'il a composé le jour : quelques chapitres de *Babouc*, de *Micromégas* ou, encore, de *Zadig*. La princesse, qui n'a pas l'habitude de dormir, dort, ces nuits-là, moins que jamais, dira Sainte-Beuve.

Mme du Châtelet, qui vient retrouver son ami, apporte des nouvelles rassurantes : elle a payé sa dette de jeu et le bruit fait par l'algarade de Fontainebleau est éteint.

Voltaire souffle ses bougies et ne s'occupe, désormais, que d'organiser les fêtes dont on régale la duchesse. On donne l'Opéra, on danse des ballets ; la petite Guimard, qui n'a pas treize ans, révèle des grâces de nymphe. Mme du Châtelet, qui a bien plus de treize ans et qui n'a rien d'une nymphe, est cependant une bonne actrice. Elle joue le rôle d'*Issé*, et son ami lui prodigue les louanges :

« Charmante Issé, vous nous faites entendre,  
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs ;  
Ils vont droit à nos cœurs ;  
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,  
Newton n'a point d'*x* plus enchanteur. »

Trois semaines coulent ainsi « aussi vite qu'un songe de féerie... ».

L'année suivante (1747), en août, les deux amis sont à Anet. Ils s'étaient fait annoncer, mais, alors qu'on ne les attendait plus, ils paraissent « un soir, sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumé et qu'ils semblent avoir apportée de leur tombeau. On sortait de table. C'était pourtant des spectres affamés. Il leur fallut un souper et, qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. Le concierge, déjà couché, se leva en grande hâte »<sup>1</sup>.

Cantonnés tout le jour dans leur appartement, Voltaire et la belle Émilie travaillent sans répit : « L'un est à écrire des hauts faits, l'autre à commenter Newton; ils ne veulent ni jouer, ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport », continue la railleuse Mme de Staal.

Mais, ainsi que le remarque un jour Voltaire lui-même, chaque siècle a sa marotte. Au goût pour la « rouille des vieilles monnaies » et les recherches sur la métaphysique, « que personne ne comprend », a succédé celui du théâtre de société et des concerts. Si l'on n'avait ces distractions dans les châteaux, on connaîtrait l'ennui....

A Anet, les violons s'accordent, le clavecin laisse entendre ses sons aigres; Voltaire et la belle Émilie font répéter leur comédie du *Comte de Boursoufle*. Afin d'en augmenter la valeur, ils la donnent comme une pièce improvisée pour la circonstance : « Le secret

1. Mme de Staal-Delaunay.

de la du Châtelet est éventé, mais on ne fait pas semblant de l'avoir découvert.... » Mme du Châtelet, qui est grande et efflanquée, joue le rôle de Mlle de la Cochonnière qui devrait être grosse et courte ; « on ne dira pas que ce soient des armes parlantes ».

Pourtant, quand elle prend congé, on éprouve, à Anet, une espèce de soulagement. Son sans-gêne a été jugé excessif. Au cours de son séjour, elle a essayé de tous les appartements du château et les a dévastés pour garnir celui dont elle a fini par se contenter. « On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs ; d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux, et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches.... »

Ils sont partis ! Mais on n'en a pas fini avec eux. « M. de Voltaire a égaré sa pièce, oublié de retirer les rôles et perdu le prologue ; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copierait*, de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce sous *cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor. J'ai bien et dûment exécuté les ordres reçus<sup>1</sup>. »

Ils sont partis ! Cependant, ils n'arrivent pas sans

1. Mme de Staal : lettres à Mme du Deffand.



PORTRAIT DE VOLTAIRE DONNÉ A M. D'ARGENTAL.  
(Cabinet des Estampes.)







encombres à Cirei. Après un séjour de peu de durée à Paris, Mme du Châtelet a décidé de passer l'hiver dans ses terres. Elle part à neuf heures du soir. C'est son goût, c'est son habitude : « Quand on voyage la nuit, dit cette femme redoutable, il y a moins de temps perdu pour le travail.... »

Son carrosse, qui est vieux et en mauvais état, est chargé comme un coche. Elle et Voltaire s'empaquentent dans des couvertures. La femme de chambre, placée sur le devant, disparaît sous un monceau de cartons, de paquets. Deux laquais se postent sur le derrière : « Touche, cocher ! » Les chevaux s'ébranlent.

Il fait une de ces nuits claires et glaciales où la neige étincelle sous les étoiles. Un peu avant d'arriver à Nangis, l'essieu de derrière casse, la voiture verse sur le pavé du côté de Voltaire ; Mme du Châtelet et la femme de chambre tombent sur lui. Avec cette dernière, tous les cartons, tous les paquets. Voltaire crie qu'il étouffe. Impossible de le dégager. Les laquais enfin reviennent avec des postillons qu'ils ont été chercher à Nangis.

Une voiture qui a versé donne lieu, parfois, à des spectacles comiques. On commence par tirer les paquets, les cartons ; ensuite, les voyageurs dans l'ordre où ils sont tombés. On les tire par en haut, c'est-à-dire par la portière qui était en l'air, on les tire « comme d'un puits », en les attrapant par un bras, par une jambe.

D'abord, la femme de chambre, ensuite la belle Émilie dont les falbalas sont fort fripés. En dernier

apparaît la légère figure de M. de Voltaire qui fait penser à un diable sortant d'une boîte.

Par bonheur, personne n'est blessé. Les laquais et les postillons essayent de relever la voiture et n'y peuvent parvenir. Il faut aller chercher du secours au village.

Du temps passe. Quand ils reviennent, ils voient ce spectacle inattendu qui, peut-être, les fit rire, mais qui était digne d'admiration. M. de Voltaire et la belle Émilie sont assis côte à côte sur les coussins de la voiture qu'on a posés sur la neige. Ils contemplent le ciel, les étoiles, l'horizon largement découvert. Grelottants malgré leurs fourrures, « ils dissertent sur la nature et le cours des astres, sur la destination de tant de globes immenses répandus dans l'espace. Il ne leur manque que des télescopes pour être parfaitement heureux »<sup>1</sup>.

1. Mémoires de Longchamp.

### CHAPITRE III

## LES DIVERS LOGEMENTS DE M. DE VOLTAIRE A PARIS

Né parisien, Voltaire, cependant, séjourna peu à Paris. Les circonstances le voulurent, et son goût. Libre de lui-même, au début de l'année 1722, il vient s'installer dans l'hôtel « qu'une chère et généreuse amie », Mme la Présidente de Bernières, et « qui vaut mieux que toutes les bégueules de la cour », possède au coin de la rue de Beaune et du quai des Théatins<sup>1</sup>.

Chez Mme de Bernières, il n'est ni nourri, ni logé par charité, ainsi que l'osera dire un « infâme folliculaire », l'Abbé Desfontaines. Il paye sa pension et celle de son ami Thiériot dont il a la société : 1800 livres pour eux deux.

Plusieurs pièces ayant été mises à sa disposition, il les fait aménager. Quelle engeance, celle des ouvriers ! Ils promettent tout et ne tiennent rien : « Ils sont aussi

1. Cet hôtel occupait-il l'emplacement de celui qu'acheta le marquis de Villette ? En ce cas, 56 ans plus tard, Voltaire serait venu mourir sur les lieux où il avait vécu dans sa jeunesse.

trompeurs que des courtisans..., seulement, il faut l'avouer, on a plus agréable d'être trompé par des ministres et par des femmes que par un doreur et un ébéniste.... »

Après avoir espéré s'installer dans son appartement « à la fin des beaux jours de 1722 », Voltaire ne s'y trouve qu'en juin 1723. Aux « lanterneries » des tapisseries et des ébénistes sont venus s'ajouter un voyage, un séjour à La Haye où le poète pensait faire imprimer sa *Henriade*.

Chez Mme de Bernières, Voltaire est chargé « d'un petit domestique » de trois valets dont l'un est « le pauvre La Brie ». « Trop vieux pour être laquais et fort propre à être portier », le bonhomme ferait admirablement l'affaire de Mme la Présidente. Elle a un Suisse qui ne s'est pas attaché à son service pour lui plaire, « mais pour vendre à sa porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent tous les jours faire de sa maison un méchant cabaret ». Si la gloriole d'avoir un animal avec un baudrier qu'elle paye chèrement et qui la sert mal ne tient pas à son cœur de Présidente, elle donnera la charge de portier au pauvre La Brie : « Il lui coûtera beaucoup moins qu'un Suisse et la servira beaucoup mieux. »

Une saison à Forges, dont les eaux en une bouteille contiennent plus de vitriol qu'une bouteille d'encre et, « franchement, je ne crois pas que l'encre est trop bonne pour la santé », retarde encore Voltaire dans son installation. Cependant, il a hâte de se sentir chez lui pour travailler. Quelle illusion ! Il n'y a pas moyen de dor-

mir et de penser avec le bruit infernal qui monte de la rue. Pendant huit jours, l'écrivain s'obstine dans l'espoir qu'il s'accoutumera. Une fièvre double-tierce le prend et, ma foi, le contraint de déguerpir pour s'aller loger en un hôtel garni où il enrage et souffre beaucoup. Paris ne lui convient pas : « Il était né pour être faune ou sylvain; il n'est point fait pour habiter une ville. »

Voilà une situation bien cruelle : « Assurément, je ne veux pas quitter Mme de Bernières, et il m'est impossible d'habiter dans sa maudite maison qui est froide comme le pôle pendant l'hiver, où on sent le fumier comme dans une crèche et où il y a plus de bruit qu'en enfer ! » Allez donc dire cela, en remerciement, à l'amie qui vous héberge ! A peine remis de sa fièvre, Voltaire retourne chez elle. Que de soucis ! Les dépenses d'aménagement sont ruineuses. On lui a volé une bonne partie de ses meubles; la moitié de ses livres est égarée : « On lui a pris du linge, des habits, des porcelaines et on pourrait bien avoir un peu volé Mme de Bernières. Voilà ce que c'est que d'avoir un Suisse imbécile et intéressé qui tient un cabaret, au lieu d'avoir un portier affectionné ! »

Dans son petit appartement, le poète vit fort retiré, et pour cause : « une gale horrible lui couvre tout le corps ». Gale ou lèpre ? Et est-il frappé de celle-ci pour avoir trop maltraité les Juifs dans sa *Marianne* ? Ses souffrances sont adoucies « par un travail modéré qui l'amuse sans le fatiguer » : un nouveau chant du Henri IV, des modifications à *Marianne* et quelques

autres petits ouvrages. « Ce n'est point dans le commerce du monde qu'il faut chercher des consolations; on ne les trouve qu'en soi et dans le travail. »

Tout d'abord, il se flatte de ne sortir que quand il lui plaira : pour ses affaires ou aller voir une amie malade, Mme de Mimeure, « qui s'est fait couper le sein et a soutenu l'opération avec un courage d'Amazone »; mais, bientôt, il est débordé : procès qu'il renouvelle contre le testament de son père, médecin qu'il va consulter pour son compte ou pour celui de Mme de Bernières. Fort gourmande, la pauvre femme a des indigestions. Une boule, assure-t-elle, se promène dans son estomac. Précieuse boule! Tout le monde n'en a pas autant. Oui, mais elle se casse. Les morceaux en sont-ils bons? Ami Voltaire, faites-le demander au médecin Silva.

Il s'acquitte de la commission, va à Versailles, roule vers Fontainebleau où « c'est un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable », mais il faut faire sa cour à la nouvelle reine, essayer d'en obtenir quelque pension.

Dans le même temps, tout Paris court au faubourg Saint-Antoine voir la miraculée des Jansénistes; Voltaire y court comme les autres. La Miraculée lui rend sa visite : « Voyez quel honneur je fais à votre maison, écrit-il à son hôtesse, et en quelle odeur de sainteté nous allons être. »

Répétitions et représentations de *Marianne* et de *l'Indiscret* dévorent le reste de son temps. Il n'est plus entouré « que de procureurs, de charlatans, d'impri-

meurs et de comédiens ». C'est une vie enragée. Est-ce celle qui convient à un « moribond » ?

\*  
\* \*

Après avoir souvent, et bien malgré lui, porté « sa maigre figure » en Angleterre ou autres lieux, Voltaire rentre à Paris en 1731. Malgré son désir d'y être « moitié en philosophe et moitié en hibou », sa vie se consume inutilement : « Une seule affaire, quelque petite qu'elle soit, emporte, ici, la journée de son homme. » Ses meilleurs amis, on les rencontre, au plus, une fois la semaine, on ne pense point à cause du tintamarre, on peut à peine travailler, on devient « vapoureux » comme une jolie femme. Ah ! quelle ville !

Vers la fin de l'hiver, Mme de Fontaine-Martel recueille le poète « et lui donne à coucher dans son appartement bas qui regarde le Palais-Royal ». Mme de Fontaine-Martel, c'est la « déesse de l'Hospitalité ». Le meilleur titre pour entrer chez elle est d'approcher la quarantaine et d'avoir « une trop mauvaise santé pour être amoureux ». Cette bonne hôtesse se méfie des gens qui ont des maîtresses. Elle a peur « qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Quel dommage ! Ce serait une existence délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talents et point de jalousie ! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement ».



Chez la baronne de Fontaine-Martel, Voltaire pourrait mener une vie de coq en pâte. La *déesse de l'Hospitalité* « a autant de gourmandise que d'esprit ». Les amis de Voltaire lui envoient-ils comme étrennes, l'un un marcassin, produit de ses chasses, l'autre des confitures, Mme de Fontaine-Martel, qui a sa part de ces présents, trouve le marcassin admirable et goûte aux confitures avec reconnaissance.

Elle aime à recevoir. Le dimanche, elle offre à dîner aux écrivains et aux philosophes. Peut-elle avoir quelque grand seigneur, homme de goût, elle en est glorieuse. Si le prince de Clermont-Tonnerre accepte de venir le jour de l'Épiphanie, elle en fera plus de cas « que des Trois Rois de l'Évangile ».

Durant toute une saison, Voltaire est traité royalement. Pour le divertir, Mme de Fontaine-Martel dépense 40 000 livres. Dans la maison, il est comme le maître. Chaque soirée amène des fêtes. Après la représentation d'*Ériphile*, celle de la « tendre *Zaïre* », écrite en vingt-huit jours. L'auteur joue lui même le rôle du vieux Lusignan et tire des larmes des beaux yeux de l'assistance.

Mais, fini de se divertir. La visiteuse que la baronne n'avait point priée est venue, elle aussi. Mme de Fontaine-Martel tombe malade. Voltaire la veille, la nuit ; le jour il s'occupe du détail de la maison. Une tâche plus pénible lui incombe : « Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir



dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janséniste, moitié politique, qui fit semblant de la confesser et vint ensuite lui donner le reste. Quand ce comédien de Saint-Eustache lui demanda tout haut si elle n'était pas bien persuadée que son Dieu, son créateur, était dans l'eucharistie, elle répondit : « Ah ! oui », d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonstances moins lugubres.... »

Cette Mme de Fontaine-Martel, elle avait beaucoup aimé le plaisir. Son dernier mot fut folâtre. Quelques instants avant de trépasser, elle s'inquiéta de l'heure ; on la lui dit : « Dieu soit loué », fit-elle, « jusqu'au dernier moment, il y a un rendez-vous.... »

La *déesse de l'Hospitalité* mourut « sans avoir fait que goûter aux confitures qu'elle avait reçues : sa janséniste de fille les a mangées et bien digérées ; elle a l'estomac dévot ».

\*  
\*\*

Ayant enterré son amie avec cette leste oraison funèbre, Voltaire s'inquiète de chercher un autre logis.

Le mois de mai le trouve « au milieu des horreurs d'un déménagement ». Il va se « claquemurer » vis-à-vis le portail de Saint-Gervais, rue du Long-Pont. Le « portail est beau », mais le quartier est le plus vilain de la ville, la maison la plus vilaine du quartier et « l'on y est plus assourdi du bruit des cloches qu'un sacristain ! »

Quoiqu'il soit malade et souffre de son éternelle

colique<sup>1</sup> « comme un damné », Voltaire se met en ménage. « D'un apprenti poète et fort gueux », Demoulin, il fait son secrétaire, son *factotum*; il se meuble, « brocante, achète des « magots<sup>2</sup> » et des Titiens. Il commence un opéra : *Samson*. Trop malade pour écrire debout, il écrit couché. Ses amis disent :

« Vous êtes fou ! »

Il leur répond :

« Il pourrait bien en être quelque chose, mais il n'y a que travailler qui m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. »

Aux gens de lettres qui veulent bien « s'accommoder de sa personne et de la médiocrité de sa fortune, il donne à dîner, à souper ». Il n'est pas « comme la plupart de nos Parisiens ; il aime mieux avoir des amis que du superflu ; il préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carrosse. On a toujours assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu ».

Dans son « ermitage », sa « tanière », son « trou » enfin, il reçoit de « divines visiteuses », tout comme

1. Les médecins du temps ne nous ont jamais dit en quoi consistait exactement ce que Voltaire appelait « sa grande maladie ». Le D<sup>r</sup> Rathuel, qui a publié en 1883 une thèse médico-littéraire sur Voltaire, pense qu'il s'agissait d'une néphrite-interstitielle et de cystite chronique, accompagnée d'hypertrophie prostatique.

L'autopsie révéla un rein droit gangrené, une décomposition de la vessie et des lésions de la vésicule biliaire. (Cité par E. Raynaud : 1<sup>er</sup> déc. 1927, *Mercur de France*.)

2. C'est-à-dire des tableaux de l'École flamande. On connaît le mot de Louis XIV, devant des tableaux de Teniers : « Otez-moi ces magots. »

*Abraham.* Heureusement pour lui, ces apparitions ne sont pas « angéliques » ; elles ne s'évanouissent point. L'une d'elles est Mme du Châtelet, la belle Émilie :

« Voici ce que c'est qu'Émilie :  
Elle est belle et sait être amie ;  
Elle a l'imagination  
Toujours juste et toujours fleurie ;  
Sa vive et sublime raison  
Quelquefois a trop de saillie.  
Elle a chassé de sa maison  
Certain enfant tendre et fripon,  
Mais retient la coquetterie ;  
Elle a, je vous jure, un génie  
Digne d'Horace et de Newton,  
Et n'en passe pas moins sa vie  
Avec le monde qui l'ennuie  
Et des banquiers de pharaon. »

Ses amis le comblent toujours de présents : « Ce sont des perdrix, des dindons » ; mais il lui faut vivre de régime. Les lentilles que lui adressent un certain M. Clément, pour la « Sainte-Quadragésime », lui font un grand plaisir. Elles sont exactement ce qui convient « à un pauvre malade, à un mourant qui a la fièvre et la dysenterie, qui croit constamment toucher à son dernier crépuscule » et se têche quand on lui dit le contraire.



Les *Lettres Anglaises* paraissent. « Fichues lettres ! », elles font un « bruit du diable ». Dénonciation au parlement contre leur auteur, requête des curés, menaces

d'une lettre de cachet, « alguazils » lancés à ses trousses.... Le poète se réfugie à Cirei, et une descente de police a lieu dans son appartement : « On a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police; elle s'est ouverte en chemin et tout a été au pillage. »

Après trois années d'absence, Voltaire rentre à Paris avec les du Châtelet qui viennent de faire l'acquisition de l'Hôtel Lambert<sup>1</sup>. Cet hôtel a coûté deux millions à bâtir et à orner, mais, comme il est dans un quartier « éloigné de tout », M. du Châtelet ne l'a payé que 200 000 francs. Impossible de s'y installer. L'hôtel n'est pas meublé et a besoin de réparations. La belle Émilie va *planer* chez son ancien amant, le duc de Richelieu. Pour Voltaire, après avoir ignoré quel « serait le baigneur ou le cabaret qui hébergera son ambulante personne », il se loge en une chambre garnie à l'Hôtel de Brie, rue Cloche-Perce.

Cette année 1739, la grand'ville est singulièrement animée; Madame Élisabeth, fille aînée de Louis XV, épouse l'Infant d'Espagne, don Philippe : « Le père de la mariée est amoureux, amoureux de la Comtesse de Mailly. Tout le monde est gai. Il y a du plaisir même à Versailles. On ne parle que de feux d'artifice et de fusées volantes qu'on tire avec grand appareil. » Les gens semblent tous avoir la tête tournée. Tournée par quoi? Par une *Madame* et un *Infant* qu'ils ne verront

1. M. du Châtelet le revendit quatre ans plus tard.

jamais : « Les hommes sont de grands imbéciles », et Paris est, plus qu'une autre, une ville « où l'on n'a point sa raison..., où l'on se trouve, tout d'un coup, enveloppé de vingt tourbillons plus chimériques que ceux de Descartes et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature ». « Je ne vis point, répète le poète, je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens, je soupe au bout de la ville pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre amis intimes, il faut voler à l'Opéra, à la Comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations ; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir. Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait. »

A qui tient le rôle d'un personnage en vue, il faut une santé résistante. Celle de Voltaire est chétive. Il est fait d'une très mince étoffe. Dans « la tempête continue », dans « le roulis des visites » où il est balloté assez gaiement, mais trop fort, il ne tarde pas à tomber malade. Le voici entre deux médecins à longue robe noire et bonnet pointu, MM. Silva et Morand : « On ne disait pas trop de bien de mon c... et de ma vessie, mais, Dieu merci, ces deux parties malades ne sont pas offensées. » Comme traitement, on le saigne, on le baigne et ses amis viennent à son chevet « manger la poularde du malade ».

Après avoir si souvent et avec véhémence vitupéré Paris, il arrive que Voltaire regrette la capitale. De Bruxelles, où il est fâcheusement retenu par les procès de Mme du Châtelet, il soupire après son retour en France, et dans la grand'ville : « Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter ; mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faiblesse de mon tempérament. » Il y rentre en 1741, et Mme du Châtelet avec lui. L'hôtel Lambert n'est pas encore habitable. Sa propriétaire n'y a que quelques meubles dont « un fort beau lit, sans matelas ».

C'est dommage. Retraite délicieuse, le « palais » du Président Lambert est fait « pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût ». Louis Levau, « un des plus grands architectes de France, l'a construit ». Il renferme un cabinet des Muses, une galerie d'Hercule, le salon de l'Amour ;

« Lesueur et Lebrun, nos illustres Apelles,  
Ces rivaux de l'antiquité,  
Ont, en ces lieux charmants, étalé la beauté  
De leurs peintures immortelles. »

Selon son habitude, Voltaire fait appel à l'obligeance de l'abbé Moussinot : « Meublez donc ce palais comme vous pourrez, au meilleur marché que vous pourrez, le plus tôt que vous pourrez, à payer de quinzaine en quinzaine, comme vous pourrez. »

Lui, en attendant, descend dans l'ancienne maison de la baronne de Fontaine-Martel, chez l'héritière de celle-ci : Mme d'Autrei. Il n'y dort pas. Trop et trop de

bruit ! Heureusement ses amis viennent le voir. Thiériot soulage son insomnie ; mais « le diable », qui dispose de l'écrivain, l'envoie de nouveau à Bruxelles. Il faut encore « y aller boire la lie du calice de la chicane et végéter deux ans dans le pays de l'insipidité ». Toute armée « de compulsoires, de requêtes et de contredits », la belle Émilie « va perdre son argent et son temps à gagner les incidents inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération ».

A la fin de l'année 1743, reprenant sa « vie ambulatoire », Voltaire tourne bride vers la « capitale des bagatelles » .... « O Paris, ô Paris ! séjour des gens aimables et des badauds, du bon et du mauvais goût, de l'équité et de l'injustice, grand magasin de tout ce qu'il y a de bon et de beau, de ridicule et de méchant.... » Paris, « à l'enceinte irrégulière et crottée, la belle Émilie a décidé qu'il était nécessaire qu'elle le revît, et, comme le poète est destiné « à la croire comme à la suivre », le couple s'est mis en route. Il marche à petites journées sans attirer l'attention. Pas la moindre fête sur son passage : « Nous sommes traités en médecins de village qu'on envoie chercher en carrosse et qu'on laisse retourner à pied. »

Rien ne vient troubler Mme du Châtelet dans ses méditations spéculatives. Elle est plus savante que jamais et, si sa supériorité lui permet encore de converser avec son « humble » compagnon, « il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour le voir, car elle est bien haute ».

La rue Traversière offre aux deux amis une « petite



retraite ». La maison a été louée par M. du Châtelet qui y descend rarement; sa femme s'installe au premier étage. Voltaire loge au second.

Le cardinal de Fleuri vient de mourir. C'est une aubaine pour l'écrivain. Un siège se trouve libre à l'Académie française : « Pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre; je me présente pour être ce pauvre diable-là. » Le roi lui donne son agrément; mais la « canaille littéraire » aboie; des « brutes » le chicanent; la calomnie le noircit. Vainement fait-il paraître sous forme de lettres, une apologie de ses travaux : Qu'on le juge par ses ouvrages. « Il a écrit contre le fanatisme, il est l'adeur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits.... » Jamais, « il n'a fait aucun ouvrage contre la pudeur.... » A dix-neuf ans, il écrivait, d'après Sophocle, « une tragédie dans laquelle il n'y a pas même d'amour..., à vingt ans, il commençait un poème épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à Dieu.... Il a passé son temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à rassembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain, pour celle d'un siècle dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné.... » Palinodies inutiles ! C'est pour rien qu'il fait le bon apôtre, que, cyniquement, il renie ses ouvrages les plus compromettants et « qu'il plie les genoux ». Deux hommes « puissants <sup>1</sup> » se

1. Boyer et Languet ou Maurepas et Boyer.



réunissent pour « lui arracher un agrément frivole, la seule récompense qu'il demandait après trente années de travail ». On lui préfère l'évêque de Bayeux. Un aréopage de « Midas-crossés-Mitrés »<sup>1</sup> a fait cela.

Pendant ce temps, la belle Émilie marie sa fille, car elle a une fille, une grande fille de dix-sept ans. Celle-ci a-t-elle le génie de sa mère ou la beauté en partage? On l'ignore. Nous savons seulement qu'elle a des joues rebondies et qu'on la donne au duc de Montenegro, un Napolitain « au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée ». Le plaisant époux que voilà!

\*  
\* \*

Chaque fois que Voltaire revient à Paris, il s'y fait l'effet d'un étranger. La ville ne lui inspire que des critiques : les monuments y ont une « barbarie gothique » ; il faudrait les détruire, ainsi que « les ridicules fontaines de village » qui s'y trouvent. Celle à laquelle travaille Bouchardon et qui sera érigée rue de Grenelle aura de la beauté. « Mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur, dans une rue, et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que des robinets et où les porteurs d'eau viendront remplir leurs seaux?... Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques et que les beaux monuments soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas

1. Phrase de Frédéric II.

une seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabuchodonosor, en partie or et en partie fange. »

Une autre fois, revenant sur ce sujet : « Nos princes sont à peine logés et il n'y a pas une maison à Paris comparable à celle de Gênes » dont Voltaire, d'ailleurs, parle par ouï-dire. « Le train des gens de qualité s'est amoindri. Personne n'a de pages; il n'y a pas à Paris ce qui s'appelle un beau carrosse. Un homme qui marcherait avec trois laquais se ferait siffler. La mode des grandes livrées est presque abolie. »

Pour résumer tout, Paris est la ville où « l'on vit très commodément, mais sans faste ».

Celui-ci ne se retrouve qu'au moment des fêtes en l'honneur d'une naissance, d'un mariage princiers; mais, alors, quelle cohue! A la fin de l'été 1744, quand Voltaire revient à Paris pour surveiller les répétitions de sa « petite drôlerie »<sup>1</sup>, il lui arrive de tomber « dans le plus grand embarras du monde, car cet embarras commençait à la Croix des Petits-Champs et finissait à l'hôtel de Charost. C'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes serrés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio et, pour comble d'agréments, son Altesse royale<sup>2</sup> revenant paisiblement au Palais-

1. *La Princesse de Navarre.*

2. Le duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans.

Royal avec ses grands carrosses, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer, ni avancer jusqu'à trois heures du matin ».

Voltaire est en voiture avec Mme du Châtelet. Un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, allait faire rouler intrépidement la belle Émilie qui était couverte de diamants : « Elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée, ni bourrée », gagne la rue Saint-Honoré et, vis-à-vis des Jacobins, entre dans la maison du Président Hénault où, faisant comme chez soi, elle dit d'aller chercher une poularde chez le rôtiisseur du coin et, tête à tête avec Voltaire, boit tout doucement à la santé de celui qui, sans le savoir, lui a donné un refuge.

La vie épuisante de la capitale a tout de suite ressaisi l'écrivain. « Lutiné » par les maladies, il lui faut préparer les fêtes en l'honneur de la dauphine : « Ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du Roi à cinquante ans et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs que ne le seront les huit ou neuf électeurs pour se faire un César allemand ? »

En chaise de poste, il court à Versailles voir une décoration, il revient à Paris pour une répétition ; sans reprendre souffle, il corrige les vers qu'il a promis et où il faut « louer le roi hautement ; Madame la Dauphine, finement ; la famille royale, doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville ». Quelle vie pour un « cacochyme » ! Torturé par son estomac, sa poitrine, il

doit se coucher, mais continue à travailler et, de son lit, dicte à son valet de chambre « de grands diables de vers tragiques<sup>1</sup> » que celui-ci estropie !



Après la mort de Mme du Châtelet, Voltaire annonce aux d'Argental son intention de se fixer à Paris. Le comte et sa femme s'ingénient à lui procurer une autre demeure que celle de la rue Traversière. Il leur semble impossible que leur ami puisse vivre dans les lieux où il connut le bonheur ; mais celui-ci les détrompe : « Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction ; je ne fuis point ce qui me parle d'elle. Les lieux qu'elle embellissait me sont chers. »

De Cirei, Voltaire gagne Paris par petites étapes. Rien ne le presse d'arriver dans la capitale. Au contraire. Il craint « la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux ». Et, comme il a le cœur plein d'amertume, que « les idées le fuient », qu'il se surprend « des heures entières sans pouvoir travailler », que tout lui est à charge, il répète ce que tant de fois déjà il a dit et ne se lassera jamais de dire : « Je déteste Paris..., je hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. »

Malade de corps et d'âme, il y arrive le 12 oc-

1. Il s'agit de la tragédie *Sémiramis*.

tobre 1749. A peine s'il a la force de sortir de chez lui, mais ses amis accourent. Tous ont connu Mme du Châtelet et la regrettent. Les d'Argental, ses chers anges, lui « composent une société délicieuse » et l'abritent « à l'ombre de leurs ailes ».

Le voilà, de nouveau, dans la maison de la rue Traversière-Saint-Honoré, près celle de Richelieu, appelée alors rue Traversière. Il a été obligé de prendre pour lui seul toute la demeure. Afin de sentir moins lourdement le poids de la solitude et pour diriger son ménage, il loge sa nièce, Mme Denis, « qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis ».

Doucement, le temps fait son œuvre, Voltaire reprend goût à la vie. Autour de sa table, volontiers, il groupe quelques confrères, des philosophes. Dans « son grenier », ou, plus exactement, au second étage, de plain-pied avec son appartement, il installe un théâtre pour essayer ses pièces et encourager de jeunes comédiens : « Des personnes de considération, des étrangers de marque, dit son secrétaire, Longchamp, sollicitent la faveur d'assister à ces représentations. Bientôt, il faut prendre le parti de distribuer des billets et de n'en laisser entrer que les porteurs. » La salle est petite. Quelques gradins, établis sur les côtés et que Voltaire pompeusement appelle ses « loges », permettent en tout d'asseoir cent personnes. Une vingtaine d'autres demeurent debout dans le vestibule et parviennent à jouir du spectacle. L'acteur Lekain se fait entendre et

les nièces de Voltaire, Mmes Denis et Fontaine, lui donnent la réplique.

Quelques mois passent ainsi; puis, cédant aux prières de Frédéric II, Voltaire se rend à Berlin.

Il ne reviendra dans la capitale que pour y mourir. Il est « si insolent dans sa manière de penser, il a quelquefois des expressions si téméraires, il hait si fort les pédants, il a tant d'horreur pour les hypocrites, il se met si fort en colère contre les fanatiques » qu'il a jugé prudent de se fixer aux Délices, puis à Ferney.

Paris n'est pas pour lui. Sans doute, il s'y trouve beaucoup plus d'hommes de goût qu'il n'y en avait dans Athènes, les soupers qu'on y donne sont charmants, mais « tout le monde y parle à la fois sans s'entendre ». A Paris, on perd son temps dans des visites « insipides ». Parmi les « innombrables » gens qu'on coudoie et qu'on fréquente, combien valent la peine qu'on leur parle ?

« Paris est fort bon pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions et prodigieusement d'argent, avec des goûts toujours renaissants à satisfaire. Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce grand tourbillon. » Sagement, c'est le parti qu'il a pris.

## CHAPITRE IV

### DONNANT PAR-CI, DONNANT PAR-LA...

Autour de Voltaire-Roi, gravite une série d'intrigants, de « pieds-plats », quémandeurs et écornifleurs sans vergogne. Ces personnages, qui se ressemblent dans leurs coutumes, leurs façons de penser ont, cependant, leur originalité. Elle nous amuse, mais ne leur a pas porté chance.

Maintes fois, Voltaire les aida non seulement de ses conseils : « Cuisez, cuisez cela », disait-il à ceux qui lui apportaient leurs vers et leur prose, mais les secourut de sa bourse.

A quel sentiment obéit-il dans ses libéralités? Donne-t-il par vanité, par pitié, par solidarité pour ses confrères?

« Mon plaisir, a-t-il écrit, est d'obliger les gens de lettres quand je le peux. » Et, encore : « Rien ne rafraîchit le sang comme de secourir les malheureux ! »

Moussinot est le surintendant de ses finances. « Le coffre-fort du « *cher abbé* » est mille fois plus sûr que celui d'un notaire. »

Curieuse et étrange figure celle de ce chanoine de



Saint-Merri ! « Aussi intelligent que vertueux », il se charge, malgré son jansénisme, des mille commissions dont Voltaire l'accable. Il se rend chez les imprimeurs, les libraires, les huissiers, les notaires ; il va chez les savants pour les consulter sur des questions techniques ; il envoie des fleurs ou des cadeaux à de jolies femmes ayant eu des bontés pour le poète ; il expédie à Cirei, au jour de l'an 1739, une incroyable compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles et de louis d'or, car la boîte qui contenait le tout a crevé ; il emballe des pots de pommade de concombre, des bouteilles d'esprit-de-vin, des sachets de poudre parfumée ; il donne aux prodiges, aux pauvres diables, aux paresseux, puis, en homme consciencieux, il inscrit le compte de ses débours, sur lequel il a soin de faire figurer le montant des messes qu'il a dites pour le salut de l'âme de son ami.

\*  
\* \*

Apprenons à connaître quelques-uns de ceux que Voltaire obligea :

Voici certain « jeune homme nommé Baculard d'Arnaud ». Peut-on s'appeler Baculard ! Ce nom est proprement ridicule. Il faut l'abandonner, ne conserver que celui d'Arnaud. D'Arnaud ! « Cela vous a un air de jansénisme. »

Baculard habite rue Mouffetard et étudie la philosophie au collège d'Harcourt. C'est le fils d'un homme « que les affaires où d'autres s'enrichissent ont ruiné ». Il a du mérite, il est malheureux, il doit être protégé.



Un « petit présent » de douze livres à Baculard. Un cadeau d'un beau louis d'or à Baculard. Par-dessus le marché, l'exhortation d'apprendre à écrire. Ce conseil « peut contribuer à la fortune d'un honnête homme ».

Baculard empoche le tout. Désormais, lorsqu'il aura besoin d'argent, et il en aura souvent besoin, il écrira à Voltaire. Celui-ci l'envoie à Moussinot avec cette recommandation : « Quand il emprunte trois livrès, il faut lui en donner douze. »

Ce n'est pas une fortune, mais Baculard reçoit continuellement; d'ailleurs, c'est un jeune homme : « Il ne faut pas lui donner de quoi se débaucher. »

Avec de grandes prétentions à la noblesse, Baculard d'Arnaud est sans ordre, sans économie.

Douze années durant, Voltaire le secourt de sa bourse puis, par l'intermédiaire du marquis d'Argens, il le fait mander à la cour de Berlin. Baculard y débarque par le coche, tout seul. Comme il serait bien empêché de montrer ses titres de noblesse et ses poésies, il dit qu'il les a perdus en route, le « tout, enfermé dans un bonnet de nuit ».

Pour se faire valoir auprès de Frédéric, Baculard, gentil garçon, raconte que Voltaire vieillit et que c'est lui, Baculard, qui console Paris de la décadence du poète.

Par mésaventure, Voltaire arrive lui aussi, sur les bords de la Sprée; mon Baculard, qui enrage de voir que le roi traite l'illustre écrivain « avec des bontés distinguées », invente l'histoire d'une préface où Voltaire aurait écrit des « choses horribles » contre la France et

s'empresse de l'envoyer à Fréron, l'ennemi acharné de Voltaire : « Les regrattiers de nouvelles littéraires qui écrivent les sottises de Paris mandent à leur tour cette belle nouvelle. » Le roi de Prusse s'émeut. Baculard a « semé la zizanie dans le champ du repos et de la paix ! » Voltaire aurait-il jamais pensé « qu'un jeune homme qu'il a élevé et qui lui doit tout lui jouerait un tour si perfide ! » Mais, « qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes ou deux dévots, il y en aura un qui fera une niche à l'autre... ». « Chie-en-pot-la-Peruque est fidèle à sa destinée et les petits garçons (c'est-à-dire, les envieux) courent toujours après lui. »

L'aventure se termine à la confusion du « pauvre d'Arnaud ». « Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures et, comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. » C'est un genre d'oubli dont Frédéric est coutumier. Voltaire triomphe, mais ce triomphe n'est point sans amertume. Il fait des réflexions, « de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur » : ce d'Arnaud, un des *soleils* de Berlin, comme il a été vite exécuté !

Non sans appréhension sur le sort qu'il prévoit pour lui-même, Voltaire conclut : « On me fait plus que jamais patte de velours<sup>1</sup>. »

1. Quoiqu'il soit aujourd'hui justement oublié, Baculard d'Arnaud jouit, de son temps, d'une grande réputation. Louis XVIII, qui pouvait réciter tout Racine par cœur, savait également le fatras de Baculard. Marion Philipon (Mme Roland) se délectait dans sa jeunesse à la lecture des *Époux malheureux*.

Chassé « honteusement », Baculard se réfugie à Drésde où il dit — nouvelles vantardises — qu'il était le favori des rois et des reines. « Malheureusement, la *grande passion* d'une *grande princesse* pour le *grand Baculard* l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin. »

\*  
\* \*

Non moins paresseux, non moins vaniteux, Linant est un gros garçon, un abbé fortement joufflu et tout jeune.

Chaudement recommandé par Cideville et Formont, il arrive de Rouen où, depuis deux ans, il était en mal d'une tragédie, *Sabinus*, dont il ne parvient pas à accoucher.

Voltaire l'accueille. Tout va bien au début. Le « petit Linant manque de vivacité et de lecture », mais cela peut s'acquérir par l'usage : « Il a tout le reste qui ne s'acquiert point : jugement, esprit et talent.... Je me flatte que ce sera un excellent fruit qui mûrira à la longue. »

C'est trop de bienveillance. Le petit Linant révèle des incapacités qui sont multiples et cocasses : « Sa vue ne lui permet pas d'écrire, ce qui est gênant pour un secrétaire; il a un bégaiement qui l'empêche de lire tout haut; il ne sait pas l'ortographe (*sic*); il ne sait pas que deux et trois font cinq. »

De l'esprit? Il en a, sans doute : « Tout le monde a de l'esprit, aujourd'hui! Le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu; c'est

la grâce, c'est le partage du très petit nombre des élus », et Linant n'en est point. Pour comble il ne possède pas un rouge liard. Qu'il travaille ! Travailler ? « Il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. » Voltaire lui a fourni un nouveau sujet de tragédie, Ramsès : « Il n'en a pas seulement mis le plan par écrit.... »

Avec cela, un amour-propre sans limite. C'est le cas de beaucoup de paresseux : « Les prétextes qu'ils trouvent pour excuser leur fainéantise leur deviennent sujets d'orgueil », remarquait naguère et bien finement André Beaunier. Linant se croit supérieur à sa modeste destinée. Parce qu'il a broché « quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelle tragédie », il juge qu'on doit avoir pour lui la considération « qu'on a pour l'auteur du *Cid* » ; il se regarde comme un homme de bonne compagnie et se brouille, chez son bienfaiteur, avec toute la maison.

Un autre abandonnerait le « chanoine Linant » en lui souhaitant de faire une tragédie « qui se porte aussi bien que lui ». Voltaire a la bonté de le proposer au x du Châtelet comme précepteur de leur fils.

Précepteur, un homme « qui a la vue basse, qui bégaye et dont l'écriture est mauvaise » ? C'est absurde ! M. du Châtelet le pense et le dit, mais on passe outre. Linant enseignera à son élève tout ce qu'il ne sait pas lui-même, à commencer par le latin. « La sublime et délicate Émilie », qui le possède fort bien, sera « le régent du précepteur », et ce dernier restituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère.

Chez les du Châtelet, le gros Linant pourrait se préparer « un avenir agréable ». Le précepteur qui a élevé M. du Châtelet est mort dans la famille de son pupille et « assez à son aise ». Mais à peine Linant est-il à Cirei qu'il s'avise de soupirer pour la sage comtesse de Neuville et de le lui faire savoir. Le fat! « Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire », et Voltaire doit écrire une lettre d'excuses « pour la témérité » du gros garçon qui est incorrigible.

Oubliant « le profond respect » qu'il doit « au nom et au sexe » de Mme du Châtelet, ne s'avise-t-il, pas un jour, d'adresser à celle-ci une lettre, d'une terre voisine, « où il était allé de son chef et fort mal à propos ». La lettre finissait ainsi « L'ennui de Cirei est de tous les ennuis le plus grand! » Sans signer, Linant envoie son épître. « Les personnes qui la voient disent à la marquise du Châtelet qu'il le fallait chasser honteusement. » La belle Émilie voulait le faire. Voltaire apaise sa colère « en lui représentant que c'était un jeune homme qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que, d'ailleurs, il était né sage; que, enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance ».

Linant demeure donc à Cirei où il continue de passer sa vie à dormir et à se conduire « comme ferait un ami chez son ami ». Il croit que c'est là le bel air. Quand il parle de Cideville « à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié », il ne dit jamais autrement que « ce *cher* Cideville; ce *pauvre* Cideville! »....

L'impudence de Linant passe toute mesure. Encore s'il était seul ! Mais il a une mère, mais il a une sœur. Cette dernière, c'est la fierté, la sottise personnifiées. D'instruction, point. Elle écrit « comme une servante ; si, avec cela, elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle ».

Pendant, et aussitôt après son inconcevable conduite envers Mme du Châtelet, Linant prie qu'on fasse entrer sa sœur dans la maison. Quelque répugnance que marque la marquise, Voltaire obtient de son amie qu'elle prenne la jeune fille : « Ce sont, dit-il, de petits désagréments qu'il faut sacrifier à la nécessité. »

La belle Émilie avait raison de se méfier : « L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille.... » « C'est un talent sûr pour manquer de tout et mourir de faim. » Médisants et bavards, par surcroît, ces Linant ! La reconnaissance est une dame qu'ils n'ont jamais rencontrée sur leur chemin. « De malheureuses plaintes domestiques et une juste indignation de Mme du Châtelet contre Mlle Linant forcèrent le frère et la sœur à quitter Cirei « où ils n'étaient bons qu'à faire du chyle ».

La belle Émilie est si irritée contre eux qu'elle arrache à Voltaire la promesse de ne plus correspondre avec Linant : « J'ai donné ma parole d'honneur que je ne lui écrirai point, mais je ne l'ai point donnée de ne point le secourir, et je le secours. » Par Prault fils, Voltaire fait remettre 50 livres à M. Linant. Comme remerciement, le gros abbé donnera sa tragédie à imprimer à Prault, car, enfin, après tant d'années, on

peut espérer que Linant a heureusement fini son *Ramsès* : « Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu d'argent et beaucoup de gloire. »

Linant reçoit l'argent, les conseils et s'empresse « de tenir un peu partout des discours fort insolents de Cirei ».

Cependant, les souhaits que Voltaire formulait en faveur de l'ingrat ne sont pas vains. Une somme d'argent vient au gros abbé et une parcelle de gloire. Deux de ses poèmes sont couronnés par l'Académie française : « Il y a du bon », s'exclame Voltaire qui, de quelque temps, ne sera plus en état d'aider un Linant. Certain personnage, nommé Michel, à qui il avait confié une partie de sa fortune, s'est avisé de faire « la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire ».

Volontiers, le poète dépouillé s'écrierait :

« Michel, au nom de l'Éternel,  
Mit, jadis, le diable en déroute ;  
Mais, après cette banqueroute,  
Que le diable emporte Michel ! »

Ce serait une mauvaise plaisanterie, et Voltaire ne veut se moquer « ni des pertes de M. Michel ni de la sienne ».

\*  
\* \*

Passons rapidement sur un fantoche comme l'abbé de La Mare, le « petit de La Mare ». C'est « une espèce ». Voltaire lui fait parvenir cent livres pour aller en Italie, puis encore cent livres, puis cent vingt livres.



Les jours passent. Point de nouvelles de La Mare. Ce « petit hanneton est allé sucer quelques fleurs à Versailles ». Il y vit dans la bonne humeur, mais non dans l'indifférence. Paraît-il quelque épître, quelque brochure contre son bienfaiteur, quelque libelle « bien infâme », La Mare est attentif à en faire un gros paquet qu'il envoie promptement à Cirei.

Quelques mois plus tard, il y débarque lui-même et prie qu'on lui donne l'hospitalité :

« On n'a jamais fait tant de chemin pour demander l'aumône, remarque Mme du Châtelet. C'est un fou. »

Voltaire, lui, pouffe de rire.

Mme du Châtelet a raison. La Mare est un fou, une « espèce », un « petit hanneton », mais il n'est pas « sans esprit ». Il a bien fait de venir à Cirei. Il ne s'en ira pas les mains vides.

\*  
\* \*

Arrivons au plus connu des obligés de Voltaire, au plus ingrat, aussi : à Thiériot.

Celui-ci, c'est l'ami de jeunesse. Voltaire l'a connu chez M<sup>e</sup> Alain, le procureur au Châtelet. Jusqu'au bout, il lui gardera un sentiment ému. Thiériot n'a-t-il pas fait, naguère, quarante lieues en poste pour aller trouver son ami atteint de la petite vérole, au château de Maisons ? Il a été un garde-malade dévoué. Jamais Voltaire ne l'oubliera : Thiériot répète-t-il, « c'est le lien des cœurs ». Lien étroit. Une plaisanterie fréquente entre les deux amis est de prétendre qu'ils sont malades



en même temps et de la même manière : « Vous avez dû être saigné, car je le fus. »

A Thiériot, Dieu a donné un « esprit accort » et une « longue physionomie ». Sur ses lèvres, il a mis « les grâces de la persuasion » : voilà de quoi réussir dans la vie. Thiériot, réussir ! Quel homme ! quel homme ! Impossible de dégourdir son indifférence, sa paresse. C'est « une marmotte en vie, un loir ».

De naissance tout à fait vulgaire, il se croit déclassé de sa roture parce qu'il mange au râtelier de quelques grands seigneurs.

Il muse, il flâne, il vit de plaisirs. « Il semble avoir été créé uniquement pour souper et n'a d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. » Mme de Fontaine-Martel lui fait une pension de 1200 francs pour dîner et souper chez elle. C'est un « sage voluptueux » ; son naturel est « bon et vrai » ; son esprit est « de justice et de candeur ».

Voltaire alors le croit. Un jour vient où les écailles lui tombent des yeux. Il a chargé Thiériot de recueillir les souscriptions de *La Henriade*. Thiériot dilapide les fonds qu'il reçoit. Cent souscriptions, soit cent louis, sont détournés par lui. Voltaire en est informé et fait à son ami les reproches que celui-ci mérite ; mais Thiériot, « avec son sourire sardonique et son nasillement de capucin<sup>1</sup> » :

« Cent souscriptions ? Ce n'est pas exact ! Je n'en ai mangé que quatre-vingts.... »

1. Marmontel, *Mémoires*.

Voltaire accepte la réponse. Pour dire le vrai, Thiériot lui est utile. Un homme comme celui-là, on peut l'employer à toute espèce de besognes. Il surveille les imprimeurs ; au nom de son ami, il désavoue les ouvrages compromettants que Voltaire a écrits. Effrontément, ce dernier lui répète : « Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours.... Mentez, mes amis, mentez ; je vous le rendrai, à l'occasion. »

A l'illustre écrivain éloigné de Paris, Thiériot envoie toutes les « nouveautés » — prose ou vers — qui paraissent ; il le met au courant des « on dit », les bons comme les mauvais, que souvent il répète à tort et à travers.

Il n'est pas seulement Thiériot, il est « Thiériot-Trompette ».

Vient la grande affaire de la *Voltairemanie*. Au « folliculaire », l'abbé Desfontaines, Voltaire a assené le *Préservatif*. L'autre riposte. A la fin de l'hiver 1738, deux libraires, Mérigot et Chaubert, mettent en vente un libelle « atroce, infâme, infernal », signé : un avocat. « Le scélérat Desfontaines passe pour en être l'auteur et la voix publique ne se trompe pas. » Dans cet écrit abominable, l'hôte de Cirei est traité d'athée, de voleur public, de calomniateur. La guerre est déchaînée. Paris se partage en deux camps. Il pleut des brochures. Beaucoup de boue est remuée de part et d'autre.

Les amis de Voltaire prennent sa défense : « Les plus indifférents lui écrivent les choses les plus fortes, les plus touchantes et lui offrent les plus grands services. » Scrupule d'honneur — ce qui serait bien éton-

nant de sa part —, ou lâcheté d'égoïsme, Thiériot ne bouge pas ; Thiériot garde le silence.

Un Thiériot, ce n'est pas grand'chose, c'est moins que rien ; mais c'est l'ami de vingt-cinq ans : « Je demandais à votre cœur des marques de votre amitié et j'ai eu la mortification de n'en recevoir aucune.... Ce scélérat d'abbé Desfontaines a donc enfin obtenu ce qu'il désirait ! Il m'a ôté votre amitié. »

Thiériot fait pire. Au prince royal de Prusse, Frédéric, il envoie la *Voltairemanie*. Par cet « infâme présent », il pense se donner de la considération. Il a le front de se vanter de ce qu'il a fait.

Vainement, Voltaire multiplie les objurgations, les reproches : « Pourquoi avez-vous écrit une lettre sèche et peu convenable à Mme du Châtelet dans les circonstances présentes ? Au nom de l'amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. »

Thiériot laisse entendre qu'on veuille bien ne pas l'empêcher de « souper, digérer et ne rien faire ».

« Mon ami, reprend Voltaire, n'est-on fait que pour souper ? Ne vit-on que pour soi ? N'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami ? »

Thiériot n'a pas un bon mouvement. Quand il se montre enfin, quand il cesse de tenir « les bras croisés dans sa lâche ingratitude », c'est pour « avoir l'insolence, la bassesse » de publier une lettre outrageante, ostensible, où il désavoue les écrits dans lesquels il reconnaissait que Desfontaines avait déjà, antérieurement, attaqué Voltaire. « Y a-t-il une âme de boue aussi lâche, aussi méprisable ? »

Mme du Châtelet est furieuse, son mari est outré. Voltaire, seul, conserve quelque mansuétude envers le coupable : « Mon cher Thiériot.... Encore une fois, il ne s'agit que de vous et de moi.... J'ai fait assez de bien à des ingrats; j'ai fait d'assez bons ouvrages et je les retouche avec assez d'assiduité pour ne rien craindre de la postérité.... J'ai assez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps présent.... Mais, entendre dire dans tout Paris que vous démentez votre ami.... entendre dire que vous ménagez Desfontaines, c'est un coup de poignard pour un cœur aussi sensible que le mien.... »

Sensible, le cœur de Voltaire ! Sensible cet éternel ricanneur ! Croyons-en là-dessus, non pas notre impression, mais celle de Mme du Châtelet : « Il avait, en amitié, des délicatesses, une bonté infinie. Il aime à aimer », a-t-elle écrit aux d'Argental.

Cependant, sans se lasser, Voltaire adjure son ami : qu'il écrive à Mme du Châtelet pour se rétracter, qu'il écrive « simplement, sincèrement, avec son cœur ». Thiériot de nouveau se terre. A Cirei, la Marquise crie que c'est un traître; ceux qui l'entourent renchérissent sur elle : « Vous me mettez en presse, dit Voltaire, tout cela me rend malade, mais, je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je vous aime et je compte sur vous et c'est parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très sévèrement et que je vous prie d'écrire comme par le passé, de rendre compte des petites commissions, de parler avec naïveté à Mme du Châtelet. » Si l'amitié, si la reconnaissance n'y suffisent pas, que l'intérêt

entre en jeu : « Elle (Mme du Châtelet) peut vous servir infiniment auprès du prince (Frédéric). » Tout glisse sur un Thiériot.

Rompre avec lui? Au fort de la colère, Voltaire y a pensé ; mais l'éclat d'une brouille flatterait le lâche dans sa vanité. Bien plutôt et, insensiblement, l'illustre écrivain lui retirera sa confiance. Il a pour principe que « deux vieux amis qui se brouillent se déshonorent » ; d'ailleurs, il faut être assez sage « pour ne point mettre ceux à qui on a rendu service à portée de nous nuire ». Mais n'est-ce pas à Thiériot que pourrait s'appliquer la pensée de La Rochefoucauld : « Ce qui me dégoûte de l'amitié ce sont les amis. »



Qui fait profession d'écornifleur ne doit pas craindre de déménager. Combien de fois Thiériot n'aura-t-il pas changé de « patrons » ! Il parcourt, à travers Paris, plus de chemin que Voltaire en Europe. De la maison de Mme la Poplinière, on le voit passer rue Saint-Honoré, chez le Comte de Montmorency. Comme le *Neveu de Rameau*, il a bon appétit, point ou peu d'argent, une immense paresse, et l'existence est dure aux gens de lettres de son temps. Voltaire le sait, lui qui a réussi à gagner une fortune, non par ses ouvrages, mais parce qu'il est entendu aux affaires. Aussi passe-t-il l'éponge sur les vilenies de son ami : « Tous les tours que celui-ci lui a joués », il les pardonne. Une telle bonté ressemble à de la faiblesse ; mais Voltaire l'a dit et, ce

jour-là, il ne se vantait pas : « Je suis inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments. »

De nouveau, Thiériot s'occupe de faire parvenir à Cirei, puis aux Délices et à Ferney, petits vers et prose. Voltaire qui, tendrement s'intéresse à lui, l'a fait nommer agent littéraire de Frédéric. Avec quelle bonhomie souriante ne l'invite-t-il pas à venir le trouver au milieu de ses bœufs, de ses chevaux, de ses moutons, de ses dindons.... « Venez, nous parlerons de vers et de prose et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir, après avoir couru dans cette journée de la vie. »

Et, un peu plus tard : « Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangins aux Délices, des Délices à Genève, à Morges, qui ressemble à la situation de Constantinople, à Morion, qui est notre maison près de Lausanne; vous y trouveriez partout bon vin et bon visage d'hôte et, si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. »

Thiériot ne se laisse pas séduire. « Démontmorcencié », il va s'installer à l'Arsenal chez le Marquis de Paulmy, et Voltaire l'en blâme gentiment : « Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller jusqu'au tombeau de gîte en gîte, et de protecteur en protecteur. »

Thiériot ne répond pas. Avec l'âge, sa paresse s'aggrave. Il n'écrit plus à son vieil ami qu'une fois l'an, « comme une dévote fait ses Pâques »; de loin en loin, il

envoie quelques notes au roi de Prusse dont il est demeuré « historiographe des cafés ». Mangeant bien et beaucoup, comme celui à qui la dépense de la table n'incombe pas, il est aussi « gras qu'un moine » et assez « honnêtement heureux ».

En 1762, nous le trouvons à Ferney où, sur les invitations réitérées de Voltaire, il s'est enfin rendu. Dans la « chaumière » de l'écrivain, on l'a hébergé, chauffé, blanchi, égayé et voituré.... Il y reste trois mois, sa longue figure s'est arrondie. « Heureux homme ! il digère ! » s'écrit l'éternel malade qu'est Voltaire. « Ce n'est qu'à cette condition qu'on est de bonne humeur ! »

Rentré à Paris, il retourne au Marais où un nouveau « patron », le médecin Baron, l'a recueilli ; « aussi n'est-ce pas merveille s'il tombe malade ». Il vieillit. L'asthme qui est son incommodité dominante et familière, « l'oblige à faire des remèdes ». Voltaire a la bonté de le plaindre :

« Je suis très fâché de la maladie du pauvre Thiériot. Il est seul. Les dernières années de la vie d'un garçon sont tristes. Il faudrait qu'il fût dans le sein de sa famille. » Le temps est venu pour lui « de se prescrire un bon régime et de se faire des plaisirs faciles qui ne laissent après eux aucune peine ». Ce conseil d'épicurien, Thiériot n'est plus en état de le suivre. Il meurt à l'âge de 76 ans. Il a été le type du parasite, ce qui n'est pas bien reluisant, et les *Mémoires secrets* l'enterrent avec cette oraison funèbre : « C'était un homme de lettres qui n'a rien produit. »



## CHAPITRE V

### L'ARDENTE ÉMILIE

#### 1. — LE « PETIT PARADIS DE CIREI »

Une grande femme noire, maigre, nez coupant et teint échauffé, habillée sans goût : trop de pompons, de nœuds, de fanfreluches, mais qui, à force d'esprit, de gaieté, trouve moyen de plaire aux plus difficiles, telle apparaîût Mme du Châtelet.

Rien d'une Philaminte, quoiqu'elle écrive, et fort bien, et « ait un goût marqué pour la méditation ». Rien d'une pédante, malgré son commerce avec Newton, Locke ou Clarke; elle est « la plus simple femme de l'univers ».

Voltaire l'a connue petite fille. Drôle de petite fille ! Questionneuse, curieuse. Comme la future duchesse de Chaulnes, elle voudrait savoir qui l'a couvée, qui l'a pondue. Souvent elle importune. On lui dit : « Taisez-vous » ; mais, Voltaire : « Laissez-la ; il faut toujours répondre juste aux enfants et leur rendre raison sur ce qu'ils demandent, suivant leur portée, et ne pas les tromper. »

Fille du baron de Breteuil, qui avait été lecteur du



Roi, puis devint introducteur des ambassadeurs, elle reçoit une éducation plus forte que celle qu'on a accoutumé de donner aux femmes de son temps.

Sa « tendre enfance » est nourrie aux lettres. Elle apprend le latin, « qu'elle possède comme Mme Dacier », et sait par cœur les plus beaux endroits d'Horace, de Virgile et de Lucrèce. Mais son goût dominant la porte aux mathématiques, à la métaphysique : « Rarement, dans un esprit de jeune fille, on a vu uni tant de justesse avec plus d'ardeur à s'instruire. » Formée pour la vie du monde, elle apprend également la musique, le chant, la danse, et y excelle.

A dix-neuf ans, on la marie. Le marquis du Châtelet, qui appartient à une vieille famille lorraine, est colonel d'un régiment d'infanterie. La fiancée apporte une dot assez modeste. La fortune de M. du Châtelet est considérable, mais mal administrée. Toujours, le ménage se débattrait au milieu des embarras d'argent.

A peine mariée, Mme du Châtelet précipite la foi conjugale, la foi jurée, dans les ornières du chemin. M. du Châtelet de même. Dans leur monde, leur société, le mariage est une espèce d'union libre.

Le premier amant de la marquise est M. de Guébriant. Avec lui, l'aventure de la jeune femme manque de tourner au tragique. Elle apprend qu'il a formé « une autre inclination ». Elle mande l'infidèle. Point de scène, point de larmes. Une causerie « assez aisée ». Au moment où Guébriant va se retirer, elle le prie de lui donner un bouillon qui est sur une table. Elle le boit, puis congédie son amant en lui remettant une lettre. Il la lit dans

l'escalier. Au milieu de bien des phrases, il voit celle-ci : « Je meurs empoisonnée ! Je meurs de votre main. » Au réel, on pourrait discuter l'accusation ; au figuré, non. Il court chercher du contre-poison.

La belle Émilie, l'ardente Émilie est sauvée ; mais voilà de quoi elle est capable quand la passion la pousse.

Elle la pousse souvent. Le duc de Richelieu la console du marquis de Guébriant. Le duc de Richelieu est un « homme unique, incomparable » et qui sait tout allier : « une délicieuse amitié et l'ivresse de l'amour ».

Mais Mme du Châtelet pense que dans la passion — ailleurs aussi — l'ennui naît de la continuité. Le duc de Richelieu avait remplacé Guébriant ; Voltaire supplante Richelieu.

Un soir, dans une assemblée, chez M. d'Aiguebierre, la marquise remarque un homme élégant, encore jeune et d'une maigreur étrange. Ses yeux — les plus spirituels qui se puissent voir — ont « quelque chose de velouté, une douceur inexprimable ». « L'âme de *Zaïre* est tout entière dans ces yeux-là », dira, plus tard, une autre femme<sup>1</sup>. Le sourire et le rire extrêmement malicieux changent, à tout moment, l'expression mobile du visage. On fait cercle autour de lui. Qui est-ce ? C'est Voltaire ! Mme du Châtelet vient vers l'écrivain et, lui rappelant qu'il l'a tenue dans ses bras, l'a fait sauter quand elle était petite fille, familièrement, elle s'assied sur ses genoux. Si libres que soient les mœurs du temps,

1. Mme de Genlis.

la compagnie ne laisse pas d'être choquée. La scène est remarquée, notée, racontée.

Richelieu a cessé d'être l'amant ; il reste l'ami « dont l'esprit a tous les agréments et la société tous les charmes ». Rompre avec un amant, en prendre un autre, tout en continuant d'aimer celui avec qui l'on a rompu, cela semble incompréhensible, avoue elle-même l'ardente Émilie : « On aurait beau me dire : Cela est impossible ! J'ai une bonne réponse : *Cela est*, et cela sera toute ma vie. »

Rien d'éhonté, cependant, dans la conduite de Mme du Châtelet. Sans doute, il y a la scène où elle s'assied sur les genoux de Voltaire. C'est une de ces plaisanteries osées qu'une jeune femme se permet, parfois, quitte ensuite à le regretter. Lorsque la belle Émilie est de sang-froid, elle réproouve les manières trop libres. La mode étant venue d'une certaine danse : *le pas de six*, Mme du Châtelet écrit que le lieutenant de police a bien fait de l'interdire. Elle voudrait que l'imprimé de la danse fût brûlé par l'exécuteur de la haute justice « pour montrer aux folles, aux impudiques qui la dansent que ce siècle-ci a des mœurs ».

Timide *pas de six* ! Que dirait Émilie si elle revenait aujourd'hui ! Ce qu'elle dirait ? Exactement la même chose.

\*  
\* \*

Il est bien rare que M. du Châtelet ne soit pas aux armées. Pour sa femme, si elle va, alors, beaucoup dans le monde, si elle se rend au château de Madrid,

dont Mlle de Charolais « a fait sa principale demeure », et où l'on « se réjouit assez incognito » ; si elle va à Créteil, où sa mère a une petite maison de campagne, si elle organise avec quelques amies des soupers dans une guinguette où le vin n'est pas épargné et où l'on rit et où l'on chante jusqu'à l'aube, si elle assiste à toutes les représentations de l'Opéra et de la Comédie française, il lui arrive aussi de passer la soirée, chez elle, avec des binômes et des trinômes, appliquée à une tâche que lui a donnée Maupertuis, à moins qu'elle n'apprenne l'anglais, ne lise quelque docte traité ou n'écrive longuement et si longuement « que le papier se refuse à tout ce que son amitié lui dicte ».

Quand dort-elle ? Certaines de ses lettres sont écrites à six heures du matin ; d'autres à trois heures après minuit. Déjà levée ou pas encore couchée ?

Dans cette « vie désordonnée », elle trouve le temps de mettre des enfants au monde et trouve même celui de les perdre, de les pleurer — très peu, il est vrai :

« Mon fils<sup>1</sup> est mort cette nuit.... J'en suis plus fâchée que je ne l'aurais cru.... J'ai senti que les sentiments de la nature existaient en nous, sans que nous nous en doutassions. »



En 1734, les *Lettres Philosophiques*, « politiques, critiques, poétiques, hérétiques et diaboliques » manquent de faire embastiller leur auteur. Prévenu à temps, il se

1. Il s'agit de Victor-Esprit qui avait quelques mois.

réfugie à Cirei. La « maîtresse la plus aimable du plus délabré château qu'il y ait au monde » viendra l'y rejoindre quand elle pourra.

En l'attendant, Voltaire travaille à sa tragédie d'*Alzire*, correspond avec ses amis et, entre deux voyages en Suisse ou en Belgique, voisine avec la comtesse de Neuville ou va trouver, dans sa « gouttière », le « gros chat » qu'est Mme de Champbonin. Affligée d'un embonpoint excessif, fort gourmande, fort sujette aux indigestions, très habile au tric-trac, cette ancienne amie de pension de Mme du Châtelet montre un esprit aussi vrai et aussi naturel « que son cœur est bon et que ses mœurs sont aimables ».

Un soir de novembre, « une espèce de tombereau à deux » arrive à Cirei. La belle Émilie en descend. Secouée, meurtrie, n'ayant pas dormi de tout le voyage, elle se porte à merveille. Avec elle, des ballots : deux cents ballots ! Le tout dans la plus grande confusion. Cette mathématicienne n'apporte pas dans la vie de tous les jours l'ordre qu'elle met dans ses équations : « On a des lits sans rideaux, des cabinets de la Chine et point de fauteuils, des phaétons charmants et point de chevaux qui puissent les mener. »

Joyeuse de retrouver son ami, la belle Émilie le salue de ses rires. Elle est « charmante ».... Pleine d'intrépidité, avec un grand penchant à la contradiction — en quoi elle est femme —, elle s'occupe d'aménager la demeure : « Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes ; elle change les escaliers en cheminées et les cheminées en escaliers ; elle fait planter des tilleuls où

j'avais proposé des ormes et, si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. »

On ne la croyait que capable d'aligner des chiffres, d'écrire de savants traités; elle est architecte, jardinière, tapissière. Elle sera tout ce qu'on voudra. Il n'y a qu'à l'admirer. Adroite, ingénieuse, « elle fait l'ouvrage des fées, dans sa maison ». A force de rapiécer, elle change des guenilles en tapisserie, elle trouve le moyen de meubler Cirei avec rien.

Quand les toits seront réparés, que la laine des matelas sera cardée, que les carreaux seront aux fenêtres et les rideaux aux lits; quand le petit phaéton, « léger comme une plume », sera traîné par des chevaux « gros comme des éléphants », les amis pourront venir.

C'est trop se hâter de les inviter. Les travaux traînent en longueur; « Minerve-Émilie » doit retourner à Paris où elle retrouve M. du Châtelet : Minerve-Émilie, « c'est une déesse, mariée à un mortel, et ce mortel se mêle d'avoir des volontés ».

Demeuré à Cirei, Voltaire devient le « piqueux » des maçons, charpentiers et menuisiers. Éternel mécompte de ceux qui font réparer des bâtiments, les travaux sont plus importants qu'on ne l'avait prévu. Tout le vieux pavillon est sens dessus-dessous. Il n'y a pas une chambre où l'on puisse se retirer. Les dépenses sont importantes : « Ce château-ci va un peu incommoder les affaires du baron<sup>1</sup> et de la baronne. »

Cependant, Voltaire termine son *Alzire*, se met au

1. Le marquis du Châtelet avait aussi le titre de baron.

*Siècle de Louis XIV*, travaille à *Jeanne la Pucelle*, corrige la *Mort de Jules César*, « crache » de petits vers, se défend contre ses ennemis ou ses rivaux, se délasse à faire de la métaphysique, un peu de géométrie et de physique, se promène, chasse, lit tout ce qui paraît, bien que, souvent, ce soit des *fadaises*, tombe malade, agonise à quatre heures du matin, ressuscite à six ; agonise à nouveau, ressuscite encore, bien tranquille il est vrai : dans le pays où il est, « il y a bien moins d'hommes que de chenilles » et il reçoit si peu de visites de ses semblables « qu'il commence à oublier ces animaux-là ».

\*  
\*\*

Tout danger d'une prise de corps, d'une incarcération, lui semblant éloigné, l'écrivain va faire un tour à Paris où il déplore de constater que les vers n'y sont plus à la mode : « Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien.... On se mêle de raisonner.... Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis.... Les belles-lettres périssent à vue d'œil.... Enfin, l'on croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. »

Après « avoir couru un grand mois, Voltaire revient dans sa campagne chérie ». On est en pleine guerre. Ses pensées, à lui, sont en dehors du temps présent. Avec belle ardeur, il se remet au *Siècle de Louis XIV* : « C'est la sultane favorite ; les autres études sont des passades. »

De Paris, il a rapporté beaucoup de matériaux et



continue d'en recueillir. La manière dont il procède constitue un amusement : « Il n'y a point de livres où je ne trouve des traits dont je peux faire usage. Vous savez qu'un peintre voit les objets d'une manière différente des autres hommes. Il remarque des effets de lumière et des ombres qui échappent aux yeux non exercés. Voilà comme je suis ; je me suis établi le peintre du siècle de Louis XIV. »

Comme intermèdes, de petits vers, *la Pucelle*, la surveillance des travaux de restauration et d'agrandissement du château : « Apollon fut le maçon des rois et je suis celui d'Émilie. »

« Apollon banni par les dieux,  
Regrette la voûte azurée ;  
Que regretterai-je en ces lieux ?  
C'est moi qui suis dans l'Empyrée ! »

La « sublime, la légère, l'universelle Émilie » est venue le rejoindre.

« Loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour lui tout seul, tendre pour une ou deux personnes », Voltaire a trouvé à Cirei une vie selon son goût. Les journées passent dans les « douceurs de la société et du travail ». Il a le bonheur de vivre « dans le sein de la vertu, des beaux-arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde ». La plus respectable qui soit au monde, la belle Émilie ! Ce n'est pas flatteur pour les autres.



MADAME DU CHATELET, D'APRÈS DROUAIS.  
(Cabinet des Estampes.)



Longtemps, à Cirei, les travaux d'aménagement, d'embellissement iront se poursuivant : « Des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrades, des bains de porcelaine, des appartements jaune et argent, des niches en magots de la Chine, des pièces d'eau dans les jardins, emportent bien des années, bien de l'argent », et Voltaire contribuera à payer la plus grande part des dépenses.

Dans le château, l'écrivain habite aux entresols. L'universelle Émilie est à l'étage.

On entre chez Voltaire par « une petite antichambre grande comme la main ». La chambre à coucher est petite et basse. L'éternel frileux qui fait encore du feu à la Saint-Jean s'y défend mieux du froid. La pièce est tendue de velours cramoisi : « Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants, des glaces, des encoignures de laque admirables, des porcelaines, des marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées et, surtout, d'une propreté à baiser le parquet<sup>1</sup>. »

Par la fenêtre, le poète, de son lit, a vue « sur la prairie et sur la petite rivière<sup>2</sup> ». Le pays « n'était pas beau ». C'était un *désert*. La sublime Émilie l'a changé en un séjour délicieux.

Chacun y travaille dans sa « cellule » et comme il lui plaît.

1. Mme de Graffigny.

2. La Blaise.

Parfois, Mme du Châtelet descend aux entresols. Elle se penche sur l'épaule de son ami. Il écrit à Cideville. D'avoir un peu de fièvre lui donne « des idées de l'autre monde » et, précisément, il rédige son épitaphe :

« Voltaire a terminé son sort  
Et ce sort fut digne d'envie;  
Il fut aimé jusqu'à la mort  
De Cideville et d'Émilie. »

Ce « petit quatrain tendre » fait hausser les épaules à *Minerve*; elle le jette au feu, puis s'en va. Alors, riant sous cape, lui, « incognito », et se hâtant, « avec la peur d'être surpris en flagrant délit », recopie son quatrain. L'ami Cideville a l'épitaphe; nous aussi!

Voltaire souffre-t-il d'un de ces états de « langueur » auxquels il est sujet depuis sa naissance; dépérit-il de « ses maux d'entrailles qui sont à l'abri du bistouri »? Mme du Châtelet est à son chevet et lui fait la lecture. Quel livre a-t-elle choisi? Un roman? Quelque chant de l'*Arioste*? Non pas. Elle a pris les *Tusculanes* de Cicéron, qu'elle lit « dans la langue de cet illustre écrivain », ou bien la quatrième épître de Pope sur le Bonheur : « Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le moi.... »

Cependant, du fond de son lit, Voltaire gémit qu'il est moribond. Cela signifie qu'il ne va ni mieux, ni plus mal que d'habitude. Quelques jours plus tard, il joue sur le théâtre de Cirei « une très mauvaise comédie de sa façon, l'*Enfant Prodigue* ». Les hôtes du château ont chacun leur rôle. Émilie la divine est encore une

« actrice admirable ». Après avoir craint d'être sifflé, l'auteur est applaudi par le plus « indulgent » des publics : bons Champenois, voisins de campagne, amis venus tout exprès de Paris ou qui, au cours d'un voyage, se sont déroutés pour gagner Cirei. On les retient plusieurs jours. Au vrai, ils sont assez mal logés. La chambre de Mme de Graffigny est une « halle par la hauteur et la largeur; tous les vents se divertissent par mille fentes qui sont autour des fenêtres.... Pour la cheminée, elle est si petite que tout le sabbat y passerait de front; l'on y brûle environ une demi-corde de bois par jour sans que l'air de la chambre en soit moins cru.... *Au demeurant, tout ce qui n'est point l'appartement de la dame et de Voltaire est d'une saloperie à déguster*<sup>1</sup> ».

Après le divertissement de la comédie, les invités s'asseyent pour souper. Les tables sont garnies de surtouts fleuris; les mets sont recherchés, rares, délicats; toute la vaisselle est d'argent. Le « caquet » de la belle Émilie est étonnant; « elle parle extrêmement vite »..., mais « comme un ange ». Voltaire qui est d'une gaieté charmante fait des contes, « qui ne sont bons que dans sa bouche ». Il est « aussi poli, aussi attentif qu'aimable et savant ». De quoi ne s'entretient-on pas? Poésies, sciences, arts, tout y passe et toujours « sur le ton de badinage et de gentillesse ».

On danse ensuite; on fait du punch. Mme du Châtelet chante de sa « voix divine » et Voltaire montre les

1. Souligné dans le texte. (Mme de Graffigny).

marionnettes ou la lanterne magique « avec des propos à mourir de rire ».

Les hôtes qui ne sont que de passage se retirent émerveillés et disant : « Cirei est un paradis. Cirei est un bijou ! »

Ceux qui y séjournent ne pensent pas tout à fait de même. Tant pis pour eux, s'ils n'aiment pas la solitude. On les abandonne dans leur chambre, la journée entière. Quand Voltaire prend sur lui de quitter son travail « un demi-quart d'heure », il dit « que c'est une chose affreuse que le temps qu'on lui fait perdre, qu'on ne devrait pas perdre une minute ; *que la plus grande dépense que l'on puisse faire est celle du temps* ». C'est là l'oraison des trente jours....

Pour la belle Émilie, elle passe, presque sans exception, toutes les nuits à travailler. Elle se lève à six heures quand elle s'est couchée à quatre, « ce qu'elle appelle se coucher au chant du coq ». Elle ne dort que deux heures. Moins encore. Quand elle composa son *Mémoire sur le feu*, elle ne dormait qu'une heure ; pour se maintenir éveillée — moyen héroïque — « elle se mettait les mains dans de l'eau à la glace, se promenait en se battant les bras et puis écrivait les raisonnements les plus abstraits avec un style à se faire lire pour lui-même ». Défense absolue de la venir trouver. S'il arrive qu'on soit obligé de le faire, elle enrage : « Quand on a une famille et une maison, la vie est remplie de devoirs et de détails inutiles. » Souvent, elle oublie de dîner. Elle n'entend pas la cloche qui avertit pour le repas. Le *seigneur châtelain* (M. du Châtelet)



se met à table avec son fils et le précepteur de celui-ci.

« Entre dix heures et demie jusqu'à onze heures et demie, on envoie avertir tout le monde pour le café; on le prend dans la galerie de Voltaire..., cela dure jusqu'à midi, une heure, plus ou moins, selon qu'on s'est assemblé plus tôt ou plus tard. »

La dernière bouchée avalée, Voltaire fait une grande révérence aux dames et chacun retourne à sa chambre : « Vers quatre heures, quelquefois, on goûte et on se rassemble. A neuf heures, on soupe et l'on reste ensemble jusqu'à minuit. » On est dans l'intimité, nul ne se met en frais. M. du Châtelet, qui est parfaitement ennuyeux, dort et se retire avec le dessert. Sa femme ne dit pas deux mots. « Elle a l'esprit absorbé par de hautes spéculations. » Voltaire « se bat les flancs pour trouver quelques contes et l'on voit que c'est par pure politesse ». Il arrive qu'il boude pour « un verre de vin du Rhin que la dame l'empêche de boire », pour un habit qu'elle veut lui faire ôter.

Souvent, ils se querellent. Ils se querellent en anglais. Le visage de Mme du Châtelet alors s'empourpre; ses yeux, qui toujours louchent un peu, prennent une expression hagarde. Elle n'admet pas qu'on lui résiste. Critique-t-elle une pièce de son ami : *Mahomet*, par exemple? elle tourne en ridicule les passages les plus attendrissants. L'auteur se pique :

« Madame, Ah! Madame! vous êtes bien aimable, mais que dites-vous? *Mahomet* sera, sans aucune comparaison, ce que j'aurai fait de mieux.

— De mieux! En vérité, Monsieur, vous perdez le

sens, vous êtes un mauvais juge. Peut-on être à la fois juge et partie ?

— Madame, je suis meilleur connaisseur que vous.... »

Pour se venger, il raille les imaginations de Leibniz, ses monades. Mme du Châtelet prend feu et défend le savant.

Le comique est de les entendre après la réconciliation :

« Il faut obéir à son *Émiliance* », déclare l'un.

« Je suis accoutumé à lui céder en tout », affirme l'autre.

Quoique la belle Émilie ait le cœur bon, « c'est une femme terrible et qui n'a point de flexibilité ».... Il n'est pas possible d'avoir moins de liberté qu'elle n'en laisse à son ami; continuellement, il est épié. Sort-il de sa chambre pour aller causer dans celle de Mme de Champbonin ou de Mme de Graffigny, un laquais vient aussitôt l'appeler : « Elle lui rend la vie un peu dure », remarquera Mme de Graffigny, et, de son côté, Voltaire, excédé : « C'est une furie attachée à mes pas. »<sup>1</sup>

Les querelles, les « belles disputes » n'éclatent pas toujours à propos de littérature ou de sciences. Il y a, entre les deux amis, des sujets de dissentiments plus graves.

Qui a vécu dans l'intimité de Voltaire a connu « cet esprit inquiet et méfiant qui fait le tourment de sa vie »<sup>2</sup> et, ajoute Mme du Châtelet, « qui empoisonne la mienne ».

1. Marmontel. *Mémoires*.

2. *Id.*

Voltaire n'a pas oublié que l'ardente Émilie a eu, naguère, d'autres liaisons : « Il ne me pardonne point d'avoir eu pour vous des sentiments passagers, quelque légers qu'ils aient été », écrit-elle au duc de Richelieu.

Des scènes violentes, parfois, éclatent, des querelles, où ils sont l'un contre l'autre « aux couteaux tirés »<sup>1</sup>. Voltaire est un homme de génie, mais « difficile à vivre », lui-même l'a dit ; Mme du Châtelet est la plus savante des femmes sans doute. Sortis de leurs travaux, l'un et l'autre sont des êtres de chair et de sang et, parce qu'ils s'aiment, il leur arrive de souffrir.

Leur liaison n'a pas connu le bonheur, mais ils ont eu la jouissance de mille petits bonheurs : crépuscules d'été où, sur les terrasses, ils se sont attardés à regarder « ces éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée ». La « reine de Saba, c'est-à-dire de Cirei, dira bien joliment Voltaire, est à mes côtés... ».

Douces heures passées dans la chambre d'Émilie. « La pièce est boisée et peinte en vernis petit jaune avec des cordons bleu pâle ; une niche, de même, encadrée de papiers des Indes charmants. Le lit est en moire bleue et tout est tellement assorti que jusqu'au panier du chien, tout est jaune et bleu : bois de fauteuils, bureau, encoignures, secrétaire, des glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. » Zamore et Alzire, les petits chiens noirs que Mlle Quinault a envoyés et qui, par l'intermédiaire de Voltaire, saluent

1. Mme de Graffigny.

l'actrice « à quatre pattes », jappent à travers la pièce. Si l'on veut les prendre, ils s'échappent; ils reviennent dès qu'on ne leur donne plus d'attention. Leur vue amuse et puis, ne faut-il pas leur envier deux choses : « leur ignorance du mal à venir et celui qu'on dit d'elles » ?

Dans les hauts candélabres, la cire des bougies coule sur la platine. Émilie et Voltaire ne peuvent se quitter. Merveilleux entretiens que les leurs : entretiens « où l'on profite plus qu'on ne ferait dans tous les livres... », et où l'on goûte « ce délié, ce fin, ce délicat qui sont des charmes supérieurs à tous les autres ».

Sa barque, « la barque légère »..., « la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café », Voltaire la fait voguer, « dans le sillage de celle d'Émilie ».



Et M. du Châtelet, le « bonhomme », ainsi que l'appelle familièrement la Graffigny, que fait-il, que dit-il, dans tout cela ?

M. du Châtelet ? « C'est un ange !... C'est l'homme le plus respectable et le plus estimable que je connaisse et je serais la dernière des créatures si je ne le pensais pas. » Ainsi parle Émilie.

Fut-il un mari complaisant, ou sa confiance dans sa femme alla-t-elle jusqu'à l'égarement ? Au début de leur liaison, Voltaire et la marquise ont à tâche d'empêcher ses soupçons de s'éveiller : « Quel ennui, remarque

Mme du Châtelet, ou plutôt quelle folie de s'enfermer ainsi à trois!... La seule chose qui m'inquiète et que j'aie à ménager, c'est la présence de M. du Châtelet. »

Dans la circonstance, les amis communs peuvent servir.

Qu'ils circonviennent l'esprit du « bonhomme ». Au duc de Richelieu, le dernier, semble-t-il, à qui elle devrait demander ce service, Mme du Châtelet écrit :

« Si vous voyez M. du Châtelet, parlez-lui de Voltaire, simplement, mais avec intérêt et amitié et, surtout, tâchez de lui insinuer qu'il faut être fou pour être jaloux d'une femme dont on est content, qu'on estime et qui se conduit bien. » Qui se conduit bien ! Avec la belle Émilie, il n'y a pas moyen de s'ennuyer ! on va de surprise en surprise.

M. du Châtelet, qui a, paraît-il, un grand respect pour l'esprit du duc, accepte aisément l'avis de celui-ci.

Quelle est la nature des liens qui unissent Voltaire et l'ardente Émilie ? Le châtelain de Cirei préfère ne pas le savoir. Mme du Châtelet et son hôte « se conduisent avec une décence admirable ». Chaque grand seigneur patronnait alors un homme de lettres. M. du Châtelet est fier de penser qu'il a, chez lui, le premier de tous. Selon le souhait de Mme du Châtelet, l'amour a si bien « épaissi le voile qui couvre les yeux de son mari » que ce dernier se fait gloire d'être à la tête des meilleurs amis de l'écrivain. Point de services, grands ou petits, qu'il ne lui rende. Va-t-il à Paris ? Il fait les commissions du poète, lui rapporte deux vestes brodées et cent louis d'or dont Moussinot l'a chargé. A-t-il lui-

même besoin d'argent? C'est à l'ami de sa femme que, tout naturellement, il en emprunte. Quand l'affaire de la *Voltairomanie* éclate, M. du Châtelet s'indigne, crie haro contre le « monstre » qui attaque son ami et prend la cause de celui-ci « avec les sentiments dignes de sa naissance et de son cœur ».

Lorsque le trio réside à Bruxelles, M. du Châtelet est obligé de se rendre à Cirei. Il part tranquille. Il a confié Mme du Châtelet à Voltaire! La belle Émilie se déplace-t-elle à son tour? L'homme « le plus estimable », mais assurément le moins perspicace qui soit, approuve que Voltaire accompagne la voyageuse. C'est plus prudent au cas où il y aurait rencontre de quelques détrausseurs. Aussi bien, l'écrivain « est une petite planète du tourbillon de la dame ».

Naïf, crédule, personnage de second plan, comme il en faut dans les comédies, M. du Châtelet, auprès de Voltaire et d'Émilie, est le plus heureux des trois.

## II. — « CIREI N'EST PLUS QUE DES MONTAGNES.... »

Les Parisiens croient Voltaire dans la Cochinchine ou, ce qui est plus vraisemblable, « confiné dans quelque province d'Angleterre ». Il est, tout bonnement, dans le petit paradis de Cirei. S'il ne suivait que son goût, il n'en bougerait point. En décembre 1736, l'orage

déchaîné par *le Mondain* l'oblige à fuir. Prudemment, il décide de se rendre en Belgique, d'où il gagnera la Hollande.

La marquise voudrait l'accompagner. Impossible ! Les circonstances sont contraignantes. A une femme, « il faut toujours une raison suffisante et ostensible pour voyager ».

Du moins accompagnera-t-elle son ami jusqu'à Vassy. La terre est couverte de neige. Le temps est « sombre et épais ». Douceur torturante d'aimer ! Émilie retourne seule à Cirei : « Chaque pas qu'il fait l'éloigne de moi.... Que va-t-il devenir ? Ne va-t-on pas l'arrêter?... Il peut arriver tant d'accidents en chemin !... Le climat où il va vivre est cruel, sa santé est mauvaise et, mon Dieu, il est d'une excessive délicatesse sur le froid ! »

Il écrira ? Autre sujet d'inquiétudes mortelles : « Son écriture est bien connue et bien remarquable. » Il se peut qu'on arrête ses lettres. Ciel ! ne même pas avoir « la triste consolation » de connaître les infortunes de celui qu'on aime !

La voici de retour à Cirei, mais Cirei est désenchanté, Cirei « n'est plus que des montagnes », Cirei n'est « qu'un affreux désert » et elle, « une personne fort malheureuse ».

Retirée dans son appartement et pleurante, elle analyse ses sentiments. On dirait une héroïne de Marivaux : « Dans les premiers moments d'un malheur, on est atterré et toutes les facultés de l'âme sont suspendues ; on les recouvre petit à petit ; on devient alors



plus capable de souffrir et de sentir, pour ainsi dire, son malheur de tous les côtés, de toutes les façons, d'en voir enfin toutes les faces. »

Le départ précipité et sans permission de Voltaire n'a-t-il pas fâché en haut lieu ? Pour l'empêcher de rentrer en France, M. de Chauvelin menace d'écrire à M. du Châtelet que la liaison de l'écrivain avec Mme du Châtelet compromet l'honneur de sa maison.

Émilie l'apprend et n'a plus qu'une idée : intervenir pour que cette lettre ne soit pas écrite, empêcher son mari d'aller à Paris... : « s'il y va on lui parlera » !

A qui s'adresser ? Qui lui viendra en aide ? Ses amis, les d'Argental, auprès de qui elle s'épanche de manière intarissable, pensent qu'elle devient folle :

« On le serait à moins, répond-elle, je suis un avare à qui on arrache tout son bien et qui craint, à tout moment, qu'on ne le jette dans la mer ! »

Tandis qu'elle s'inquiète et se ronge et se torture, l'adoré avoue être bien tranquille, loin des ennemis qui peuvent lui nuire. Cependant, quelques mois plus tard, il rentre en France : « Esclave volontaire », il veut vivre auprès de celle qui est « pour lui plus qu'un père, un frère et un fils ». Il le proclame. Son « Émilie » feint de le croire, mais quelque chose s'est brisé dans son âme ; elle a mesuré l'égoïsme dont son ami est pétri. Hélas ! Il faut le prendre tel qu'il est, « avec ses faiblesses ».

Trois années passent. A Bruxelles, où elle est venue soutenir un « maudit » procès, la belle Emilie mène une vie épuisante : visites aux avocats, aux procureurs, soupers et réceptions, logarithmes et équations.

Pendant qu'elle est « dans les horreurs de la procédure, travaillant beaucoup et n'avançant guère », le roi de Prusse, Frédéric, lui enlève « ce qui fait le charme de sa vie... ». Ce souverain, ah ! comme elle le hait ! A nouveau, il lui faut joindre « tout le chagrin de l'absence à une inquiétude affreuse sur les risques et les suites d'un voyage fatigant ». Il lui faut espérer des lettres qu'on ne lui écrit point : « Peut-on appeler écrire quatre lignes griffonnées en passant dans un cabaret? »

Dans l'excès de la douleur, l'ardente Emilie s'écrie : « Avoir à me plaindre de lui est une sorte de supplice que je ne connaissais pas !... Il est ivre de grandeurs, il est ivre absolument ! »

Conséquences de tant de tourments, la santé de Mme du Châtelet s'altère : elle tousse continuellement, elle a « un mal affreux » entre les deux épaules et une douleur fixe au côté droit : « Une autre en serait morte et, peut-être, serait-ce encore le meilleur. »

Mourir ! Dans ces « moments funestes », ce n'est point à elle qu'elle pense, c'est à « M. de Voltaire », c'est à la douleur affreuse qu'il éprouvera « quand l'enivrement où il est de la cour de Prusse sera diminué ; je ne puis soutenir l'idée que mon souvenir sera un jour son tourment... ».

Enfin, ce cri déchirant : « Je l'aime..., et il m'aban-

donne à une douleur qui n'a point d'exemple, dont les autres n'ont pas d'idée et que votre cœur seul peut comprendre<sup>1</sup>. »



Voltaire a appris l'état de son « Émiliane ». Le Philosophe de Sans-Souci a beau ricaner, et tout tenter pour retenir l'écrivain, celui-ci demeure ferme dans sa résolution. Il prend congé du Roi dans les termes que l'on sait :

« Un ridicule amour n'embrase point mon âme,  
Cythère n'est point mon séjour;  
Et je n'ai point quitté votre adorable cour  
Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.... »

« Mais, sire, cette femme a abandonné pour moi toutes les choses pour lesquelles les autres femmes abandonnent leurs amis ; il n'y a aucune sorte d'obligations que je ne lui aie. »

C'est parler comme un homme dans le cœur de qui l'amour est mort. L'amitié y a succédé. Sentiment paisible. Dans la joie du revoir, Mme du Châtelet ne s'aperçoit pas d'abord du changement : « J'aimais pour deux ; je passais ma vie entière avec lui et mon cœur exempt de soupçons jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. »

Cependant, il faut se rendre à ce qui est, il faut connaître en son entier, la dure vérité : l'âge, les mala-

1. Lettres à d'Argental.

dies, peut-être aussi la satiété de la jouissance ont diminué le goût « que Voltaire éprouvait pour son amie ».

Que de larmes versées, alors, par l'amoureuse qui a gardé toute son ardeur. Jusqu'à cinq heures du matin, il arrive qu'un abbé Voisenon — celui que Voltaire appelle son cher abbé Greluchon — passe la nuit à écouter Émilie se lamenter et à essayer de la consoler.

Sur la table de la chambre, se trouvent les huit volumes in-quarto où Mme du Châtelet a fait relier les lettres manuscrites que Voltaire lui a adressées<sup>1</sup> : « Je ne répondais rien, conte l'abbé, je tirais un des huit volumes et je lisais quelques lettres, Je remarquais des yeux humides de larmes, je refermais le livre promptement en lui disant : Vous n'êtes pas guérie. La dernière année de sa vie, je fis la même épreuve, elle les critiquait. Je fus convaincu que la cure était faite. Elle me confia que Saint-Lambert avait été son médecin. »

### III. — JOUISSEZ DE CES INSTANTS TROP COURTS...

Charmant médecin que celui-ci ! Mme du Châtelet le connaît depuis des années. Elle l'a reçu à Cirei ; c'est

1. Après la mort de Mme du Châtelet, Voltaire, inquiet de ne pas retrouver ses lettres, écrivit à l'abbé de Voisenon, qu'il croyait en être le dépositaire : « Je ne les avais point, dit celui-ci. On assure qu'elles ont été brûlées. »

un poète et qui a, alors, grande réputation. Elle le retrouve à Lunéville, chez le marquis de la Galaisière, maître des requêtes du roi de Pologne. Il est beau, froid, avec de grandes manières, l'esprit du monde et une politesse délicate. Surtout, il a trente ans !

Bien des fois, déjà, la belle Émilie, qui, jamais, n'a été belle et qui commence à devenir vieille, a causé avec lui. Elle connaît sa conversation guindée : « Ce sont autant de myrtes, remarquera l'un de ses ennemis, dont une feuille ne passe pas l'autre. » Ce soir-là, dans l'air de dédain du jeune homme, elle découvre un charme subtil. Son automne mûrissant s'enchanté de ce printemps qui s'épanouit. Le trouble qu'elle ressent, elle l'a déjà éprouvé. Il accompagne la naissance de l'amour.

Rentrée dans son appartement, elle essaye de se reprendre. L'ardente Émilie a un cerveau terrible, habitué à tout examiner, tout peser, tout disséquer. Ce n'est pas impunément qu'on est une savante.

S'éprendre d'un Saint-Lambert, n'est-ce point absurde ? Assurément, si. Que sert de raisonner ! La passion l'emporte. Mme du Châtelet avoue sa défaite. « Je ne cherche plus à le (l'amour) combattre ; j'en sens l'inutilité.... Je sens un plaisir extrême à vous aimer. »

Aimer ! Saint-Lambert croit savoir ce que c'est ; il se trompe : « Vous connaissez les goûts vifs, mais vous ne connaissez point encore l'amour. » Émilie est un merveilleux professeur pour le lui apprendre : « C'est se donner sans réserve, c'est s'occuper uniquement de ce que l'on chérit, c'est aimer sans bornes et sans mesure. »

Le jeune officier est-il capable d'une telle ardeur,

d'une telle abnégation ? Il a la réputation d'être inconstant. Il faut se méfier de son caractère. Le fond de son commerce est d'une sécheresse et d'une aridité singulières : « J'ai bien peur que votre esprit ne fasse bien plus cas d'une plaisanterie fine que d'un sentiment tendre ; enfin, j'ai bien peur d'avoir tort de vous trop aimer.... J'attache à ce mot bien d'autres idées que vous ; j'ai bien peur que, en disant les mêmes choses, nous ne nous entendions pas.... »

Douloureuse clairvoyance, mais qui ne libère point un cœur ! Les rêts où Émilie s'est prise la tiennent étroitement.

Le printemps est venu. Il fait un temps charmant. Le jeune homme loge tout près. Que ces palais sont commodes ! On s'écrit d'étage à étage, d'appartement à appartement, à toute heure :

« Venez chez moi dès que vous serez habillé. Je vous attends pour aller donner du pain aux cygnes et me promener ; je ne peux jouir de rien sans vous.... »

Elle est prête. Elle a mis une robe d'indienne fleurie de petits bouquets semés régulièrement ; les traits trop aigus de son maigre visage sont adoucis par de la poudre à la maréchale ; le fard a comblé les rides commençantes. Sur ses lèvres erre un sourire si tendre qu'on voit bien qu'elle pense à son amant, son jeune amant. Elle l'attend avec l'impatience d'une petite fille dont elle affecte les mièvreries. Ensemble, ils descendent les terrasses. Saint-Lambert lui donne la main et parle « des roseaux, des ruisseaux, des ormeaux et de leurs rameaux » dont il a la cervelle farcie. Les voilà près du

bassin. Émilie partage le pain en petits morceaux qu'elle jette aux cygnes. Lui, tire la *Pucelle* de sa poche ou ouvre son Montaigne, ce qui n'est guère le moment !

Elle ne le lui reproche point. Livrée au démon de l'exaltation qui, toujours, l'a menée, elle s'attache furieusement à ce jeune homme qui pourrait presque être son fils. Il est son dernier amour. Toutes les minutes de la présence chérie lui sont précieuses ; elle n'en veut perdre aucune.

Il faut la plaindre. Dans le moment où elle sacrifierait tout à Saint-Lambert, celui-ci annonce le projet qu'il a formé. Il va partir pour l'Italie. Ah ! Ciel ! si loin ! Est-ce possible ? Elle maudit l'ingrat. Puis, quand elle l'a amené à renoncer à ce voyage, elle déborde de joie : « Vous n'allez point en Toscane, et n'y allez point pour moi ! Non, je ne puis trop vous aimer, mais aussi je vous jure qu'il est impossible de vous aimer davantage. »

Mme du Châtelet a arraché quelques heureuses semaines au destin. C'est peu. La voilà contrainte de quitter Lunéville.

Voltaire doit se rendre à Paris pour les représentations de *Sémiramis*. A son vieil ami, elle sacrifie les joies que l'amour lui donne.

Après Paris, Plombières ! Mme du Châtelet y accompagne l'amie du Roi Stanislas : Mme de Boufflers. Saint-Lambert pourrait venir la rejoindre ? Saint-Lambert n'a aucune fortune. A Plombières, « tout est d'une cherté affreuse », le jeune homme se ruinerait. Où logerait-il, d'ailleurs ? La ville regorge de baigneurs. On



en entasse cinquante dans une petite maison; on coupe une chambre en deux à l'aide d'une tapisserie. Mme du Châtelet « a un fermier général qui couche ainsi tout près d'elle; quelque bas qu'on parle, il entend tout ce qu'on dit et, quand on vient vous voir, tout le monde le sait et vous voit jusque dans le fond de la chambre ». Dans de telles conditions, les visites de Saint-Lambert seraient gênantes. Ne pouvant le recevoir, l'amoureuse se serre contre lui par la pensée. Ses lettres sont brûlantes. Saint-Lambert y répond. Pour masquer sa sécheresse, il a vainement prodigué les termes caressants, « mon âme, mon cher cœur, mon cher amour... ». Croit-il donner le change?

« En vérité, la troisième page de votre lettre est ridicule, bien offensante pour moi, bien peu tendre; je ne sais pas s'il ne vaudrait pas mieux n'être point aimée que de l'être par quelqu'un qui se reproche de vous aimer. » Voilà ce que dit Émilie dans la sincérité du dépit et de la douleur. Puis, indulgente, parce qu'amoureuse, et non moins sincère : « J'aime vos injustices, car j'aime tout de vous. »

\*  
\* \*

A Cirei et, ensuite, à Commercy, les deux amants se retrouvent. Le roi Stanislas a logé Mme du Châtelet et Voltaire au château. Ils ont leurs chambres dans l'aile gauche.

La marquise de Boufflers, qui ne quitte pas le Roi, occupe le petit appartement des bains situé dans les

jardins près de l'orangerie. C'est Mme de Boufflers qui fait les honneurs de la table aux étrangers. Le roi ne soupe jamais et se couche de bonne heure. Saint-Lambert le sait. Il habite chez le curé, dans le presbytère qui est adossé à l'orangerie. Dès que le roi s'est retiré, Saint-Lambert s'empresse d'arriver; il a les clés des portes, une lanterne sourde. Avant d'aller chez Mme de Boufflers, il se rend chez Émilie.

Un soir, Voltaire qui ne se doute de rien, descend chez son amie. Pas un domestique dans l'appartement. Voltaire aperçoit de la lumière dans un cabinet, au fond d'un couloir. Il y va, pousse la porte, *voit* ou *croit voir* Mme du Châtelet et Saint-Lambert sur un sofa, « conversant ensemble d'autres choses que de vers et de philosophie<sup>1</sup> ». Exclamations, reproches. Saint-Lambert le prend de haut et dit « qu'il trouve bien singulier qu'on se donne des airs de censurer sa conduite. Celui à qui elle déplaît n'a qu'à sortir de l'appartement et du château. Il va le suivre pour s'expliquer en lieu opportun ».

Une telle impudence a quelque chose de si naturel qu'elle déconcerte. Remonté dans son appartement, Voltaire ordonne à son valet de chambre, Longchamp, de lui chercher une chaise de poste. Il veut, cette nuit même, retourner à Paris.

Mme du Châtelet l'apprend et crie que Voltaire est un *visionnaire*. Il faut l'empêcher de partir, de faire un éclat. Elle va chez l'écrivain. Il est couché. Elle s'assied

1. Mémoires de Longchamp.

sur le pied du lit. Elle lui parle en anglais, le cajole. Il la repousse, éclate en paroles amères :

« J'ai tout sacrifié pour vous, ma santé, ma fortune et vous me trompez, vous me trompez!...

— Moi?

— J'ai vu ce que j'ai vu.

— Mon ami, écoutez-moi. Je vous aime toujours; mais, depuis longtemps, vous vous plaignez que vous êtes malade; votre santé m'est si chère que je ne voudrais pas vous imposer un surcroît de fatigue.

— Ah! Madame....

— Laissez-moi continuer : vous savez quel est le régime qui convient à ma santé. Vous l'avez favorisé et partagé aussi longtemps qu'il a été en vous de le faire. Puisque vous ne pouvez continuer à le mener, pourquoi être fâché que ce soit un de vos amis qui vous supplée?

— Ah! Madame, vous aurez toujours raison; mais puisqu'il faut que les choses soient ainsi, du moins qu'elles ne se passent point devant mes yeux....

Voltaire apaisé, reste à aller trouver Saint-Lambert. Non sans peine, Mme du Châtelet le persuade qu'il doit, par déférence pour l'âge de l'écrivain, tenter un accommodement, faire quelques excuses.... »

Vers le soir, sous prétexte de prendre des nouvelles de la santé de M. de Voltaire, le jeune homme monte à l'appartement du second étage. On l'introduit. Il a un air modeste. Il regrette les paroles un peu vives qui lui ont échappé.

Voltaire ne le laisse pas poursuivre et, lui serrant les mains, l'embrassant :

« Mon enfant, j'ai tout oublié. C'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux, où l'on aime, où l'on plaît; jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis, n'est plus fait pour les plaisirs. »

Le lendemain, tous les trois soupent, comme à l'ordinaire, chez Mme de Boufflers. Voltaire reste le meilleur ami de Mme du Châtelet et devient celui de Saint-Lambert.

\*  
\* \*

Peu de temps après cette scène et, étant à Cirei, Mme du Châtelet s'aperçoit qu'elle est enceinte.

Ah! Mon Dieu! Comment cacher cet état à M. du Châtelet? A qui « confier ce malheureux secret »? Au château, il n'y a que Voltaire. Elle va le trouver :

« Monsieur, écoutez ce que j'ai à vous dire. Je suis grosse. Quelle affliction! Accoucher à quarante ans, après en avoir été dix-sept sans faire d'enfant, c'est ridicule! Je crains pour ma santé, pour ma vie; je suis affligée pour mon fils, je pense à M. du Châtelet.... »

Cette nouvelle, remarque le valet de chambre, Longchamp, n'était pas pour faire plaisir à M. de Voltaire, mais il ne songe qu'à réconforter son amie :

« Il n'y a point, Madame, dans ce que vous me dites, de quoi se désespérer. Il faut examiner les choses de sang-froid, réfléchir, prendre le parti qui sera le meilleur. Avant tout, mandez Saint-Lambert. »

Mme du Châtelet suit le conseil. Le surlendemain, son amant est à Cirei. Conciliabule. Toutes portes

fermées, on s'entretient de ce petit enfant qui va naître et que personne n'a souhaité :

« Il n'est pas de moi, déclare Voltaire.

— De moi non plus, a l'effronterie d'affirmer Saint-Lambert.

— Qu'à cela ne tiennet ! Nous le mettrons avec les œuvres mêlées de Mme du Châtelet. »

Tous trois pouffent de rire et cette fusée joyeuse emporte, pour un moment, les inquiétudes d'Émilie.

Discutant plus gravement, ils tombent d'accord que la paternité de l'enfant doit être endossée par M. du Châtelet. Le « bonhomme » est fait pour jouer les Sganarelles. Aucune scène, au théâtre, n'égale en burlesque, celle que nous allons voir se dérouler !

Mme du Châtelet écrit au marquis qui se trouve à Dijon. Quelles raisons seront assez fortes pour le décider à venir ? « Des affaires de famille réclament votre présence immédiate à Cirei. »

Ce n'est pas suffisant. Que pourrait-on ajouter ? « Il y a une somme d'argent à recueillir ; cette somme subviendra aux frais de la campagne prochaine que vous devez faire aux armées. »

La belle Émilie se relit, appose son cachet. A présent elle est tranquille. Son mari viendra.

Il arrive. La marquise le reçoit avec de vives démonstrations de tendresse : la bonne épouse ! Voltaire et Saint-Lambert ont, pour lui, mille prévenances : les bons amis !

Au dîner, au souper, on lui fait faire grande chère. Quelques voisins ont été invités. M. du Châtelet raconte

ses campagnes. Pour la première fois de sa vie, on l'écoute avec intérêt. Voltaire, Saint-Lambert approuvent chacune de ses paroles.

Le « bonhomme » devrait se méfier. Il est sans méfiance ! Un peu parti, aussi.... A la chaleur des mets, au fumet des vins, s'ajoute le voisinage de sa femme qui porte une toilette élégante, fort décolletée et qui se penche vers lui avec mille agaceries.

On quitte la table. M. du Châtelet se glisse dans la chambre de la « dame de Cirei ». Depuis quinze ans, il n'avait pas rempli ses devoirs d'époux.

A quelques semaines de là, la marquise lui apprend... ce qu'elle a à lui apprendre. Elle le dit avec un air de bonheur qui semble le bonheur même et sous lequel M. du Châtelet ne voit pas les autres sentiments qui se cachent : l'appréhension, la tristesse, la ruse triomphante.

Il est si content qu'il pense s'évanouir. Sur sa robuste poitrine de guerrier, il serre Émilie et la baise. Puis il court chez Voltaire, chez Saint-Lambert, chez tous ceux de ses amis qui sont au château et, le visage épanoui, reçoit leurs félicitations.

\*  
\* \*

Dans son sein, Mme du Châtelet commence à sentir remuer son enfant. Où fera-t-elle ses couches ? « Vraisemblablement, écrit-elle à Saint-Lambert, elles auront lieu à la fin d'août ou au commencement de septembre au plus tard. »

A Lunéville, dans l'aile du château, « cela est impossible, à cause de l'odeur du fumier, du bruit et de l'éloignement de M. de Voltaire et de Mme de Boufflers ». Il faudrait que le roi lui laissât le petit appartement de la reine. Mais comment donner cet embarras-là ! Le mieux, pour elle, serait de rester à Trianon, à Paris, où justement elle se trouve. Saint-Lambert ne l'entend point ainsi. Il lui est commode que Mme du Châtelet vienne à Lunéville. Il le dit. Une bouffée de colère soulève Émilie. Elle prend le papier à petits lisérés verts ou roses dont elle se sert pour son amant et qui, aujourd'hui, après tant d'années, est encore parfumé à l'ambre ; elle saute sur son écritoire. Avec la violence qui lui est coutumière, elle s'écrie : « De quel droit osez-vous exiger que j'accouche en Lorraine, vous qui n'êtes pas sûr de ne pas quitter la Lorraine pour toujours, dans un mois, et qui seriez déjà à votre garnison, en Flandre, sans le refus du prince de B\*\*\* ? Quoi ! vous êtes assez personnel pour trouver mauvais que je ne m'engage pas irrévocablement à faire mes couches à Lunéville, et cela pour que j'y sois, en cas que vous y restiez et que je coure le risque d'y accoucher sans vous ! Peu vous importe où je fasse mes couches, si vous n'êtes pas à Lunéville. Vous voulez bien avoir la liberté de vous séparer de moi pour toujours, si c'est votre avantage ; mais vous ne voulez pas que je reste ici quinze jours de plus si ma santé ou mes affaires l'exigent. Oh ! vous en voulez trop aussi. »



Adviennne que pourrai Elle ne partira ni le 20, ni le 15 de mai, comme Saint-Lambert a l'égoïsme de le demander. Elle partira quand il lui plaira. Jamais, si elle ne le veut point. Elle le dit et le ferait « si elle avait un peu de courage ». Mais elle cède : « Il n'y a que ce sacrifice qui puisse remettre le calme dans mon cœur, et je ne vois aucune raison de me le refuser. » Le roi Stanislas lui laisse le petit appartement de la reine. Il pousse « la bonne volonté jusqu'à promettre un petit escalier dans la chambre verte pour aller dans le bosquet, ce qui me sera fort utile dans mon dernier mois, où il faudra me promener, malgré que j'en aie... ».

En attendant, elle est à Paris. Que Saint-Lambert n'aille point la soupçonner de s'y distraire, de s'y donner à la société. Elle ne s'occupe que du commentaire algébrique de son *Newton* : « C'est une besogne affreuse et pour laquelle il faut une santé de fer. » Elle y sacrifie tout « et jusqu'à sa figure ». « Je vous prie de vous en souvenir, écrit-elle, si vous me trouvez changée. » Jamais femme amoureuse n'a fait plus grand sacrifice à la raison. Savez-vous la vie qu'elle mène ? « Je me lève à neuf heures, quelquefois à huit. Je travaille jusqu'à trois ; je prends mon café à trois heures ; je reprends le travail à quatre ; je quitte à dix pour manger un morceau, seule. Je cause jusqu'à minuit, avec M. de Voltaire qui assiste à mon souper, et je reprends le travail jusqu'à cinq heures.... Renoncer à Newton, ce serait perdre tout le fruit de mes travaux, au cas que je meure en couches. »

Étrange pressentiment ! Craintes ridicules, dit son

entourage qui la raille. Elle a tort et le reconnaît. Sa santé « se maintient merveilleusement » : « Je suis sobre et je me noie d'orgeat ; cela me soutient, mon enfant remue beaucoup et se porte, à ce que j'espère, aussi bien que moi. » Toutefois, elle ne peut dissimuler l'affreux malaise qui trouble son âme. Elle étouffe d'une angoisse qu'elle attribue à son état. Vers quelles choses sombres et terrifiantes ne va-t-elle pas glisser !



Le mois d'août la réunit à son amant. « Amour charmant », amour dévorant : « Je ne voulais pas vous aimer à cet excès, mais, à présent que je vous connais davantage, je sens que je ne puis jamais vous aimer assez. » Hélas ! la présence des tiers, M. du Châtelet, Voltaire, « gâte tout ». Par décence, par discrétion, Saint-Lambert évite de regarder son amie : « Je sais bien que je dois encore vous en remercier.... Mais je n'en ai pas moins senti la privation ; je suis accoutumée à lire à tous les instants de ma vie dans vos yeux charmants que vous êtes occupé de moi, que vous m'aimez ; je les cherche partout et, assurément, je ne trouve rien qui leur ressemble ; les miens n'ont plus rien à regarder.... Mon Dieu, que tout ce qui était chez moi quand vous êtes parti m' impatientait ! que mon cœur avait de choses à vous dire !... »

Pour elle, son esprit ne quitte point son amant. Que fait-il ? Quand montera-t-il la garde ? A quelle heure pourra-t-elle le voir ? Quand pourra-t-elle le revoir ?

« Songez qu'un jour est tout pour moi... Un jour passé avec vous vaut mieux qu'une éternité sans vous.... Je n'ai rien trouvé de mieux à vous envoyer que la cassette où vous renfermerez mes lettres. Rapportez-les, je vous le demande à genoux, bonheur de ma vie ! »

A la cour de Stanislas, les plaisirs continuent ; Mme du Châtelet en prend sa part, joue la comédie et l'opéra ; mais, plus souvent encore, retirée dans son appartement, elle travaille. Une fièvre la pousse : terminer son ouvrage sur Newton avant ses couches, avant sa mort. A mesure que son terme approche, l'idée de sa fin l'obsède davantage. C'est une torture qui empoisonne tous ses instants.

Lisons sa dernière lettre à Saint-Lambert. Depuis deux jours, il ne lui a pas écrit ! « Deux jours ! Deux siècles ! »

« Quand je suis avec vous, je supporte mon état avec patience, je ne m'en aperçois souvent pas ; mais quand je vous ai perdu, je ne vois plus rien qu'en noir. J'ai encore été aujourd'hui à ma petite maison, à pied, et mon ventre est si terriblement tombé, j'ai si mal aux reins, je suis si triste ce soir que je ne serais pas étonnée d'accoucher cette nuit.... Je suis d'une affliction et d'un découragement qui m'effrayeraient si je croyais aux pressentiments.... J'ai un mal de reins insupportable et un découragement dans l'esprit et dans toute ma personne dont mon cœur seul est préservé... Je finis parce que je ne peux plus écrire.... » (Samedi, 30 août 1749.)

Septembre commence. Mme du Châtelet n'est point accouchée. « Elle a plus de peine à mettre un enfant au monde qu'un livre », remarque plaisamment Voltaire. Elle ne descend plus chez Mme de Boufflers. Elle travaille sans répit.

Dans la nuit du 4 septembre, elle était à son secrétaire, « selon sa louable coutume », occupée à griffonner son *Newton*, quand elle dit :

« Mais je sens quelque chose.... »

« Ce quelque chose » était une petite fille qui est venue au monde sur le champ. « La femme de chambre n'a eu que le temps de tendre son tablier. On a mis l'enfant sur un in-quarto qui s'est trouvé là », prétend Voltaire. Pour dire le vrai, cet in-quarto est un berceau. « La mère a arrangé ses papiers et est allée se coucher parce qu'il faut bien se coucher.... » « Tout cela dort comme un liron à l'heure que je vous parle.... »

Un accouchement « si singulier et si heureux » émerveille l'entourage de la marquise. La petite fille est portée à l'église de la paroisse, puis mise en nourrice.

Trois ou quatre jours passent. Mme du Châtelet semble se porter bien. Cependant, elle a la fièvre. Fièvre de lait, dit-on, et qu'augmente la chaleur qui est orageuse. Pour se rafraîchir la marquise prie qu'on lui donne de l'orgeat à la glace. On lui en apporte ; elle se soulève et en boit un grand verre.

Quelques instants plus tard, elle se trouve mal. On court chercher M. Régnauld, médecin du roi ; il juge le cas très grave et demande à s'adjoindre les meilleurs médecins de Nancy.

Après deux jours d'étouffement et de suffocation, elle paraît hors de péril. C'est le 10 septembre. Voltaire et M. du Châtelet sont descendus souper chez la marquise de Boufflers.

Saint-Lambert reste dans la chambre. Avec lui, Mlle Duthil, une ancienne dame de compagnie que Mme du Châtelet a fait venir. Saint-Lambert s'approche du lit. La marquise lui sourit; ils échangent quelques tendres paroles, puis, craignant de fatiguer son amie, voyant que le sommeil la gagne, le jeune homme va s'asseoir à quelque distance.

Une sorte de râle le fait se dresser, accourir, ainsi que Mlle Duthil. Ils croient à une syncope. On soulève Mme du Châtelet, on lui fait respirer du vinaigre, on lui agite les pieds, on lui frappe dans les mains : tout est inutile, elle est morte.

Voltaire et M. du Châtelet arrivent aussitôt. Voltaire et Saint-Lambert passent une partie de la nuit près du corps.

Voltaire semble accablé. Quand il sort de la chambre mortuaire, égaré, hors de lui, il gagne la porte du château et va se heurter contre l'escalier extérieur; sa tête frappe sur le pavé. Un domestique et Saint-Lambert le relèvent. En reconnaissant ce dernier, Voltaire sanglote : « Ah! c'est vous qui me l'avez tuée! »

Puis, tout à coup, avec un sursaut, sur le ton du reproche :

« Eh! mon Dieu, Monsieur, de quoi vous avisiez-vous de lui faire un enfant! »



Le roi Stanislas tint à ce que la Marquise du Châtelet eût de magnifiques funérailles. Elle fut inhumée dans la chapelle du palais. La Cour, le monde des sciences et des lettres s'émurent de la fin prématurée de cette femme dont on admirait le génie ; mais la plus belle des oraisons funèbres faites en son honneur, c'est Voltaire qui l'écrivit : « Je n'ai point perdu une maîtresse, dit-il aux d'Argental ; j'ai perdu la moitié de moi-même ; une âme pour qui la mienne était faite ; une amie de vingt ans que j'ai vue naître.... Une femme qui a traduit et éclairci Newton et qui avait fait une traduction de Virgile sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges..., une femme qui n'a jamais dit de mal de personne et qui n'a jamais proféré un mensonge ; une amie attentive et courageuse dans l'amitié ; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole. Voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. »

Longtemps, Voltaire devait porter cette blessure au cœur. Il se surprend des heures entières « sans pouvoir travailler, sans avoir l'idée de son ouvrage.... » « Les idées s'enfuient de lui ou, plutôt, il n'y en a qu'une qui l'occupe jour et nuit. » Il aime à retrouver partout le souvenir de celle qu'il a perdue, « il aime à en parler à M. du Châtelet, au fils de celui-ci.... » Certains s'en étonneront ; mais « les douleurs ne se ressemblent point et voilà comme la sienne est faite ».

## CHAPITRE VI

### LA NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE : M<sup>me</sup> DENIS

#### I. — C'EST UNE VEUVE TRÈS A PLAINDRE...

Un jour, dans une de ses lettres, le roi Frédéric II, excédé d'entendre l'illustre écrivain lui rebattre les oreilles des mérites de Mme Denis, s'exclame, non sans brutalité : « On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire ! »

Le philosophe de Sans-Souci fut mauvais prophète. Le souvenir de Mme Denis est, pour toujours, lié à celui du châtelain des Délices et de Ferney.

Est-ce parce qu'elle est la fille aînée d'une sœur morte jeune et pour qui Voltaire eut une amitié profonde ? — « Mon cœur a toujours été tourné vers elle. » — Il est certain que, parmi ses neveux et nièces, Louise Mignot, « Mlle Mignot l'aînée », est la préférée de l'écrivain. Il lui paye un maître à danser, un maître de dessin. S'intéresse-t-elle aux études, lit-elle Locke, il est enchanté : « Je suis comme un vieux bonhomme



de père qui pleure de joie de ce que ses enfants se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille ! »

Née à Paris, Mlle Mignot habite avec les siens — une cadette et deux frères — dans une vieille maison de la vieille rue des Deux-Boules. Son père est correcteur des comptes. Il n'est pas vrai que sa famille vienne des empoisonneurs dont a parlé Boileau. Ses grands-parents sont gens très respectables. Sous le règne du dernier roi, ils ont fondé une manufacture de drap à Nancy et ont mérité d'être anoblis.

Courte sur pattes et fort grosse, bigle pour comble de disgrâce, Mlle Mignot est laide, indiscutablement laide : « Hé! dira-t-on, les genres de laideur sont divers. Il y a des laideurs distinguées.... » Celle de Louise Mignot est vulgaire et comique. Sans fortune, ou presque, elle est difficile à marier. La voilà qui touche à ses vingt-huit ans.

Après une longue maladie, son père meurt : « Vous devriez bien aller voir mes nièces, écrit Voltaire à Thiériot. Vous me feriez grand plaisir de leur parler de leur oncle, le solitaire (sans témoins, s'entend). Je voudrais bien les avoir auprès de moi. Vous pourriez leur en inspirer l'envie; elles ne se repentiraient pas du voyage. »

Des affaires à régler empêchent les demoiselles Mignot de se rendre à Cirei; mais leur oncle continue de s'intéresser à elles. Qu'une amie, Mme Pagnon<sup>1</sup>, veuille

1. La famille Pagnon ou Paignon s'était associée avec celle des Mignot pour fonder la fabrique de draps de Nancy.

bien se charger de « marier la cadette à quelque gros robin », lui, pourvoira l'aînée. Justement, le « gros chat », Mme de Champbonin a, « dans sa gouttière », un jeune homme de bonne mine et de bonne condition<sup>1</sup>. Si Louise Mignot l'accepte, « elle sera maîtresse d'un château assez joli qu'on embellira pour elle ; elle aura affaire à une famille qui sera à ses pieds... ». Le prétendu n'a pas grande fortune, « mais il faut considérer qu'un bien médiocre fait vivre (à la campagne) avec plus d'abondance que si l'on a 15 000 livres de rente à Paris ». Au surplus, la jeune femme passerait une partie de l'année auprès de Mme du Châtelet et de son oncle : « Elle viendrait à Paris avec nous, dans l'occasion ; enfin, je serais son père.... »

Bien entendu, Louise Mignot ne doit accepter cette proposition que si elle n'en trouve pas de plus avantageuse : « Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations. Attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité ! »

Ces projets aboutiront-ils ? « Ne nous enivrons point des fumées d'un vin que nous n'avons point encore bu », écrit Voltaire à Mme de Champbonin. Il a raison. Mlle Mignot l'aînée formule des objections : « Épouser un campagnard, un Champenois qui plus est ! Grand merci ! » Elle le laisse entendre à Thiériot. Sur quoi, l'oncle s'exclame :

« Vieillir fille est un piètre état.... C'est un état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfants. Il n'y

1. Il s'agit en réalité du propre fils de Mme de Champbonin.

a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale <sup>1</sup>. »

Pour décider sa nièce, il promet de la doter : vingt mille livres. C'est insuffisant ? Il ira jusqu'à trente mille, jusqu'à quatre-vingt mille et donnera une partie de l'argenterie.

Marque d'affection ? Générosité ? Sans doute. Mais le bout de l'oreille perce sous la perruque de l'oncle. Pour un célibataire, et qui commence à vieillir, il n'est pas maladroit de s'attacher de jeunes parentes : « Si l'on devient infirme, il est doux de les retrouver auprès de soi. »

Mlle Mignot ne se laisse pas tenter. La dot qu'on lui fait espérer est d'importance, mais s'enterrer à la campagne !...

« C'est bien ! n'en parlons plus ; Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé.... Elle vaut mieux que cela.... Elle était faite pour Cirei.... »

Elle est faite pour la capitale ou pour une grande ville ; du moins, c'est son avis. Et voici qu'un M. de la Rochemondière, conseiller-auditeur de la chambre des comptes, se met sur les rangs comme prétendu : « Ce doit être un homme de mérite, remarque gracieusement l'oncle, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. »

1. Lettre à Thiériot.

Dotera-t-il sa nièce ? Il a été piqué par le refus qu'elle a fait du Champenois ; cependant, il ne lui en tient pas rigueur. Il donnera trente mille livres. Quant à l'époque du versement, qu'on lui en laisse le choix : pour l'instant, il dépense prodigieusement à embellir Cirei, à y monter un cabinet de physique.

M. de la Rochemondière réfléchit : trente mille livres ne se trouvent pas dans le pied d'une mule ; mais, mon Dieu, que Mlle Mignot l'aînée est donc laide ! Le jeune homme hésite et, finalement, se retire.

Parents et amis recommencent leurs recherches. A la fin de l'année, Louise Mignot est fiancée ; en février 1738, elle épouse M. Denis « dont tout le monde écrit du bien ». C'est un officier. Il a longtemps servi dans le régiment de Champagne et a combattu en Italie.

Les noces sont fort belles. L'oncle fait largement les choses. Outre la dot qu'elle en reçoit, Mme Denis est comblée de cadeaux : une montre et une chaîne en or, une tabatière de cristal, des boucles à souliers, des dentelles, trois robes en gros de Tours et satin de trente à quarante livres l'aune. On parle de son trousseau, qui est fort riche, de ses perles, de ses parfums, de sa vaisselle et Mme du Châtelet qui, naguère, n'avait pas seulement une tabatière d'écaille, écrit, non sans envie : « J'aurais bien voulu, quand je me suis mariée, que chacun de mes oncles et de mes tantes m'eût fait un aussi beau présent que M. Arouet<sup>1</sup>. »

1. Il s'agit d'Arouet l'aîné, frère de Voltaire.



A peine marié, M. Denis doit gagner Landau, sa garnison. Le jeune couple passe par Cirei, s'y arrête « le temps d'une neuvaine ». La « Nymphé » les accueille aimablement, ainsi que l'oncle. Mme Denis, qui est fine mouche, a vite fait de juger quelle espèce d'autorité la belle Émilie a prise sur Voltaire : « Je le crois, écrit-elle, perdu pour tous ses amis : il est lié de façon qu'il me paraît presque impossible de briser ses chaînes. »

A Cirei, la jeune femme justifie la bonne opinion que son oncle avait d'elle ; on lui reconnaît de l'esprit. De son côté, M. Denis supporte, à son honneur, l'épreuve difficile qu'imposent, au jeune époux, les visites dans sa belle-famille : « Mon oncle, confie la nièce à Thiériot, aime tendrement M. Denis ; je n'en suis pas étonnée, car il est fort aimable. Je ne sais s'il m'est permis de parler comme cela d'un mari que l'on aime tendrement. »

Retenons l'aveu ; mais n'oublions pas que la Denis est une luronne. Landau où elle s'installe lui plaît fort : « Je crois, dit-elle tout crûment, que je m'accommoderais assez de la vie que je mène ici ; j'y ai une fort bonne maison et quatre cents officiers à ma disposition qui sont autant de complaisants sur lesquels j'en tirerai une douzaine d'aimables qui souperont souvent chez moi. »

Pendant ce temps, la seconde des Mignot se marie à son tour. Elle épouse un M. Dompierre de Fontaine. Avec une gaieté de satire, l'oncle brosse le tableau de

ces noces, noces de bonne bourgeoisie : « Assemblées de parents, quolibets de noces, plates plaisanteries, contes lubriques qui font rougir la mariée et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaise chère, ricanements sans avoir envie de rire, lourds baisers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil : voilà les noces de la rue des Deux-Boules, et la rue des Deux-Boules est partout. »



Revenue de Landau, la Denis s'installe à Lille où son mari a été nommé commissaire des guerres. Lille, ce n'est pas Paris ! Pourtant, la vie y est assez divertissante. Parfois, on y donne la comédie et l'opéra : « En vérité, une nation qui a des opéras sur ses places frontières n'est-elle pas faite pour la joie », remarque Voltaire.

Bientôt, il le constatera par lui-même. Tandis qu'il est à Bruxelles avec Mme du Châtelet, il pousse une pointe vers la capitale des Flandres, qui lui paraît « dans le goût de Berlin ». Cependant, l'esthétique architecturale l'intéresse médiocrement. Il est venu pour la représentation de son *Mahomet*. L'acteur Lanoue a établi une troupe « assez passable ».

Petit, rabougri, ressemblant à un singe, « exactement à celui de la cheminée de Mme X... », n'ayant qu'un filet de voix, Lanoue réalise ce miracle d'être un excellent, un prodigieux acteur. Il met, dans son rôle, « toute

la force et la terreur convenable..., son jeu est si naturel, ses mouvements si passionnés, si vrais, si tendres qu'il fait pleurer tout le monde comme on saigne du nez... ».

L'enthousiasme des spectateurs est extrêmement vif. Les ecclésiastiques, qui n'aiment pas du tout M. de Voltaire, se précipitent eux aussi « pour voir ce *Mahomet* dont tous leurs concitoyens parlent et s'en montrent très satisfaits ». L'auteur y a accompli des prouesses : horreurs sur horreurs et raffinements d'horreur. « Il y a des scènes aussi neuves que touchantes et terribles, notamment celle où la mort d'un père devient le prix de l'amour des deux amants. »

Après cela, Voltaire est en droit de dire : « Il ne faut pas que la tragédie consiste uniquement dans une déclaration d'amour, une jalousie et un mariage. Le public est las de ces rengaines.... »

Éclate la guerre de la succession d'Autriche. M. Denis fait campagne en Bohême où « il se tue le corps et l'âme ». Des ennuis de toute nature l'accablent et, s'ils nous semblent de peu d'importance, c'est parce que nous ne les avons pas soufferts. De « maudits houssards » lui prennent tout son équipage. Deux beaux chevaux qu'il envoyait à sa femme sont saisis à Bruxelles, d'où il ne peut les retirer des mains des commis, « gens maudits de Dieu dans l'Évangile et plus dangereux que les houssards », s'exclame l'oncle.

Malade, épuisé, « le pauvre Denis » meurt en avril 1744. « Sa veuve est très à plaindre; elle a fait une perte unique; elle était adorée d'un mari honnête



homme et aimable; elle perd des jours et des nuits et de la fortune qu'elle ne retrouvera plus. »

Savoir! Jusqu'ici la Denis avait végété; sa vie va devenir intéressante.



Son oncle lui offre de venir le retrouver, à Paris, rue Traversière. La cuisine, le ménage, c'est l'affaire d'une femme! Mme Denis accepte, mais elle a d'autres aspirations. Une très imprudente vanité l'anime : « Elle est possédée du démon de la poésie. » Est-ce pour réparer l'honneur de son sexe qui semble avoir été fort compromis par ses *Amazones* — une Mme du Bocage, notamment? La Denis travaille à composer une pièce de théâtre : « Si elle se presse, dit sagement Voltaire, cet honneur-là restera comme il est. » S'est-elle pressée, manque-t-elle de talent? La *Coquette punie* est une œuvre fort médiocre et il n'y a pas que de « méchantes gens » pour le dire. Les d'Argental, les chers anges, sont de cet avis. Mme Denis reprend sa comédie, la corrige. Elle est un peu moins mauvaise. Ce n'est pas assez : « Je voudrais qu'elle fût bonne ou qu'elle ne la donnât pas, écrit Voltaire.... Je serais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme et le comble de l'avilissement pour une femme. »

En 1750, l'écrivain cède aux instances du roi de Prusse.

La Denis n'est pas du voyage : « La vie de Berlin

désespérerait une femme », paraît-il. La vérité est autre. Frédéric veut bien défrayer l'écrivain, mais il refuse de rien entendre en ce qui concerne Mme Denis : « Voyez-vous, s'indigne Voltaire, cette lésine dans un roi ! Il a des tonneaux d'or, et il ne veut pas donner 1000 pauvres louis pour voir Mme Denis ! »

Demeurée à Paris, celle-ci jouit de la maison du poète qui lui a laissé, en outre, sa vaisselle d'argent et ses chevaux. Longchamp, le valet de chambre-secrétaire, lui versera une pension mensuelle de cent livres. Mme Denis mène joyeuse vie. Elle aime le luxe et le plaisir. « C'est la meilleure femme du monde ; mais, certainement, la plus gaupe », selon Mme du Deffand. Aux amis qui fréquentent son salon, elle dit « que ce n'était pas assez d'admirer l'oncle tout le jour et qu'il fallait aimer la nièce toute la nuit ».

Rue Traversière, on joue la comédie, on donne des concerts, on soupe, on boit les vins de l'oncle, les bons vins qui ont pris de la bouteille, et ses écus dansent....

Cependant, au milieu des pompes et des fêtes de Berlin, Voltaire s'ennuie. Jamais, il n'a pu supporter d'être seul. Il a besoin de la présence d'une femme qui le choie, qui l'entoure : « Quand il a cherché la gaieté au souper des reines » et qu'il se retrouve dans son appartement, « il éprouve un grand désarroi..., l'inquiétude lui ôte le sommeil ».

Dès la mi-août, il écrit à « sa chère enfant ». Miroir aux alouettes, il énumère les avantages qu'elle tirera d'un séjour en Prusse : « Le roi me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, 20 000 francs de pen-

sion et, à vous, quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin comme vous la teniez à Paris. »

La Denis se récrie sur la distance. L'oncle la rétorque : « Vous avez bien vécu, à Landau, avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau.... Il y a de meilleurs opéras..., vous trouverez bonne compagnie et bonne maison.... »

Mme Denis fait la sourde oreille. Elle n'a aucune confiance dans les promesses du Roi de Prusse. Afin de vaincre sa résistance, Voltaire écrit aux d'Argental : « Je vous demande en grâce d'encourager Mme Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars, à Berlin.... » Pour flatter la vanité de sa nièce, il ajoute, car la bonne femme « a une âme bourgeoise ornée de toutes les qualités assortissantes »<sup>1</sup>, « les reines l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses ».

Mais Mme Denis est plus friande de plaisirs que d'honneurs. A Berlin, on lui offre des hochets. A Paris, elle a des soupirants. Elle a Griff, un grand diable d'Allemand qui est son maître de clavecin et avec lequel elle ne fait pas que de la musique; elle a certain marquis génois qui consent à lui prêter de l'argent, se moque d'elle, la veut battre et ne la lâche que quand Longchamp survient. Délivré du Génois, elle a de nouveau Griff, « homme d'une stature colossale »; les leçons de clavecin reprennent avec assiduité.

Elle a le jeune d'Hamon. Celui-ci, c'est son oncle qui,

1. Grimm. *Correspondance*.

sans penser à mal, le lui a envoyé. Il arrive de Berlin pour signer avec la France « un beau traité concernant les toiles de Silésie... ». Il est « jeune, aimable et bien fait ». Il pourrait descendre, ainsi que ses gens, en quelque hôtel garni; « mais, puisque le roi de Prusse me loge, dit Voltaire, il est juste que je loge son envoyé.... Il couchera dans mon lit... ». Que Mme Denis se montre « bonne hôtesse »!

Mme Denis est une nièce docile. Le protocole sert ses desseins. Un ambassadeur ne peut faire de visites avant d'avoir été présenté. Le roi de France est à Versailles. Huit jours durant, d'Hamon — le joli nom de comédie! — doit demeurer enfermé rue Traversière. Mme Denis lui tient compagnie. Le soir, elle invite des hommes de lettres, des artistes. Elle chante au clavecin. On soupe. La grosse femme est joviale : « Le comique, a-t-elle dit elle-même, est le genre qui me convient. »

L'« homme du Nord » n'est point dupe. Devenir le « courtisan assidu » de Mme Denis! Sous prétexte qu'il ne lui est pas commode d'habiter rue Traversière, loin de ses gens, il loue un hôtel près du Palais-Royal et ne revient chez la Denis « que pour lui faire quelques visites de bienséance ».

Est-ce Marmontel qui la consolera? Après avoir égayé les soupers de la bonne femme et s'être fait tendrement protéger par elle, le volage s'éprend d'une Mlle de Navarre qu'il enlève. La Denis, à ses troussees, lance deux amis : l'abbé Forest et l'abbé Debon. Le croyant noyé, elle le pleure, le fait chercher jusqu'aux

filets de Saint-Cloud. Plus de soupers chez elle. Elle est dans le deuil. On le lui ramène contrit, implorant un pardon que la gaillarde lui donne à sa manière.

Au doux Marmontel, succède le jeune poète à qui Voltaire reprochait son nom ridicule : « Peut-on s'appeler Baculard ! » Comme tous les timides, Baculard, la première étape franchie, court vers la hardiesse. On dirait qu'il a peur que sa timidité ne le rattrape. Mme Denis n'est d'abord, pour lui, que « maman » ; bientôt elle devient « sa chère petite maman » ; puis elle est « Mimi ».

Elle répond en appelant Baculard son « cœur », son « âme », et lui avoue qu'elle l'aime à la folie.

Le sensible Baculard est évincé par un ancien mestre de camp aux régiments du Roi. Toujours Mme Denis a eu du goût pour les militaires. Celui-ci s'appelle Augustin-Marie, marquis de Ximénès. C'est un original qui aime mieux la pluie que le beau temps et qui, entendant le rossignol chanter, s'écrie : « Ah ! la vilaine bête ! »

Féru de théâtre, il se vante d'être auteur. Ce qu'il appelle ses tragédies ne sont que pots-pourris. Il découpe dans Corneille, Racine, Voltaire et Crébillon les vers qu'il trouve beaux. Un jour — imprudence ou naïveté — il lit un de ses rapetassages à l'abbé Voisenon qui, à tout moment, ôte son chapeau, fait la révérence :

« Eh ! qui saluez-vous donc là ? demande le marquis. — Mes amis, que je vois passer », répond Voisenon. En Mme Denis, ce vieux fou a trouvé une vieille

folle. Elle le veut épouser. Tout Paris en jase ; mais le marquis recule ; son amour n'était que comédie ; la première où il mettait du sien.

Mme Denis verse des larmes abondantes. Voltaire se réjouit. Sous le marquis, l'oncle a flairé le drôle. Ce Ximénès est un fripon. Plus tard, introduit aux Délices par la Denis qui continue de l'aimer, il profite de ce qu'il est seul dans le cabinet de l'écrivain pour glisser dans sa poche un manuscrit laissé sur la table. A Paris, où il s'est sauvé, il s'efforce de tirer parti de son larcin. Ce manuscrit est celui des *Campagnes de Louis XV*. Le roi de France y est sévèrement jugé, Mme Denis, qui mesure les conséquences de la publication de l'ouvrage et qui, en somme, est responsable du vol, est folle d'inquiétude.

Si Voltaire apprend ce qui se passe, dans quelle colère n'entrera-t-il pas !



Les distractions galantes, les plaisirs n'empêchent point Mme Denis de s'occuper des affaires de son oncle. Tandis qu'elle est encore à Paris, rue Traversière, elle fait reprendre la pièce de *Mahomet*, elle fait jouer *Rome sauvée*. Le public s'y presse : « C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation : les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre ; la pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes ; petits-maîtres contre petits-maîtres ;

sociétés contre sociétés ; les cafés sont combles de gens qui disputent ; la foule est dans la rue en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent ; l'auteur aussi. »

Ma foi, en pensant à tout ceci, Voltaire « est bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de son feu, à Postdam » ; du moins, il le dit.

Entêtée de sa *Coquette punie*, Mme Denis entreprend vers le même temps de lui faire voir le feu de la rampe : pourquoi, ah ! pourquoi cette femme, « qui pourrait mener une vie si tranquille, veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux » ? Passe encore, dit l'oncle, « pour un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes de l'arène.... Mais être femme et tâter de ce combat, cela fait trembler » !

Mme Denis ne sent-elle pas, ainsi qu'on le lui répète, qu'« il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme? ».... « Une femme d'esprit dont on ambitionne les suffrages joue un beau rôle. Elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique et ne réussit pas. »

Fini, d'ailleurs de penser au théâtre, d'ambitionner « les battements de mains » qui accompagnent le succès. Voltaire a quitté Berlin. Il arrive à Francfort où il est retenu jusqu'à ce qu'il rende « l'œuvre de poëschie du roi son maître... ».

La Denis l'apprend. Elle est à Strasbourg, où elle s'est rendue pour joindre « un oncle mourant qu'elle regarde comme son père ».



Elle accourt. Deux cents lieues de voyage dans des chemins difficiles avec de mauvais chevaux ne l'arrêtent point. L'Europe entière a les yeux fixés sur l'illustre écrivain. L'Europe saura que sa nièce est venue le soigner. La voilà, elle, Mme Denis, veuve du sieur Denis, gentilhomme, ci-devant capitaine au régiment de Champagne, commissaire des guerres et maître des comptes de Sa Majesté le roi, ainsi qu'elle signera modestement, une lettre adressée à Frédéric II.

A peine est-elle arrivée que, au nom du roi de Prusse, on l'enlève de l'auberge du *Lion d'Or*. A pied, « comme une femme coupable des plus grands crimes », elle est traînée à travers les rues par des soldats que commande un certain Dorn, naguère notaire et fripon, à présent commis du sieur Freitag, résident de Frédéric II, à Francfort.

La populace hue la grosse petite femme qui n'est plus, comme disait son oncle, « ni jeune, ni fraîche ». On l'emprisonne. Quatre soldats, « avec la baïonnette au bout du fusil, lui tinrent lieu de rideaux et de femmes de chambre ».

Le commis de Freitag, « un scélérat de la plus vile espèce », passe la nuit dans sa chambre. « Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle ; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare, clame Voltaire indigné. Mme Denis est « une dame de Paris ! » Elle voyageait avec un passeport du roi son maître.... « C'est à croire que tout cela est un rêve, un affreux rêve... ; que tout cela s'est passé du temps de Denis de Syracuse ! »

Indignation, colère, rage ; la Denis fait ce que ferait toute femme, toute « dame de Paris » ou d'ailleurs, dans la circonstance ; elle crie, menace, écume, a « des convulsions horribles ». Avec un cynisme « d'Ostrogoth et de Vandale », Dorn s'attable, mange gloutonnement, vide bouteilles sur bouteilles, puis s'approche du lit et pince la cuisse que Mme Denis avait grasse, ferme et fort appétissante.

Hurlements de la dame qui, d'habitude, est moins farouche. Elle se précipite hors de la chambre, ameute les aubergistes, les passants. Dorn est expulsé.

Voltaire est encore plus mal traité. Comble d'impudence, le Freitag signifie aux prisonniers que leur emprisonnement leur a coûté cent vingt-huit écus et quarante-deux kreutzers par jour. Il force Voltaire à signer un écrit par lequel l'écrivain « doit se taire sur tout ce qui est arrivé et avouer que les billets du sieur Freitag n'étaient que des billets de consolation et d'amitié qui ne tiraient pas à conséquence ».

Remise en liberté, et tandis que son oncle se rend à Strasbourg, Mme Denis reste à Francfort jusqu'au début de juillet, puis retourne à Paris. Les « atrocités » que « cette martyre de l'amitié et victime des Vandales » a subies ont altéré sa santé. Les médecins la saignent : quatre fois en huit jours. Elle garde le lit. Nièce d'un philosophe, elle oppose « la philosophie à des choses très peu philosophes » ; mais « qu'allait-elle faire dans cette galère » !

Du réconfort, des consolations lui viennent de tous côtés : « La plupart des ministres étrangers ont envoyé



Phot. Giraudon.

DUPLESSIS J.-S. (attribué à) : MADAME DENIS.  
(Musée Condé, Chantilly.)



prendre de mes nouvelles, écrit-elle. On dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort. »

Sa convalescence est longue. Elle a encore « un peu du poison de Francfort dans les veines ». Son oncle le dit, mais il dit aussi : « Notre chère Denis est un peu gourmande. » Elle ne résiste point aux plaisirs de la table, mange avec excès, a des indigestions, puis « raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté... ». « Elle fait comme j'ai fait, avoue Voltaire : elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. »



De toutes les causes de brouilles, les plus sûres sont celles qui ont pour base l'intérêt.

Toujours à court d'argent, parce que fort dépensière, Mme Denis s'est fait remettre quelques sommes par Laleu, notaire et dépositaire de son oncle. Celui-ci l'apprend, est mécontent, et le dit.

Mme Denis riposte avec les paroles injurieuses d'une femme qui se sent dans son tort :

« Le chagrin vous a peut-être tourné la tête, mais peut-il vous gâter le cœur? L'avarice vous poignarde. Ne me forcez pas à vous haïr. Vous êtes le dernier des hommes par le cœur.... Je cacherais autant que je le pourrai les vices de votre cœur. »

Oubliant les bontés que son oncle lui a maintes fois marquées, elle ne veut se souvenir que des services qu'elle a rendus : « J'ai tenu votre maison de Paris pen-

dant que vous étiez en Prusse ; j'ai été vous soigner à Francfort, quand vous étiez moribond ; à cause de vous, j'ai été emprisonnée, maltraitée, injuriée ; j'en suis tombée malade.... »

« L'avarice vous poignarde!... Vous êtes le dernier des hommes par le cœur ! » Quel jour l'ingrate choisit-elle pour décocher ses traits ? Le 20 février, anniversaire de la naissance de son oncle.

En lisant cette « lettre indigne », Voltaire avoue avoir versé des larmes : « Il est dur de se voir traité ainsi par une personne qui m'a été si chère.... J'aurais mieux aimé être excommunié que d'essuyer les injustices qu'une nièce qui me tenait lieu de fille a ajoutées à mes malheurs. »

Son sac vidé, la Denis a la mansuétude de bien vouloir oublier ses griefs. Peut-être aussi fait-elle réflexion qu'il y a « grande maladresse à se brouiller avec un parent de qui elle tient de quoi vivre et dont l'héritage sera considérable ».

Voltaire s'étant mis en route pour se rendre à Plombières, elle a la prévenance de l'informer que Maupertuis, le pire des ennemis qu'il a, y prend les eaux. Il ne faut pas, absolument, que l'écrivain et le savant se retrouvent, « cela produirait une scène odieuse et ridicule ». Dès que son oncle pourra venir, elle le lui mandera, car elle est à Plombières avec sa sœur, Mme de Fontaine, une petite femme maigre et jaune que torturent les crampes d'estomac.

En juillet, Voltaire vient retrouver ses nièces. Ensemble, ils mènent la « vie un peu tumultueuse et

égoïste » d'une station « où il y a un monde prodigieux ». On boit les eaux, on se promène, on soupe, on danse : « Mlle de Francinetti vient de mourir subitement, pendant qu'on dansait à deux pas de chez elle, et on n'a pas cessé de danser. »

Par une heureuse circonstance, les d'Argental, les « Anges », sont aussi à Plombières. En leur compagnie, le « plus affreux des trous » semble un Paradis. Le grenier où ils sont logés devient un palais. « Toute mon âme, dit Voltaire, est aux pieds de mes anges. »

Entre l'oncle et la nièce, la concorde est si bien rétablie que, lorsque l'écrivain s'en va, après quinze jours de traitement, Mme Denis l'accompagne à Colmar.

Dans la maison de la rue des Juifs, chez M. Groll, où ils occupent, au rez-de-chaussée, un appartement aux pièces basses et assez obscures, la nièce s'est faite garde-malade : « Action bien héroïque », remarque le patient. Ne nous y trompons pas. Mme Denis, sans doute, aime son oncle, mais elle sait aussi qu'il a fait un testament en sa faveur. Malingre, ratatiné, l'éternel malade, bientôt, n'aura plus besoin que d'une bière.

Durant l'hiver, les deux « reclus » travaillent pour se distraire. Voltaire est plongé dans son *Histoire Universelle* qui l'absorbe tout entier. La Denis a entrepris une tragédie. *Alceste* en sera le héros : « Je barbouille aussi du papier, écrit-elle; je travaille mal et lentement; mon ouvrage n'a pris jusqu'à présent aucune forme et j'en suis si mécontente que je n'ai pas encore eu le courage de le montrer à mon oncle. Je me console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une



femme est de faire des nœuds et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil. »

La solitude où l'oncle et la nièce demeurent est à peu près complète. Ils ne s'occupent point du reste du monde, qui ne leur rend pas la pareille. A Paris, on clabaude sur la vie privée de l'écrivain; on forge des romans sur son compte, on va jusqu'à dire qu'il se marie : « Je suis un plaisant homme à marier ! Il y a six mois que je ne sors point de ma chambre et que, de douze heures par jour, j'en souffre dix ! Si quelque apothicaire avait une fille bien faite qui sût donner promptement et agréablement des lavements, engraisser des poulets et faire la lecture, j'avoue que je serais tenté. » « Un tel miracle de la nature ne se trouve pas aisément. » Le pauvre moribond finira seul « le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie ».



Vient le printemps, l'ermite de Colmar cherche de quel côté diriger sa marche. Volontiers, il se fixerait aux environs de la ville, mais les Jésuites, des jésuites allemands, gouvernent le diocèse : « Ah ! ce sont des gens de beaucoup d'esprit ! » Sur la place publique, ils ont fait brûler l'œuvre de Bayle.

On parle à l'écrivain d'une belle terre à vendre, sur les bords du lac de Genève. Si le prix n'en passe pas deux cent mille livres de France, volontiers il en sera l'acquéreur. Y consacrer une somme plus importante serait déraisonnable : « J'aurais un château et il ne me

resterait pas de quoi le meubler. Je ressemblerais à Chapelle qui avait un surplis et point de chemise, un bénitier et point de pot de chambre. »

Aussi bien, « tout lui sera bon, pourvu qu'il puisse finir ses jours dans un air doux, dans un pays libre, avec des livres » et quelques amis. Les environs de Lausanne lui plairaient beaucoup : il s'est fait « une idée de ce territoire comme de celui de l'Attique... ». En tout cas, point de villes. Leur séjour ne convient guère « à un homme que son état réduit à ne point rendre de visites ». Voilà qui ne fait pas l'affaire de Mme Denis ; elle abhorre la campagne et l'existence monotone qu'on y mène ; cependant, assure l'oncle, « elle est assez philosophe pour ne pas refuser de se retirer dans quelque terre et cette même philosophie ne lui ferait pas haïr un pays libre ».

Au début de l'hiver suivant (novembre 1754), Voltaire se met en route. Mme Denis, « qui devient une grande voyageuse », et son secrétaire Collini l'accompagnent. Le 15 novembre, tous trois arrivent à Lyon et descendent à l'auberge du Palais-Royal<sup>1</sup>. De hautes tours carrées donnent à la maison une noble apparence ; des fenêtres, on voit se dérouler la Saône ; en vis-à-vis : l'Archevêché, où l'on se rend par le pont de bois.

Pour qui y habite, le « Palais-Royal » s'avère n'être qu'un « cabaret ». Triste séjour « pour un être tombé dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude » !

1. Très reconnaissable à son aspect, l'immeuble existe encore. Il figure sur tous les plans de Lyon des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Par surcroît, l'accueil glacé de l'Archevêque, le Cardinal de Tencin, fait comprendre à l'écrivain « qu'un philosophe mal en cour n'a pas à s'établir dans le diocèse ». Sans doute, il est acclamé quand il paraît en public : au théâtre ou à l'Académie; dans quelques salons, notamment chez Mme de Rochebaron, il reçoit bon accueil. La noble dame, qu'un contemporain, dans son journal encore inédit, dépeint « cul de jatte, percluse de douleurs et très fière », se déclare enchantée de connaître un auteur si illustre, mais l'opinion générale des Lyonnais est « qu'il serait fort heureux pour la jeunesse que l'écrivain décampât promptement ».

Quel dommage! Lyon offre un « brillant », un « fracas » qui rappellent Paris et amusaient Mme Denis!

Un ami, par bonheur, offre de prêter « une maison très belle et très commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le lac de Genève, dans un aspect sain et riant ». Cette maison, c'est Prangins : « J'y aurai, à ce que j'espère, un peu de tranquillité.... Ma nièce ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'ermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon et l'accueil singulier qu'on nous y a fait pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver.... »

Quand Voltaire arrive à Prangins, vers le 14 décembre, il est fort mal en point. Outre son habituelle colique, il est affligé d'un rhumatisme goutteux. Ce sont des douleurs intolérables! Il est si perclus qu'il ne peut écrire lui-même : « Toutes les misères sont rassemblées sur son pauvre individu. » Le pays se révèle hostile et

dur. Le mont Jura est couvert de neige; il n'y a, dans le village, « que du froid et du vent ». La maison est vaste, mais « c'est une maison d'emprunt et il s'en faut beaucoup que nous ayons un ménage monté ». Les caisses, les bagages laissés à Colmar, aux soins d'un nommé Turckheim, n'arrivent pas : « Il semble que ces ballots soient à la Chine, et Turckheim aussi.... » Pas d'habits, hormis ceux que l'on a sur le dos; point de café pour alimenter la petite cafetière qui, d'habitude, chante sur la cheminée. L'oncle est de mauvaise humeur, la nièce tempête.

Si l'on dit au premier :

« Le lac abonde en truites délicieuses qui pèsent dix livres », il réplique :

« Hé, je n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais! »

Si l'on dit à l'autre :

« Le château est dans la plus belle situation du monde; de ses fenêtres, on voit le lac et de petites barques y apparaissent constamment. »

Elle réplique :

« Je suis une Parisienne; je n'ai pas renoncé à toutes les vanités du monde. Mon oncle peut prétendre que, grâce à sa philosophie, il ne fait guère de différence entre une cabane et un palais et qu'il est absurde de se tourmenter pour quatre jours qu'on a à vivre; moi, je dis qu'il me faut une jolie maison, de beaux jardins, de la société et que, ici, je m'ennuie furieusement! »

Aussi, quand on propose à l'écrivain le domaine de Saint-Jean, elle insiste pour qu'il en fasse l'acquisition.

La maison est petite et l'on en veut un prix considérable, 90 000 livres de France, « mais elle est charmante, mais elle est toute meublée, mais les jardins sont délicieux, mais il n'y manque rien et il faut savoir payer cher son plaisir et sa convenance ».

Avantage merveilleux, « elle n'est point en Suisse, elle est à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suisse et de Savoie ». Qui la possède « est de toutes les nations ».

Le Conseil de la République consent à donner une « petite entorse » à la loi, la « belle loi » qui interdit à un catholique de respirer l'air de son territoire !

La maisonnette de Saint-Jean débaptisée devient celle des Délices. M. de Voltaire est aussi bien « logé qu'un grand négociant de Genève ». Il mènera une vie patriarcale : « C'est un don de Dieu qu'il ne nous fait que quand on a barbe grise : c'est le hochet de la vieillesse.... »

Les travaux d'aménagement commencent. Derechef, comme à Cirei, jadis, M. de Voltaire se « fait maçon, charpentier, jardinier » : « Nous sommes occupés, Mme Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules ; nous faisons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf qu'on donna à la fugitive Didon, mais je ne l'agrandirai pas de même. »

Curieux de voir le poète faire « le vieillard d'après

nature », les visiteurs défilent. Vêtu d'une « manière assez gothique », habit à longs pans et grande perruque, M. de Voltaire les accueille avec ce ton de politesse exquise, ces belles façons de cour qui le distinguent ; mais, au fond, il enrage d'être interrompu dans ses travaux.

Toujours sur la brèche, la grosse Denis n'a pas un instant pour souffler. Elle monte aux chambres, voit si les lits sont bons, descend au cellier, court au potager, visite le fruitier, ordonne les menus, s'assure « si l'on a bien fait mousser le chocolat des *Messieurs*, à leur déjeuner », goûte les sauces, remonte à son appartement, jette sur le papier quelques vers de sa tragédie d'*Alceste*, regarde au miroir si sa cornette est droite, descend au salon, reçoit les hôtes de son oncle, parle à tort et à travers, « criant, décidant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant<sup>1</sup> », si totalement dépourvue de prétentions, toutefois, si bonne femme qu'elle ne choque personne.

Une révérence à la compagnie, la voilà de nouveau dans sa chambre, elle se frise, barbouille de fard sa face de pleine lune, se costume à la Turque, à la Romaine, et, bravant le ridicule, monte sur les planches du petit théâtre que son oncle a fait installer.

Laissant couler des pleurs sur ses joues rebondies, tirant de véhéments soupirs de sa généreuse poitrine, agitant ses grosses mains au bout de ses bras trop courts, toute ronde, « elle est à mourir de rire ».

1. Mme d'Épinay.

« Le hasard lui ayant donné pour oncle le premier homme de la nation<sup>1</sup> », elle se croit une excellente actrice. Voltaire, à qui elle procure la distraction qui, pour lui, est la plus grande, celle du théâtre, l'accable de louanges hyperboliques : « Elle joue comme Mlle Dumesnil dans son bon temps.... Elle joue à peu près comme Mlle Clairon, excepté qu'elle a, dans la voix, un attendrissement que Clairon voudrait bien avoir. » « Cela paraît un conte, une exagération d'oncle, cela est pourtant très vrai. »

## II. — CHATELAINE DES DÉLICES ET DE FERNEY

Jouer les amoureuses à la scène ne fait pas négliger à Mme Denis d'en tenir le rôle, dans la vie, pour son compte. L'existence de cette bourgeoise, ménagère acariâtre et criarde, a contenu plus de passions que n'en connaissent de longues vies ordinaires.

« Quoiqu'elle s'impose, à présent, une certaine retenue, remarque Mme d'Épinai, elle continue d'avoir, par-dessus tout, un petit vernis d'amour masculin. »

A ce moment, M. de Voltaire a, pour secrétaire, un charmant garçon : Collini. Il est jeune, ses manières sont agréables et il a une voix, une voix d'une douceur....

1. Grimm.



Mme Denis le prend comme copiste de la fameuse tragédie d'*Alceste* qu'elle compose. Entrevues particulières et répétées. A force de parler de « feux, de flammes », le commerce ordinaire de la dame et du secrétaire « prend un ton plus intime que celui de l'amitié ».

Quand Collini se penche pour indiquer quelques corrections nécessaires, Mme Denis le regarde avec les yeux d'une ogresse qui voit la chair fraîche.

Un jour vient où Collini manque, paraît-il, au respect qu'il doit à la nièce de son maître.

On dira : « Ce Collini n'est pas difficile.... »

Il est vrai. Plus tard, battant sa coulpe, lui-même avouera avec contrition : « J'étais jeune alors.... »

Cette liaison, peut-être, serait demeurée secrète; nous n'en aurions pas, aujourd'hui, le régál — ce qui serait bien dommage — si, un après-dîner, le jeune Collini n'avait été brusquement dérangé tandis qu'il était occupé à écrire à l'une de ses belles amies.

Il sort de sa chambre sans la fermer. L'épître commencée est restée sur la table. Une des femmes de Mme Denis la voit, y lit « toutes sortes d'horreurs sur sa maîtresse » et s'empresse d'aller les lui raconter.

Pendant quarante-huit heures, Collini se demande quel va être son sort. Mme Denis ne lui parle de rien, mais le boude. Le second jour, Voltaire le mande dans sa chambre, lui montre la « fatale lettre » :

« Vous avez manqué à Mme Denis.... »

Seul, il pardonnerait, peut-être, mais sa nièce a été publiquement tournée en ridicule, elle est très irritée.

La valetaille s'est divertie à ses dépens; elle exige que Collini soit chassé.



Les plaisirs de la table vont la consoler. Truites et poulardes, huîtres et pâtés, crème et beurre du pays de Gex, la commère se crève de mangeaille. Si l'oncle est « la plus chétive ombre de tout le pays, ombre très légère et très souffrante », la nièce est le « contraire d'une ombre » !

Elle devrait prendre de l'exercice. Sage conseil. Elle n'aime point à marcher. M. de Voltaire a beau faire des jardins et, dans ces jardins, « des allées et des étoiles », elle ne s'y promène pas : « Elle a le malheur d'être à la campagne et de n'en pas jouir; je fais continuellement avec elle le repas du renard et de la cigogne. »

Durant les chaleurs, le moindre effort lui est pénible. Écoutons l'oncle nous décrire alors la vie de la nièce : « Cela se lève à midi, la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire et, quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre, il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi.... » Finalement, c'est l'oncle qui, « tout vieux et tout malingre qu'il est », et surchargé d'occupations, veut bien servir de secrétaire. Tout crûment, il le dit. « Ma nièce est un gros cochon.... »

Cette femme indolente n'abdique pourtant point son autorité. Elle gouverne son oncle, le gourmande, se

montre jalouse de ceux à qui il marque de l'attachement.

De son côté, l'oncle est soupçonneux : Mme Denis semble-t-elle se lier assidûment à quelque homme nouveau, Voltaire en éprouve aussitôt de l'ombrage.

Ces méfiances réciproques causent des querelles, des scènes où — c'est le seul avantage des scènes — on se dit ses quatre vérités.

Les raccommodements suivent les querelles. Non seulement, l'oncle et la nièce ont besoin l'un de l'autre, mais ils s'aiment sincèrement : « Mme Denis, dit Mme d'Épinai, adore son oncle ; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère.... » « Ses regards ne semblent exprimer que la bienveillance et l'indulgence lorsqu'ils s'attachent sur sa nièce », confirme Mme Suard.

En reconnaissance des soins qu'elle lui prodigue, du bien-être dont elle l'entoure, du faste qu'elle a donné au train de sa maison, l'oncle sait se montrer généreux.

Le domaine de Ferney acheté par lui est mis au nom de Mme Denis. Quelles années, alors !

La veuve de l'ancien commissaire des guerres, maître des comptes du Roi, connaît l'enivrement de régner. Quand, avec M. de Voltaire, elle vient pour s'installer sur son nouveau domaine, on lui fait tous les honneurs possibles : « canons, boîtes, grenades, tambours, fifres », et les paysans, sous les armes.

Superbement parées, Mme Denis et sa sœur sont « toutes en diamant ». M. de Voltaire est « dans tout son brillant ».

Au château, l'Europe entière défile. Ferney ne

désemplit pas. Français, étrangers affluent dans l'espérance d'apercevoir cet homme unique, « le plus grand du siècle », que, à cause de sa mauvaise santé, de son grand âge, on tremble de perdre.

M. de Voltaire laisse à sa nièce le soin de faire les honneurs « de sa retraite champêtre » à des « passe-volants » qu'elle ne reverra plus. Mme Denis donne des fêtes magnifiques.

Adulée, courtisée, elle paraît au comble du bonheur. Une Mme de Pompadour lui porte envie.

Pourquoi faut-il que le séjour de La Harpe vienne tout gâter ?

Ce fils d'un invalide et d'une cuisinière, disait-on, mais qui, en réalité, l'était d'un gentilhomme suisse, débarque à Ferney flanqué de la fille de ce limonadier de la rue des Quatre-Vents dont on dit qu'il a fait Mme de La Harpe.

Voltaire les accueille avec sa bonté habituelle. Le couple s'installe. Familiarité qu'amènent vite la cohabitation et les rapports quotidiens, l'illustre écrivain appelle le jeune poète : « mon petit ». Celui-ci répond en disant : « papa ». Papa et non pas : mon père. On doit de la déférence à un père. La Harpe ignore ce sentiment. Quand il a fait quelques scènes d'une de ses tragédies, qu'il juge excellentes parce que, en général, « elles lui coûtent beaucoup de peines », il vient les lire à son hôte. Ce dernier les écoute patiemment ; pour ménager la susceptibilité de l'auteur, il dit :

« Allons, petit, relisez-moi cette scène ; peut-être ai-je mal entendu. »

La Harpe obéit. Voltaire formule quelques observations. Le jeune poète n'est rien moins que patient. Le voilà qui entre en fureur et dit des injures à son maître qui ne fait qu'en rire et s'écrie :

« Ah! petit est en colère. »

Tant d'indulgence encourage l'insolent. Appelé à jouer un rôle dans la pièce d'*Adélaïde*, il change quelques vers et explique pourquoi :

« Je les ai trouvés faibles. »

Voltaire écoute les changements et approuve :

« Bon, mon fils, cela vaut mieux ainsi; changez toujours de même, je ne puis qu'y gagner.... »

Une telle impudence de la part du petit personnage qu'est un La Harpe, comparé à Voltaire, ne s'expliquerait point si le jeune homme ne se croyait tout permis auprès de l'oncle, parce qu'il règne sur la nièce.

Conquête facile. Il n'a eu qu'à paraître pour vaincre. « Croirait-on, écrit Grimm, que Mme Denis s'est réellement coiffée de ce petit homme : coiffée, à soixante ans! Quelle apparence! »

Quand il s'agit des extravagances amoureuses de Mme Denis, tout est possible, tout est vrai. Elle est si bonne, son cœur est si faible! Foin des idées établies qui prétendent qu'une sexagénaire est vieille! Jamais elle ne s'est sentie si jeune, jamais elle n'a eu moins le goût de se mortifier, d'être la martyre des privations!

Avec les amoureux de sa nièce, M. de Voltaire n'a pas de chance. Le marquis de Ximénès lui a dérobé un manuscrit. La Harpe se rend coupable d'un larcin du

même genre et accompli dans des conditions toutes semblables.

Les pages prises, cette fois, sur son bureau, contiennent le second chant encore inédit de la *Guerre civile de Genève*. Elles sont d'importance.

Colère de Voltaire : « Il renvoie M. de La Harpe avec sa femme et ses guenilles, à Paris. »

Au lieu de demeurer coïte, Mme Denis défend le traître, justifie sa coquinerie.

Alors, malgré son âge, sa faiblesse, Voltaire entre dans une de ces fureurs noires, qui le saisissent comme un accès de fièvre, comme un coup de folie. La petite-nièce de Corneille devenue Mme Dupuits accourt avec son mari. Sans savoir au juste de quoi il est question, ils prennent le parti de « Maman Denis ». Cette intervention achève d'exaspérer l'oncle. Il a chassé les La Harpe. Il met « Maman » à la porte et, avec elle, tous ceux qui ont épousé sa défense, il fait maison nette. Comme dit Grimm, « ce fut une vraie révolution au pays de Ferney<sup>1</sup> ».

Madame Denis avec ses femmes, les Dupuits, toute la « Corneillerie », valets, bonnes et enfant, les cousins et petits-cousins qui se gobergeaient aux frais du « patriarche » bouclent leurs bagages et fuient vers Paris.

Cela fait, Voltaire « se laissa tomber dans le grand fauteuil où il avait coutume de somnoler, de rêver, de lire et de dormir et commença de jouer au trictrac

1. Ed. Pilon : *Muses et Bourgeoises d'autrefois*.



Phot. Giraudon.

LE LEVER DE VOLTAIRE A FERNEY.  
(Musée Carnavalet.)





avec son jésuite, le Père Adam, et son grand singe Luc qui poussait les pions ».

La véhémence de sa colère dure plusieurs jours pendant lesquels il a de fous et subits retours d'emportement : « Ah ! guenipe, guenipe, ingrate ! » s'écrie-t-il, soudain, à toutes les choses qu'il rencontre. Et il bourre les meubles, tape sur Adam et Luc, brise la vaisselle, brusque même ses livres : « Ah ! cochon, gros cochon ! » crie-t-il en griffant de ses grands ongles des passages de l'un d'eux. Et ce sont les belles *Confessions de saint Augustin*<sup>1</sup>.

A Paris, où la société n'a point « d'autres aliments que la médisance », on clabaude au sujet de l'arrivée inopinée de Maman Denis et de sa bande. Sur cette « merveilleuse » nouvelle : une nièce qui va à la capitale, quand un oncle est à la campagne, les calomniateurs aboient, les envieux bâtissent leurs fables et les insèrent dans leurs gazettes.

Voltaire, qui ne veut pas que le secret de ses affaires de famille soit divulgué, crie comme un diable que tout ce qu'on publie, raconte et colporte est faux, archifaux : Mme Denis s'ennuyait à Ferney. La vie de la campagne ne lui convient pas. Voilà la vérité toute simple. Si son oncle « ne hait pas à garder les dindons, à elle il faut bonne compagnie ». Sa santé est déplorable. Depuis que Tronchin est parti, il n'y a plus à Genève « ni médecin qu'on puisse consulter, ni aucun secours qu'on puisse attendre. Vingt ans d'absence ont

1. Ed. Pilon. *Muses et Bourgeoises de jadis*.

dérangé sa fortune et n'ont pas accommodé celle de l'écrivain. Toutes ces raisons expliquent qu'elle avait besoin à Paris ». La petite Corneille en avait encore plus besoin; elle ne l'a vu que dans un temps où, ni son âge, ni sa situation ne lui permettaient de le connaître.... Elle ira au théâtre « où elle verra massacrer les pièces de son grand-oncle ».

Le public laisse dire et demeure sceptique, Voltaire le sait : « Il est précisément comme le Bickersteff de Londres à qui le docteur Swift et le docteur Arbuthnot prouvèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer, dans les papiers publics, qu'il n'en était rien, que c'était une calomnie de ses ennemis et qu'il se portait à merveille, on lui démontra qu'il était absolument mort, que trois gazettes de tories et trois autres gazettes de wighs l'avaient dit expressément ;... on tendit sa porte de noir et on vint pour l'enterrer.... C'est la destinée de quiconque a le malheur d'être un homme public. Dès que les trompettes de la Renommée ont corné le nom d'un pauvre homme, adieu son repos pour jamais. »

Si graves que soient les torts de la Denis, son oncle ne l'abandonne pas. Elle en reçoit vingt mille francs de pension<sup>1</sup>. « Il faut tout à des femmes et rien à un vieux solitaire », observe-t-il.

Dans le premier moment de colère, il avait décidé de mettre Ferney en vente. Un amateur s'est présenté, qui offrait 220 000 livres en prenant la moitié des meubles, mais il ne payait que 60 000 livres comptant, le reste

1. Mme Denis possédait, en outre, 12.000 livres de rente.

en dix années. Cette proposition a paru peu convenable.

Le patriarche garde son château. Il aurait eu le « cœur navré en le quittant ». Désormais il y vivra retiré. « Pendant quatorze ans, il a été l'aubergiste de l'Europe et s'est lassé de cette profession.... Maman Denis le ruinait en comédies, en bals, en festins, en soupers de deux cents couverts. »

Dans son trou, il est un « hibou », un homme enterré. Sur lui on peut chanter un *De profundis*. Il est vrai que ses *De profundis* sont quelquefois fort gais et se changent en *Alleluias* : « J'aime à danser autour de mon tombeau, mais je danse tout seul, comme l'amant de mamie *Babichon* qui dansait seul dans sa grange. »

Moins fastueux que naguère, son train ne laisse pas d'être important. « Ermite à quarante écus par jour », il a, en comptant ses domestiques de campagne, soixante personnes à nourrir : « Corneille et Racine n'en faisaient pas autant ».... « Cela est rare au Parnasse et la chose est d'autant plus extraordinaire que je suis né avec les quatre mille livres de rente que vous possédez aujourd'hui, » écrit-il à Thiériot.

Dans sa solitude, l'agriculture et les lettres partagent son temps. Couché à dix, levé à cinq, il confectionne « de petits chiffons », car il faut amuser les gens tant qu'on peut.

Pendant les repas, il se fait lire tous les bons livres et en dit son avis : « Cette méthode rafraîchit la mémoire et empêche le goût de se rouiller. » Durant l'après-dîner, il visite ses terres, sa fabrique de mon-

tres, ses tissages de soie. La première paire de bas sortie de ses métiers sera pour celle qui est tout esprit, toute grâce, toute bonté : la duchesse de Choiseul, philosophe « pas plus haute qu'une pinte... et dont le caractère un peu sérieux est d'une couleur très douce, toute brodée de fleurs naturelles » : « Daignez les mettre, madame, écrit-il en envoyant ses fameux bas ; daignez les mettre une seule fois ; montrez ensuite vos jambes à qui vous voudrez et si on n'avoue pas que ma soie est plus forte et plus belle que celle de Provence et d'Italie, je renonce au métier ; donnez-les ensuite à une de vos femmes ; ils lui dureront un an. »

Il plante ; il fait bâtir : « Si je ne craignais d'être un fat, je dirais que je mène une vie délicieuse. »

Belles paroles, badinage pour abuser les amis, tromper les curieux. Dans le fond de son cœur, l'oncle regrette le départ de la nièce : « On dit que les vieillards sont durs ; j'ai le malheur d'être sensible comme si j'avais vingt ans. »

De son côté, le remords et le chagrin hantent « Maman Denis ». Sans doute, la vie de Paris est divertissante. Elle a retrouvé le duc de Richelieu, Mme du Deffand, Mme de Saint-Julien : « Minerve-Papillon ». Que sont les distractions de la capitale en regard de la royauté qu'elle exerçait à Ferney ?

Dépendsière et ayant, comme tous les prodiges, une basse convoitise de l'argent, Mme Denis s'inquiète à l'idée que quelque autre peut régner sur le cœur de son oncle, en gouverner l'esprit. Un vieillard facilement se laisse envelopper. Le Père Adam est devenu une

manière de conseiller. De quoi n'est-il pas capable? « C'est une plate beste », pense de lui la Denis.

Pourquoi demeurer si longtemps séparés l'un de l'autre? Deux ans ne se sont pas écoulés depuis la scène où elle quitta le château, honteusement chassée, que Mme Denis y rentre en triomphatrice. Son oncle la serre dans ses bras et est plein de reconnaissance : cette chère Denis ! A nouveau elle vient « affronter les horreurs des frimas et celles de la solitude et de l'ennui avec un pauvre vieillard » !

Plus malingre que jamais, il est enterré sous la neige, enfermé « dans son sépulcre blanc », avec une « fluxion horrible » sur la poitrine ; ses « fuseaux », qu'il appelle jambes, ne peuvent plus le porter ; ses yeux sont « bordés de grosses cordes rouges et blanches ».

Qu'il ferait bon vivre, pendant l'hiver, « dans les pays chauds comme les cailles et les hirondelles, bien plus sages que nous ». Passer brusquement, dès que tombe la neige, « de Naples à la Sibérie » ne raccommode pas « sa vieille et languissante machine ».

On lui dit :

« Depuis quinze ans vous êtes habitué à ces alternatives. »

« Hé ! répond-il, c'est précisément parce que je les éprouve depuis quinze ans que je ne les peux plus supporter. »

On lui dit encore :

« George Dandin, vous l'avez voulu ! »

George réplique :

« J'ai été séduit, je me suis trompé ; la plus belle vue

du monde m'a tourné la tête; je souffre, je me repens : voilà comme le genre humain est fait ! »

Maman Denis entend ces lamentations. Les pays chauds ne l'attirent point; mais passer l'hiver à Paris !

Avec la ténacité propre aux femmes, elle circonvient son oncle. A Ferney, la vie n'est plus ce qu'elle était. « Vieux comme Moïse », le patriarche philosophe ne reçoit presque personne. Fini de donner des fêtes !

A quoi occuper la longueur des journées ? « Maman » se lève tard, déjeune dans sa chambre, se livre à toutes les recherches de la toilette « pour réparer des ans l'irréparable outrage ». Comme elle n'en finit pas d'arranger sa figure, M. de Voltaire se moque d'elle :

« Si, par hasard, pour argent ou pour or,  
A vos boutons, vous trouviez un remède,  
Peut-être vous seriez moins laide ;  
Mais vous seriez bien laide, encor ! »

Un peu avant le dîner, Mme Denis entre chez son oncle. Adroitement, elle pousse ses arguments afin d'amener l'écrivain à quitter Ferney : les comédiens du Roi vont représenter *Irène*. Quelle occasion pour rentrer triomphalement dans la capitale ! Quand le voyage est décidé, elle se réjouit. Pauvre tête qui ne contient qu'un tout petit peu de cervelle et ne se rend pas compte des conséquences funestes que va avoir la résolution prise !

A en croire le secrétaire Wagnières qui, il est vrai, n'aime pas Mme Denis, l'attitude, le rôle qu'elle tint pendant la dernière maladie de Voltaire sont odieux : « Elle redoutait si fort de rentrer à Ferney, qu'elle



avait en horreur, que l'on remarquait sur son visage les divers mouvements de son âme, au point qu'elle était gaie quand on venait lui dire que son oncle n'était pas bien, et que la tristesse s'emparait d'elle lorsqu'il paraissait mieux. Elle s'écria même une fois, avec la plus grande douleur : « Est-il possible ! Il va s'en retourner à Ferney et je serai forcée encore de le suivre ! » Cela était si marqué que son domestique s'en apercevait à chaque instant. »

Voltaire meurt. Mme Denis n'a pas une larme. Sa seule inquiétude est d'avoir à partager la succession. Quand on lève les scellés et que, d'abord, on ne trouve point le testament dont elle avait demandé, naguère, le contenu à Wagnières, elle se jette dans un fauteuil, elle est accablée.

La certitude qu'elle est seule héritière, qu'elle va jouir de cent à cent vingt mille livres de rente, toucher six cent mille francs en argent comptant, posséder sans conteste la terre de Ferney, ont vite fait de la rasséréner.

Un nouveau réconfort lui arrive. Par l'intermédiaire de Grimm, elle négocie, auprès de Catherine II, la vente des livres de son oncle. L'Impératrice est généreuse. Elle donne cent cinquante mille livres et de superbes fourrures.

\*  
\* \*

« Maman » n'est plus qu'une boule de graisse ; bientôt, elle sera septuagénaire, mais elle est riche, très riche ; elle est un parti magnifique.

Le sieur Du Vivier s'en aperçoit. C'est un ancien soldat qui a près de vingt ans de moins qu'elle. Une blessure l'a estropié d'un bras. Au régiment, où il était coiffeur, les recrues l'ont affublé du sobriquet de Toupet : Nicolas Toupet. On le dit assez sot. Avec quelle adresse, pourtant, il sait envelopper la grosse caillette, l'amener à lui déclarer en roucoulant : « Je veux partager avec vous toutes mes pensées, ma vie et tout ce que je possède ou donnez-moi un coup de pistolet dans la tête, vous me rendrez un service. »

Le mariage est célébré. Autoritaire, quinteux, « Nicolas Toupet » est un mari incommode. Mme Denis, qui aimait la bonne chère, doit se nourrir chichement; elle doit se lever et se coucher tôt et renoncer aux fêtes qui étaient son bonheur.

Brouillée avec les siens, qui sont furieux de son remariage, repoussée par les meilleurs amis de son oncle — d'Alembert se détourne pour ne pas avoir à la saluer — chansonnée par les gazetiers :

« L'homasse et vieille Chimène  
Plus informe qu'un paquet  
Prit époux tant soit peu laid  
En passant la cinquantaine... »,

elle mène une vieillesse gémissante. La longévité était héréditaire dans sa famille. Elle meurt à près de quatre-vingts ans, assez tôt pour ne pas voir les troubles de la Révolution.

## CHAPITRE VII

### CORNÉLIE-CHIFFON

Une matinée du début d'Octobre 1760. M. de Voltaire est encore couché. De toutes les pièces du château, sa chambre est celle qu'il préfère, Elle est fort belle, bien meublée de fauteuils aux bois dorés garnis de tapisseries. Quelques portraits garnissent les murs. A travers les hautes vitres, on voit se développer l'impérissable splendeur des montagnes. Les charmilles touchées par les premiers froids déploient une prodigieuse chamarrure d'or et de pourpre. Les plates-bandes sont parées des fleurs qu'y a disposées le jardinier Lambert.

A côté du lit assez bas que couronne un pompeux baldaquin, Wagnières dépouille le courrier. Un pli retient son attention :

« Monsieur, fait-il, voici des vers, une ode. Elle est intitulée :

« A Monsieur de Voltaire, en faveur de Mlle Cornéille. »

— Et qui en est l'auteur?

— Un nommé Lebrun, secrétaire de M. le Prince de Conti.

— Lisez-moi cela, mon enfant.

« Non, ce n'est point des rois l'orgueilleux apanage,  
 Ni l'or, ni la victoire, amante du carnage,  
 Que les fils d'Apollon s'empressent d'obtenir.  
 L'héritage sacré des nymphes de mémoire  
 C'est un nom que la gloire  
 Sur des ailes de feu porte au sombre avenir.

. . . . .  
 Et cependant, aux yeux de sa patrie entière,  
 Du grand nom de Corneille une jeune héritière  
 Voit couler, dans l'oubli, ses destins et ses pleurs.  
 Et d'un astre jaloux, l'inflexible vengeance  
     Lui versant l'indigence  
 Épuise de ses jours, la coupe des malheurs.... »

Le secrétaire a bien de la peine à poursuivre sa lecture. A tout instant, son maître l'interrompt :

« Une petite-fille de Corneille dans la misère ! voilà qui est pitoyable !... Mais que ces vers sont confus !... Est-ce bientôt fini ?

— Monsieur, il n'y a plus que trois strophes :

« Bienfaisance sublime ! O déesse adorée !  
 Toujours, à tes regards, l'infortune est sacrée !  
 Un grand cœur s'enrichit des présents qu'il a faits.  
 Qu'il est beau d'accueillir la vertu malheureuse !  
     Une âme généreuse  
 Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.  
 Ma fille, si mon ombre au sein de l'Élysée,  
 Par ces récits heureux ne fut point abusée  
 Il<sup>1</sup> est digne, en effet, de venger tes malheurs.  
 Tes malheurs et ton nom, quels titres plus augustes ?  
     Quels arbitres plus justes ?

Dis-lui que si Mérope eût devancé Chimène  
De son chaos obscur dégageant Melpomène,  
Sans doute, il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.  
S'il eût été Corneille et si j'étais Voltaire,  
Généreux adversaire,  
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui. »

— Voilà qui est bien, dit Voltaire. Ces trois dernières strophes sont aussi sublimes que touchantes. Ma foi, je suis *encorneillé*. Quand je me trouvais à Londres, on m'apprit qu'il y avait une fille de Milton vieille et aveugle; en un quart d'heure, elle fut riche. La petite-fille de Corneille, j'aime à le croire, n'est ni vieille, ni aveugle et son aïeul est très supérieur à Milton. Pierre est un grand homme, il le sera toujours et nous, à côté, nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutient la gloire de la nation comme il l'a fait; qu'on me le montre et je promets de l'aimer. Sa petite-fille dans la misère! Cela perce le cœur! Vous dites : on pourrait faire une souscription. Ah! mon ami! Les Français parlent vite et agissent lentement. Ne protestez pas! Je vous citerais, comme preuve, cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur et abandonnés avec dégoût.... Je me charge de Mlle Corneille, je l'élèverai comme ma fille.... »

\* \*  
\* \*

L'action est généreuse, certes, toutefois le bienfaiteur ne sera pas sans en tirer profit : « Un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son

général »; sur ce thème, la *Renommée* aux cent voix va emboucher sa longue trompette.

Répondre à Le Brun en vers, « en vers, Monsieur, aussi beaux que les vôtres », serait risquer « d'attendre quatre mois, au moins ».

C'est en prose que M. de Voltaire exposera son offre :

« Je suis vieux; j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts et qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez et que vous connaissez, sans doute, voulait accepter, auprès de ma nièce, l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille. Je chercherais à lui servir de père. Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle.... Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.... »



Proposition transmise, proposition acceptée. Mais, voilà bien d'une autre! « La Corneille en question descend de Thomas et non de Pierre.... En ce cas, elle aura moins de droits aux empressements du public. » Elle n'est pas la petite-fille du Père de la Tragédie, elle n'est que sa petite-nièce!

Sa petite-nièce? De nouveaux renseignements arrivent. Elle n'est que son arrière-petite-cousine. Inutile de le clamer. Heureux encore qu'elle s'appelle vraiment Corneille. Pour le vulgaire, c'est l'essentiel.

Elle vit à Rouen; son père l'a placée à l'abbaye Saint-Antoine. Cette abbaye, assure Voltaire, est « assez riche pour entretenir noblement la nièce de Chimène et d'Émilie »; cependant, la jeune fille « y manque de tout et n'en dit mot ». Elle a dix-huit ans environ et se nomme Marie.

Son père, Jean-François, a eu pour aïeul un Pierre Corneille avocat à Rouen. Ce prénom, cette profession expliquent la confusion qui s'est produite.

Pauvre hère, ce Jean-François! Pendant cinq ans, il n'a eu d'autres ressources, pour lui, sa femme et sa fille, qu'une place de mouleur en bois à vingt-quatre francs par mois.

N'importe, Voltaire prend son porte-plume d'ébène à plume d'or et, comme pour une souveraine, de sa propre main, il écrit à Mlle Corneille :

« Aux Délices, 22 novembre.

« Votre nom, Mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez augmentent, dans Madame Denis et dans moi, le désir de vous recevoir et de mériter la préférence que vous voulez bien me donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année, dans une campagne, auprès de Genève; mais vous aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour les devoirs de la religion; d'ailleurs, notre principale habitation est en France, où vous serez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez, dans l'une et dans



l'autre habitation, de quoi vous occuper, tant aux petits travaux de la main qui pourront vous plaire, qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie, nous ferons venir un maître, qu sera très honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand Corneille; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, Mademoiselle, votre très obéissant serviteur.... »



Selon qu'il en a coutume, M. de Voltaire fait les choses largement. Le voyage est payé à Mlle Corneille; « elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant, le linge et les habits convenables ». Mme Denis s'en charge.

A Rouen, Jean-François met sa fille dans le coche. Elle arrive à Paris. Le poète Le Brun s'occupera de l'y recevoir, à moins que Mme d'Argental ne daigne la loger chez elle. « cela serait plus honorable pour Pierre, pour Mlle Corneille et pour moi », dit Voltaire.

Un peu de repos et, quittant l'ombre des ailes de la Comtesse, *Rodogune*, c'est-à-dire Marie Corneille, gagne Lyon.

Prévenu de son arrivée, M. Tronchin, banquier, l'accueille, la conduit en visite chez une tante de d'Argental, Mme de Grolée. Cette vieille dame a une « louable coutume » qui « consiste à manier les tetons à

toutes les filles et les femmes qu'on lui présente ». Il n'y a rien à dire. C'est un honneur qu'elle leur fait....

Tronchin a-t-il loué pour la voyageuse quelque chaise « en cul de singe », M. de Voltaire a-t-il envoyé son propre équipage? A la mi-décembre, Marie Corneille arrive aux Délices. On l'y attend avec impatience, avec curiosité. Comment est-elle cette petite-fille du grand Corneille, qui n'est pas sa petite-fille; cette petite-nièce qui n'est pas sa petite-nièce, cette petite-cousine.... Chut! taisez-vous donc! Son nez ressemble à celui de Mme de Ruffec, qui n'est pas le modèle des nez. C'est un gros petit nez à la Roxelane, disent les poètes, en pied de marmite, traduisent les bonnes gens. « Son minois est celui d'un doguin. » Ce qu'elle a de mieux, c'est la bouche; encore qu'elle soit trop grande, elle est « assez appétissante avec deux rangs de perles ». Les yeux, les cheveux sont noirs; le teint est fort brun. « Elle me paraît tenir plus de la corneille que du Corneille », dira plaisamment, un jour, le chevalier de Boufflers. Lâchons le mot, c'est une laideron : « Une laideron très jolie », rectifie son protecteur; mais le bonhomme, là-dessus, est partial; croyons plutôt le prince de Ligne : « Lorsqu'il me demanda comment je la trouvais : *nigra*, lui répondis-je, sans être *formosa*.... »

L'ignorance de cette petite fille est incroyable : « Porteuse d'un bien beau nom, elle ne s'en doute pas. » Elle sait à peine lire et écrire. Son père n'a pas eu de quoi lui « donner les commencements de la plus mince éducation ». Le peu qu'elle sait, elle l'a appris d'elle-même.

Voltaire ne dit pas comment elle parle. Tenons pour assuré que c'est de manière incorrecte, avec un accent normand tout à fait comique.

Bien des années au delà, Grimm, voyant à Paris la pupille de Voltaire et de Mme Denis, la déclare maussade. Grimm est un médisant. Voltaire ne tarit pas sur le bon caractère de la petite fille : « Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel..., elle se montre reconnaissante et caressante, sans dessein et par goût. » On lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle ; « elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés et, assurément, ses petites volontés ne sont pas difficiles à satisfaire ».



Sous la direction de Voltaire, qu'elle appelle « son oncle », de Mme Denis, qu'elle nomme « maman », Marion Corneille se forme non pas du jour au lendemain, mais « d'un moment à l'autre ». Elle apprend l'orthographe et lit à des heures réglées : « Nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a lu et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'histoire. » Tout cela se fait gaiement et sans la moindre apparence de leçon. Chaque jour, Marion doit envoyer un petit billet à Voltaire ; il le corrige lui-même. Où trouver un maître plus parfait ? : « Nous ne lui laissons passer ni

mauvais termes, ni prononciations vicieuses; l'usage amène tout.... »

A son arrivée, la jeune fille était à peine capable de former ses lettres, et ses lignes « étaient en diagonale comme celles de quelques-unes de nos Parisiennes », mais son tuteur l'a piquée d'amour-propre. Mme d'Argental ayant tenu lieu de secrétaire à son mari atteint d'ophtalmie, Voltaire montre cette lettre à Marion :

« Tenez, petite fille, voilà comme les dames écrivent à Paris; voyez que cela est droit; et ce style qu'en dites-vous? Quand écrirez-vous de même, descendante de Corneille? »

La petite fille ne répond pas; elle va vite dans sa chambre écrire un billet et puis elle l'apporte. N'est-ce pas une « plaisante éducation », et qui semble, d'abord, porter des fruits? A la fin de l'année, Marion est capable d'adresser, et très proprement, quelques lignes aux « bons anges » : « M. de Voltaire appelle Monsieur et Madame d'Argental, ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient aussi les miens; qu'ils me permettent de leur présenter ma tendre reconnaissance. CORNEILLE. »



Dans une éducation bien comprise, chaque matière trouve son temps. S'il est des heures pour la lecture, il en est d'autres pour les tapisseries de petit point, la broderie, la direction du ménage. La petite fille sera le « contre-pied du pédantisme »; on lui fera une tête

« bien sonnante », une oreille juste, des sens délicats aux beautés de notre langue, la plus parfaite de toutes.

Voilà d'aimables projets. Quel éducateur n'en a formé de pareils ! Bientôt, il faut déchanter. *Rodogune* n'a aucune disposition pour les œuvres de l'esprit. Lui enseigner les rudiments de la grammaire est une besogne ardue. Ah ! « elle n'est ni Pierre, ni Thomas !... Qu'elle fasse jamais une tragédie est tout à fait improbable ! »

A l'âge qu'elle a, dix-huit ans, elle joue encore à la poupée. Avec les affiquets choisis par Maman Denis, elle passe bien du temps à se parer, elle aime « à faire figure élégante ». Elle est Cornélie-Chiffon !

Le seul travail où elle réussisse est la tapisserie : « Hé ! c'est un des beaux-arts.... Minerve, comme vous savez, était la première tapissière du monde. »

Si Marion n'a qu'un « petit gentil esprit », tout petit, du moins elle montre du bon sens. On n'en fera peut-être pas une savante ; on en fera « une personne très aimable qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société ».

Savoir ! Moins ambitieux une autre fois et voyant Marion telle qu'elle est, son père adoptif avoue : « Pour le bon ton, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra ! »

\*  
\* \*

Mais, mon Dieu, qu'il est malaisé de faire un peu de bien quand on a des ennemis qui ne se laissent point abuser sur les motifs de nos actes !

A Paris, le clan des « dévots » et, spécialement, des « dévotes » est indigné « de voir une Corneille aller dans la terre de réprobation » !

On en a parlé au lever du Roi et chacun a dit son mot.

L'écrivain est informé qu'on cherche à lui enlever la jeune fille :

« A la bonne heure, s'exclame-t-il ; les dévotes lui feront sans doute un sort plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre, mais je n'aurai eu rien à me reprocher. »

Fréron, « l'infâme Fréron », entre dans la cabale. Faut-il s'en étonner ? « La basse littérature cherche toujours à tout empoisonner ; elle ne vit que de ce métier ! » Fréron vomit des injures contre Lebrun et Voltaire. Dans son *Année littéraire* il écrit :

« Vous ne sauriez croire le bruit que fait, dans le monde, cette générosité de M. de Voltaire. On en a parlé dans les gazettes, dans les journaux, dans tous les papiers publics et je suis persuadé que ces annonces fastueuses font beaucoup de peine à ce poète modeste qui sait que le principal mérite des actions louables est d'être tenues secrètes. Il semble d'ailleurs, par cet éclat, que M. de Voltaire n'est point accoutumé à donner de pareilles preuves de son bon cœur et que c'est la chose la plus extraordinaire que de le voir jeter un regard de sensibilité sur une jeune infortunée. »

Poussant la médisance plus loin, le « digne Fréron fait une espèce d'accolade de la descendante du grand

Corneille et de l'Écluse, excellent dentiste qui, dans sa jeunesse, a été acteur de l'Opéra-Comique », et qui a séjourné aux Délices pour « raccommoder les irraccommodables dents » de la Denis :

« Fréron dit que je fais élever Mlle Corneille, au sortir du couvent, par un bateleur de la foire. »

Faisant allusion aux aventures amoureuses de Maman Denis, à l'irrégion du philosophe de Ferney, le folliculaire ajoute — et l'on ne peut s'empêcher de penser comme lui — : « Mlle Corneille aura une plaisante éducation.... Elle va tomber en d'étranges mains ! »

Va-t-on laisser « aboyer ce chien » ? Ce serait bien honteux ! Il semble « que, en bonne police, on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage... ». Il est de la plus grande importance de venger le nom de Corneille et le public. M. de l'Écluse, depuis quatre mois entiers, n'est plus à Ferney : « Il exerce sa profession à Genève où il est très honorablement accueilli. »

Quant à Mme Denis, elle n'est point une « danseuse de corde », ainsi que Fréron l'insinue ; elle est née demoiselle et est veuve d'un gentilhomme mort au service du Roi ; elle est estimée et considérée ; toute sa famille est dans la magistrature et dans le service.... L'outrage de Fréron est punissable. Les mots qu'il a écrits : « Mlle Corneille va tomber entre bonnes mains » méritent le carcan ».... Tous les honnêtes gens devraient se liguier pour obtenir le châtiment du drôle, « car, enfin, quelle famille sera en sûreté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être



élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de 50 francs par mois<sup>1</sup> ? Si l'on abandonne l'honneur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même ».

« Des calomnies aussi odieuses sont capables d'empêcher une fille de se marier ! » Paroles en l'air. Non pas. Un gentilhomme des environs de Gex, M. de Crassier, capitaine au régiment de Deux-Ponts, avait demandé Marion Corneille en mariage pour un de ses parents : « Celui qui avait cette alliance en vue désirait une fille noble, bien élevée et dont les mœurs convinssent à la simplicité d'un peuple qui tient beaucoup de la Suisse. » Le hasard a fait que la feuille de Fréron dans laquelle Mlle Corneille est déshonorée a été lue par ce gentilhomme : « Cette insulte a fait beaucoup de bruit à Genève. Le scandale a circulé dans toute la province. Le gentilhomme qui se proposait pour Mlle Corneille a été refroidi. »

Quelques semaines plus tard, un nouvel établissement est manqué : « Un gentilhomme bourguignon voulait épouser Mlle Corneille ; il a vu la feuille ; il a vu que Mlle Corneille était fille d'un paysan qui subsistait d'un emploi de 50 livres par mois, à la poste de deux sous. Il n'a jamais lu *Le Cid* ; il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que Mlle Corneille avait deux cents ans de noblesse. »

1. Jean-François Corneille avait, depuis le commencement de 1760, un emploi de 48 livres par mois. En 1761, il obtint, de plus, une place de facteur de la petite poste de Paris, récemment établie.

Ah ! s'il s'agissait de la fille d'un conseiller au Châtelet, celui qui l'aurait attaquée serait au cachot... !  
« Mais l'impertinence française ne veut considérer ici que la parente d'un auteur élevée par un auteur. »

Querelle littéraire, dit-on. Il faut faire comprendre à M. de Malesherbes que ce n'est point cela. Il faut obtenir qu'il exige de Fréron un désaveu qui *decreditera* ses feuilles. « Si personne n'agit, M. Le Brun devrait aller donner cent coups de bâton à ce coquin de Fréron en présence de M. Corneille, le père : ce serait toujours au moins une petite consolation.... »

Le patriarche de Ferney se souvient, sans doute, d'en avoir reçu, jadis, autant sur l'échine et il n'est pas de ces « vieillards doucereux » qui hésitent à se venger.



Conséquences de tant de tracas, Voltaire s'attache plus étroitement à sa pupille. Le Brun ayant insinué au philosophe qu'il était mortel et se devait de ne pas laisser Mlle Corneille dans l'indigence, celui-ci a répondu que, là-dessus, il faisait son devoir.

On sait la manière qu'il a prise : « Pour prévenir la décadence de la langue et du goût », l'Académie française a formé le projet de donner un recueil d'auteurs classiques accompagné de commentaires. Chaque académicien se chargera d'un auteur : « Quel grand homme prenez-vous pour votre part ? demande Voltaire à l'abbé d'Olivet.... Dites-moi qui se charge

de La Fontaine?... Pour moi, j'ai l'impudence de demander Pierre Corneille.... La tragédie est un art que j'ai peut-être mal cultivé, mais je suis de ces barbouilleurs qu'on appelle curieux et qui connaissent très bien la touche des grands maîtres.... » Le produit de la vente des *Commentaires* grossira la dot de Mlle Corneille. L'ouvrage ne s'acquerra que par souscription : « Les meilleurs graveurs en ont fait les vignettes et les estampes ; les caractères ont été fondus par le meilleur fondeur de Paris ; le papier est le meilleur papier de France.... Tout se fera par des Français et chez des Français. » Ce sera une édition magnifique. Détail qui a son importance, le prix sera modique : pour deux louis, on aura douze ou treize tomes in-8 avec trente-trois belles estampes, et l'on ne paye rien d'avance !

Né dans un siècle plus vieux, le patriarche de Ferney eût été un remarquable agent de publicité.

\*  
\* \*

Tandis qu'on s'occupe à l'enrichir, la petite fille continue, vaille que vaille, de lire, d'écrire et de chiffrer. Enrégimentée dans la troupe des « Délices », on lui fait apprendre des rôles. Sa voix est, paraît-il, « flexible, harmonieuse et tendre ». Cependant, elle n'a pas « le nez tragique » et montre autant de naïveté que Pierre Corneille avait de grandeur : « On lui lisait *Cinna*, ces jours passés ; quand elle entendit ce vers :

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie...,

« Fi donc, dit-elle, ne prononcez pas ces vilains mots-là.

— C'est de votre oncle, lui répondit-on.

— Tant pis ! Est-ce qu'on parle ainsi à sa maîtresse !... »

Pour l'ouvrage des *Commentaires* les souscriptions affluent. Le roi, à qui l'on demandait de daigner permettre que son nom fût en tête de la liste, se fait inscrire pour deux cents exemplaires. Mme de Pompadour en prend cinquante. Parmi les Académiciens, le comte de Clermont, le Cardinal de Bernis, le duc de Nivernais se signalent par leur empressement. D'Alembert, qui n'est pas riche, a une manière charmante d'annoncer sa participation : « Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires ; pour l'un, comme votre ami et pour l'autre, comme homme de lettres et comme Français. »

Afin de susciter des souscriptions, Voltaire écrit par toute l'Europe : Impératrice de Russie, princes allemands, grands seigneurs italiens sont également sollicités, et avec bien de l'adresse : « N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du Tasse, s'il y en avait une, dit-il au marquis Albergati Capacelli ; elle mangerait de vos mortadelles et boirait de votre vin noir. »

Quelques mois après l'ouverture de la souscription, Mlle Corneille a environ 1500 livres de rentes. Le bruit s'en répand ; des partis se présentent.

Voici, vers la mi-décembre (1761) un « philosophe » de vingt-quatre ans qui est capitaine de cavalerie. Il s'appelle Vaugrenant, à moins que ce ne soit Cormont.

Voltaire n'est pas fixé sur ce point et l'intéressé ne semble pas l'être davantage. Le jeune homme n'a jamais vu Marion, mais il connaît les d'Argental; c'est à eux qu'il s'adresse pour entamer les pourparlers.

« Cornélie-Chiffon » est-elle la femme qui lui convient? Comment fera-t-il avec une personne dont il faudra finir l'éducation; comment s'accommodera-t-il d'être mari, précepteur et solitaire? fait remarquer Voltaire. « On se charge quelquefois d'un fardeau difficile à porter. »

Loin de se rebuter, le jeune philosophe se tient ferme dans son projet. Les « anges » le font savoir. Heureuse nouvelle! Si ce mariage se fait, « c'est pour le coup, que nous rirons aux anges »!

Puisque « tout roule, tout s'arrange », le *futur* n'a qu'à venir. « Son affaire est faite; il se trouvera que son marché sera meilleur qu'il ne croit : Cornélie-Chiffon aura, au moins, quarante à cinquante mille livres de Pierre; je lui en assure vingt mille; je lui ai déjà donné une petite rente. On dira : ce n'est pas une grosse dot. — Hé! c'est de quoi réaliser un très honnête mariage de province », et la future est la meilleure enfant du monde, toujours gaie, toujours douce et qui saura gouverner une maison avec noblesse et économie. Que le prétendu, surtout, ne s'épouvante point de l'idée que la jeune fille est la petite-nièce du grand tragique! « Depuis un an qu'elle est à Ferney, elle n'a pas seulement eu la curiosité de lire *Le Cid* : jamais elle ne fera *Héraclius* ni même ne l'entendra; elle en est extrêmement loin; c'est une bonne enfant.... » Ces mots

la peignent ; son tuteur le répète : « Celui qui l'épousera fera la meilleure acquisition du monde. »

Le Vaugrenant devrait être séduit. Il hésite : « Si fiançailles ne sont pas épousailles, désir passager n'est pas fiançailles », déclare Voltaire qui conclut avec bonhomie : « On attendra tranquillement que Dieu et le hasard mettent fin à cette belle aventure. »

La petite fille ne manifeste, en effet, aucune impatience de se marier. Elle joue la comédie, elle va au bal. A Ferney ? En plein hiver ? « Un bal, vieux fou ! un bal dans tes montagnes ? Et à qui l'as-tu donné ! aux blaireaux ? »

Non, s'il vous plaît, à très bonne compagnie, et voici comme les choses se sont enchaînées. On représentait le *Droit du Seigneur* : « Trois cents personnes de tout état et de tout âge, seigneurs et fermiers, dévotes et galantes » formaient l'assistance. « Tous les gens qui se piquent d'avoir de l'esprit depuis Dijon jusqu'à Turin » s'étaient dérangés. « Le théâtre était mieux tendu et mieux décoré que celui de la Comédie-Française. » Mlle Corneille tenait le rôle de Colette. Naturelle, et vive, et gaie, et maîtresse de la scène, elle tapait du pied quand on la sifflait mal à propos. Il y a un endroit où le public l'a forcée de répéter. Voltaire jouait le bailli « et, ne vous déplaie, à faire pouffer de rire ». On le vit conduire lui-même toute la noce sur le théâtre ; « six femmes jolies, habillées en bergères, six jeunes gens très galants, précédés de violons, se présentaient avec les acteurs devant Monseigneur : c'était un tableau de Teniers ».

Tous les spectateurs étaient enchantés; « jamais ils n'avaient éprouvé tant de gaieté ». Mais que faire de trois cents personnes au milieu des neiges, à minuit? Il a fallu leur donner à souper; ensuite, les faire danser : « c'était une fête assez bien troussée ».

A peine le *Droit du Seigneur* a-t-il recueilli des « battements de mains », on répète *Olympie* que les mauvais plaisants appellent « O l'impie!... » « Nous la jouons incessamment sur le théâtre le mieux décoré, le mieux éclairé, avec les plus beaux habits, les plus jolies prêtresses, la plus grande illusion, la pompe, la décence, la magnificence, rien ne manquera. Mme Denis joue le rôle de Statira supérieurement; Mlle Corneille dit les vers comme son oncle les faisait; mais, par une singularité malheureuse, elle n'aime guère les vers de Pierre. »

Le lui faire observer? Elle répond qu'elle n'entend point le « raisonner » et qu'elle ne peut jouer que le sentiment. Elle est née actrice comique, « c'est un naturel étonnant »!



Le printemps, l'été passent. Il semble que le Vaugrenant se soit évanoui. A la mi-septembre, au grand étonnement de tous, il donne signe de vie, s'informe de la situation exacte qui sera faite à Mlle Corneille.

Répondant aux d'Argental, qui continuent à servir d'intermédiaires, Voltaire donne, très explicitement, l'état de sa fortune : « Quand l'extrême protection et la



grande considération qu'on me prodiguait forcèrent ma modestie à quitter la France, j'avais des rentes viagères et de l'argent comptant. Je me suis défait de ce dernier embarras, en assurant à Mme Denis seize mille livres de rente; j'en ai donné trois à Mme de Fontaine; j'en ai assuré quinze cents, ou environ, à Mlle Corneille; le reste a été englouti en maisons, châteaux, meubles et théâtre. Je ne sais pas encore ce qui reviendra à Mlle Corneille de l'édition de Pierre; mais je crois que cela lui formera un fonds d'environ quarante mille livres. Je lui donnerai une petite rente pour ma souscription. Il ne faut pas se flatter que je puisse davantage. Ne comptons même l'édition de Corneille que pour trente mille livres, afin de ne pas porter nos espérances trop haut et de n'être pas obligés de décompter. »

Qu'on dise bien, en outre, « au philosophe qui veut épouser », qu'il ne trouvera pas une « philosophe formée » : « Nous commençons à écrire un peu, nous lisons avec peine, nous apprenons aisément des vers par cœur et nous ne les récitons pas mal; la santé est très faible, le caractère est doux, gai, caressant. »

Après un compte rendu si sincère et « du spirituel et du temporel, et du physique et du moral », le jeune Vaugrenant serait mal venu à se plaindre de n'avoir point été averti.

Persistera-t-il dans son dessein; viendra-t-il à Ferney? Il se présente quelques semaines plus tard. Mme Denis et Voltaire ont été prévenus. Cornélie-Chiffon est requinquée. Pleine de bonne volonté, elle

« prétend qu'elle pourra savoir un peu d'orthographe, ce qui est déjà quelque chose ».

Pour le surplus, l'on fera comme on pourra : « Ces aventures-là s'arrangent toujours d'elles-mêmes. Il y a une Providence pour les filles. »

Introduit au château, l'épouseur est d'abord reçu par Voltaire. L'impression première n'est pas défavorable. Ce n'est qu'un « demi-philosophe » ; mais « il n'est point effarouché que la future ait fait peu de progrès dans la musique, dans la danse et autres beaux-arts ; il ne danse, ni ne chante, ni ne joue ; il est pour la conversation ; il veut penser ».

Par exemple, s'il est « demi-philosophe », il n'est pas « demi-pauvre ». Il l'est complètement. Il a encore son père, et ce père n'est pas « demi-dur » ; c'est une barre de fer. Il veut bien donner à son fils mille livres de pension, mais, en récompense, il demande que Voltaire fasse de très grands avantages à sa pupille, de sorte que celui-ci n'est pas « demi-embarrassé ».

On discute comme pour un marché :

« Vingt mille francs, dit l'écrivain, et quatorze cents livres de rentes déjà assurées et, environ, quarante mille livres de souscriptions, et le marié et la mariée nourris, chauffés, désaltérés, portés<sup>1</sup> pendant leur vie, c'est là une raison qui n'est pas la raison : sans dot ! »

Mais, M. de Vaugrenant, de son côté :

« L'argent des souscriptions sera peut-être peu de chose et l'on ne saura que dans dix-huit mois à quoi

1. Allusion au vers du *Joueur* de Regnard, acte III, scène III : « Alimenté, rasé, désaltéré, porté.... »

s'en tenir. On ne peut guère articuler dans un contrat de mariage l'espérance d'un produit de souscription pour un livre imprimé par des Genevois. Les quatorze cents livres de rentes qui appartiendront à Mlle Corneille ne sont que viagères; elle n'aura donc que mille livres à stipuler aisément.... »

Cependant, le jeune Vaugrenant ou Cormont — on n'est toujours pas fixé sur son nom — est admis auprès de Mme Denis et de Marion. Ah! qu'elles sont loin d'être aussi contentes que Voltaire de ce « demi-philosophe »! Elles le trouvent « sombre, duriuscule, peu poli, peu complaisant ». Elles disent, et elles ont raison, « qu'il est marchandant et marchandant mal ».

Ne débute-t-il pas par demander à Marion si la souscription du *Corneille* ne va pas déjà à quarante mille livres et sa première confidence n'est-elle pas pour faire savoir qu'il a dessein, avec cet argent, de voyager seul en Italie?

Le sot croit en outre que « Mlle Corneille est élevée à Ferney comme une personne qu'on a prise par charité ». Il lui parle de la même manière qu'Arnolphe à Agnès avec cette différence « qu'Arnolphe aimait et que lui n'aime pas ».

Le maroufle! La petite fille le prend en grippe. On la juge uniquement capable de jouer à la poupée, de mordre dans une tartine, elle sait parfaitement ce qu'elle veut et ne veut pas :

« Fi! est-ce-là l'homme qu'on lui destine! »

Et elle pleure la petite fille! Et Voltaire la raille gentiment : « Allons, ma mie! Nous lui ferons abjurer

son catéchisme<sup>1</sup> par une clause expresse du contrat et il le brûlera en notre présence.... Je vous jure qu'en le rabotant un peu nous ferons de ce « demi-philosophe » un « philosophe complet » !

Le moyen de continuer à se désoler ! La petite fille sèche ses larmes et consent que le Vaugrenant lui fasse la cour.

Il s'installe à Ferney. Mlle Corneille s'accoutume un peu à lui. Voltaire triomphe :

« Les bons caractères, dit-il, sont comme les bons ouvrages ; on en est moins frappé d'abord qu'on ne les goûte à la longue. »

Toutefois, comme le « demi-philosophe » n'a pas un sol et que, à cause de la ladrerie et de la bonne santé de M. son père et de Mme sa mère, il n'aura rien de longtemps, Voltaire s'avise d'une idée « divine ».

Par les d'Argental, on pourrait obtenir de M. le duc de Praslin que le prétendu soit pourvu d'une place de secrétaire d'ambassade à Genève : « Le demi-philosophe plaira beaucoup aux Genevois, car il est sérieux et il raisonne », dit Voltaire.

La petite fille, qui a le plus aimable naturel du monde, répond :

« Oui, mon oncle ; peut-être.... »

Mais, au vrai, elle pense qu'elle n'a pas besoin, elle, d'un mari qui plaise aux Genevois, elle n'a rien à faire d'un « homme sérieux et qui raisonne ».

Malgré la recommandation de Voltaire et des d'Ar-

1. Mme Denis prétendait qu'il avait fait un catéchisme qui ressemblait à celui d'Arnolphe.

gental, la place demandée pour le « demi-philosophe » se fait attendre, et le consentement de M. son père n'arrivant pas, le prétendu profite du voisinage de Genève pour y aller visiter un de ses amis, M. Micault, neveu de Marmontel et qui est du nombre des patients de Tronchin.

A ce Micault, le « demi-philosophe », qui n'est pas demi-bavard, fait confidence de son « dessein coquet ». Micault n'a rien de plus pressé que d'en parler « en secret » à une dame qui le redit « en secret » à une autre dame aussi discrète....

La petite fille n'est pas contente :

« Eh ! remarque-t-elle, notre secret maintenant est public et, si le mariage manque, la longue cohabitation de M. Vaugrenant dans la même maison que moi me fera tort.... »

Bravo, petite fille ! vous n'êtes ni philosophe, ni demi-philosophe, ni même quart de philosophe. Vous n'êtes qu'une petite bourgeoise française et, plus exactement, normande ; mais vous raisonnez fort sensément. Vous vous conduisez avec sagesse, vous êtes digne « de l'estime et de l'amitié de tous ceux qui vous connaissent ».

On est au 5 janvier de l'année 1763 et le prétendu s'impatiente. Après avoir tergiversé pendant des mois, pendant des saisons, il voudrait conclure « subito, allegro, presto ».

Lors de son arrivée à Ferney, il n'attendait qu'une lettre de son père ; cette lettre viendrait dans trois jours. « Ce père est l'homme du monde qui dépense le

moins en papier et en encre. Il y a un an qu'il n'a écrit à M. son fils.... Il lui faisait une pension de mille livres avant d'avoir payé sa compagnie et, depuis ce temps, il lui retranche sa pension. Ce fils n'a donc que sa compagnie, qu'on va réformer, trois chevaux que nous nourrissons et des dettes.... » La philosophie est quelque chose, sans doute, mais M. Vaugrenant a beau répéter que ses parents sont riches, très riches, qu'il aura, un jour, cinq mille livres de rente, en attendant, il n'a rien, rien du tout !

Surcroît d'ennuis, l'édition des œuvres de Pierre Corneille ne semble pas valoir beaucoup à son arrière-petite-nièce, pardon, son arrière-petite-cousine. Quantité de « beaux seigneurs français » ont souscrit, mais la plupart n'ont pas payé et « quelques-uns ont payé pour un exemplaire après avoir souscrit pour cinq ou six... ».

Du fond de son château, dans la Bresse, M. Vaugrenant ou Cormont père laisse entendre qu'il trouve que Mlle Corneille est un piètre parti.

Dans le même temps, Voltaire a une impression toute pareille du « demi-philosophe ».

« Je ne crois pas que je puisse lui dire :

Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec nous.... »  
Le « soudard » n'a qu'à se retirer. Mais, bonne table, bon feu et bon lit sont choses à son goût. Il refuse de partir. « Comment le renvoyer au milieu des glaces et des neiges ! »

Tout cela est « embarrassant » ! Tout cela est assez comique ! Tout cela est un peu triste ! « Cette aventure

peut aisément être tournée en ridicule par les malins dont le nombre est grand. »

Tout cela s'arrange, finalement. Le « soudard » prend congé avec sa cavalerie.

La conduite de Mlle Corneille a été si décente, a si peu donné prise à la médisance des Genevois et des Français qui sont à Genève, que Marion est presque, sans tarder, recherchée à nouveau en mariage.

Cette fois, il ne s'agit pas d'un « demi-philosophe » « dégoûté du service, mal avec ses parents, avec lui-même et chargé de dettes », mais d'un jeune cornette de dragons d'environ vingt-trois ans et demi :

« Vous plaît-il, petite fille ?

— Ah ! s'il me plaît ! Il est gentilhomme, il est très aimable, il a une très jolie figure, il est doux, il est brave, il est sage, il est de mœurs charmantes, il est riche, il a dix mille livres de rentes ; enfin, je l'aime et j'en suis aimée. »

« En un moment, dit Voltaire qui s'est entretenu avec le jeune et séduisant Dupuits, nous avons été d'accord et sans discussion ; comme on arrange une partie de souper. »

La petite fille saute et rit et danse et chante par toute la maison.

Point de nuage à l'horizon. Le cornette est orphelin, Dieu en soit loué ! On n'aura pas de difficultés avec son père.

Hélas ! Marion, c'est le vôtre, à présent, qui va en susciter.

Vous avez besoin de son consentement et de celui de



votre mère. Ce n'est qu'une formalité. Simplement, qu'ils signent : « Nous consentons au mariage de Marie avec Claude Dupuits, cornette dans la Colonelle Générale », et tout est dit.

Oui ; mais le père Corneille refuse de signer. Quelles raisons donne-t-il ? Aucune. Il dit : « Je ne veux pas... ».

Alors, la petite fille conte que, lorsque son père est venu la voir, au printemps dernier, il lui a dit :

« Gardez-vous surtout de vous marier jamais ; je n'y consentirai point. Fuyez le mariage comme la peste, ma fille ; point de mariage, point de mariage ! Je vous en prie. »

C'est un fol, un monomane ! Le constater n'est pas un remède et la petite fille, de nouveau, verse toutes ses larmes ; mais, pour la consoler, elle a, auprès d'elle, le gentil cornette Dupuits. Dans le salon du château, du « petit château », ils ont de longs entretiens ; ils se promènent dans les jardins, dans la campagne. Si on leur demande ;

« Où avez-vous été ? »

Ils répondent, avec les mêmes mots que M. de Voltaire, mais de quel autre ton !

« Nous venons du lac, ses bords sont délicieux ! »

\*  
\* \*

Pour vaincre l'absurde opposition du père Corneille, Voltaire s'avise d'un moyen :

« Qu'on donne vingt-cinq louis au bonhomme ; il enverra son consentement ! » Mais, voilà bien d'une

autre affaire ! Pris d'une soudaine tendresse pour sa fille, Jean-François parle de venir à la noce.

Grand émoi à Ferney ! « Si c'était l'oncle Pierre ou même l'oncle Thomas, écrit Voltaire aux chers anges, je le prierais en grande cérémonie ; mais, pour François, il n'y a pas moyen.

Il est singulier qu'un père soit un trouble-fête dans une noce, mais la chose est ainsi, comme vous savez. Nous nous jetons aux ailes de nos anges pour qu'ils l'empêchent d'être de la noce.... Sa personne, ses propos, son emploi ne réussiraient pas auprès de la famille dans laquelle entre Mlle Corneille », et choqueraient les grands personnages qui seront présents.

Le mariage, en effet, promet d'être brillant. M. le duc de Villars y assistera, ainsi que M. le duc d'Harcourt, et Voltaire se remue pour obtenir, au contrat, des signatures dont le lustre rehaussera celui des jeunes mariés. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie, autorise Voltaire à signer pour lui et Messieurs les Académiciens : « Le nom de Corneille peut mériter cette distinction. » Les d'Argental, bien d'autres, accordent même honneur.

Tout se prépare. Mme Denis commande des perdrix du Valais, des coqs de bruyère ; mais François Corneille, « aussi têtue qu'imbécile », de nouveau fait opposition à l'hymen de sa fille.

« Sa tête, dit Maman Denis, ressemble à *Pertharite*, *Agésilas* et *Suréna* ; elle est fort mal timbrée.... »

Qui pourrait-on lui détacher « pour le mettre à la charrue sans qu'il regimbe » ?

« Le mieux serait de ne point lâcher les 25 louis qu'on lui a promis qu'il n'eût signé et si, par une impertinence imprévue, il refusait d'écrire tout ce qu'il sait écrire, c'est-à-dire son nom, alors François de Voltaire, qui est la justice même, le laisserait mourir de faim », et il ne tâterait point des souscriptions en faveur des *Commentaires*.

Mais qu'on se hâte, car, si l'on tombe en carême, adieu les perdrix du Valais, adieu les coqs de bruyère ! Les invités seront réduits à manger des carpes et des truites. Triste menu pour un jour de noces !

\*  
\* \*

Que de péripéties ! Nous ne sommes pas au bout. Chose curieuse. Dès qu'il s'agit de Voltaire et de ceux qui l'entourent les événements s'ordonnent d'eux-mêmes comme dans une comédie.

Les Vaugrenant ou Cormont, enfin ces gens dont on n'a jamais su comment ils s'appellent et qui ont un fils « si dur » et si gauche, ont été informés que Mlle Cornille va se marier. Cette nouvelle les pique ainsi qu'une tarentule.

Eux qui étaient chiches de leur encre et de leur papier, se mettent à écrire. S'adressant à Micault, l'ami de leur fils à Genève, ils remuent tout au monde pour renouer les pourparlers rompus.

Quelle douce satisfaction, après leurs lanterneries, de pouvoir leur dire avec un léger ricanement :

« Trop tard ! Trop tard ! »

D'ailleurs, leur fils « n'était point aimé et notre petit Dupuits l'est ; il n'y a pas à répondre à cela ».

L'inconséquence des Cormont, elle aussi, tient de la comédie. On leur présentait Mlle Corneille, ils la repoussaient ; on la donne à un autre, ils la réclament pour leur fils. Mme Cormont écrit directement à Voltaire, elle prie qu'on pardonne à son « dur » mari et renouvelle sa demande. A Ferney, cette lettre ne déchaîne que les rires.

\*  
\* \*

En février, l'autorisation de François Corneille finit par arriver. Mme d'Argental l'a obtenue et en est bien joliment remerciée : « Madame Ange, nos lettres se croisent comme les conversations de Paris. Celle-ci est une action de grâces de la part de Mme Denis qui a un érysypèle, un point de côté, la fièvre, etc. ; de la part de notre cornette de dragons qui se jette à vos pieds et qui baise le bas de votre robe avec transport ; de la part de Marie Corneille qui vous écrirait un volume si elle savait l'orthographe ; et, enfin, de la part de moi, aveugle, qui réunis tous leurs sentiments de respect et de reconnaissance. »

Le mariage est célébré quelques jours plus tard. La cérémonie a lieu dans l'église de Ferney « en présence du grand Jésus doré comme un calice et qui a l'air d'un empereur romain ». A cause de la maladie de « Maman Denis », il n'y a pas eu d'invités ; « l'on n'a pas tiré le canon ». Les « petits mariés qui s'aiment à la folie »

s'installent au château et d'Alembert propose plaisamment à son ami, « à condition qu'elle ne servirait de longtemps », d'accepter cette épitaphe :

« Il fut l'auteur de *La Henriade*, etc., etc., et maria la nièce du Grand Corneille. »

\*  
\* \*

Au théâtre, lorsque les amoureux sont unis et heureux le rideau tombe.

Nous ne sommes pas au théâtre. A peine y a-t-il un mois que Marion est devenue Mme Dupuits, que, à Ferney, débarque « un petit Corneille qui, lui, est réellement arrière-petit-fils de Pierre et, par conséquent, très bon gentilhomme ».

Longtemps, il a été soldat, puis déserteur, puis manœuvre. Comme il a une sœur, cuisinière quelque part, en province, il s'est imaginé que Marion était cette sœur.

Il arrive de Grenoble où il a fait valoir son nom et ses besoins à M. de Barral de Montferra : « Ce président, qui est le plus généreux de tous les hommes, ne lui a pas donné un sou, mais lui a conseillé de poursuivre son voyage à pied et de venir chez moi, l'assurant que ce conseil valait beaucoup mieux que de l'argent et que sa fortune était faite. »

Claude-Étienne a représenté à M. de Barral qu'il n'avait que quatre livres, dix sous, pour aller jusqu'aux Délices.

« Le président a fait son décompte et lui a prouvé

que, en vivant sobrement, il en aurait encore de reste à son arrivée. »

Quand le pauvre diable est parvenu au terme de son voyage, il mourait de faim et « ressemblait au Lazare ou à moi », dit le patriarche de Ferney.

Entré dans la maison, Claude-Étienne demande d'abord à boire et à manger, « ce qu'on ne trouve pas chez le président de Montferra ».

Quand il est un peu refait, il dit son nom et prie qu'on lui permette d'embrasser sa sœur, ce qu'on ne juge pas à propos de lui laisser faire.... « Pourtant, il descend de Pierre Corneille en droite ligne et Mlle Corneille, à la rigueur, n'est rien à Pierre. »

On a bien de la peine à s'en débarrasser. D'autres « Cornillons » vont-ils se présenter? Toute la « corneillerie » sortira-t-elle de terre pour s'abattre sur Ferney?

Tant pis pour les « Cornillons »! Une seule a été élue : « Marie Corneille est comme Marie sœur de Marthe. » Sans rien faire, sans rien demander, elle a reçu la meilleure part.

## CHAPITRE VIII

### SAVOIR VIEILLIR

« Il y a de très beaux soleils couchants.... »

VOLTAIRE.

Le patriarche de Ferney n'a point écrit de traité sur la vieillesse. Sans y penser, peut-être, il en a donné les éléments au cours de sa correspondance. Ses maximes sont d'une sagesse incontestable; mais, pour être avertie et souriante, sa résignation n'a rien de béat : « Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses », il le dit tout net et reconnaît qu'elles entraînent souvent à l'hypocondrie, ce qui est naturel : « Tout est vanité, disait l'autre. Eh! plutôt à Dieu que tout ne fût que vanité; mais, la plupart du temps, tout est souffrance. »

L'état de vieillesse, voyons-le dans son détail. Le grand malheur qu'il apporte avec soi, c'est le dégoût de tout : « Une *Pucelle*<sup>1</sup> amuse un quart d'heure, mais on retombe tout de suite dans la langueur; on vit tristement au jour la journée; on attend que quelqu'un vienne chez nous par oisiveté et qu'il nous dise quelque nou-

1. Allusion à sa *Pucelle*, qu'il avait donnée à Mme du Deffand à qui la lettre est adressée.



velle à laquelle nous ne nous intéressons pas du tout; on n'a plus ni passion, ni illusion; on a le malheur d'être détrompé; le cœur se glace et l'imagination ne sert qu'à nous tourmenter. »

Le déplorer en disant : « La vie n'est que de l'ennui et de la crème fouettée », comme fait Mme du Deffand, est une sotte façon de penser; elle ne remédie à rien. Mieux vaut s'organiser « une vie régulière qui est le plaisir même et donne envie de vivre ».

Ainsi fit-il lui-même. Au printemps de 1760, il s'installe à Ferney. Qui vieillit doit savoir devenir casanier sans regret. Le monde est « un grand bal où il ne faut plus s'aviser de paraître lorsqu'on ne peut plus danser ».

Soyons philosophes alors. Les « quatre derniers jours qui nous restent » ne les employons pas « à nous sacrifier aux vanités, à suivre des fantômes, à nous éviter nous-mêmes, à nous prodiguer au dehors, à nous repaître de vent ». Les moyens ne manquent pas d'égayer « les chagrins secrets de la vieillesse ».

On peut construire la coquille où se retirer. Le château, son « petit château », le patriarche l'a fait bâtir lui tout seul et n'en est pas peu fier. Ceux qui veulent lui être agréables disent :

« Monsieur, vous avez attrapé le vrai goût italien ! »

Dieu les bénisse ! Le paysage qui s'y offre est de Claude Lorrain. A l'horizon, « les montagnes de glace montrent leur même visage, leur calme éternel ». De sa chambre, le philosophe peut contempler « une montagne au milieu de laquelle se forment des nuages. Elle con-



LE CHATEAU DE FERNEY, VU DES JARDINS.

(Cabinet de Estampes.)



duit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur et, quand on est englouti dans cet abîme, on trouve d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices ». Les splendeurs éclatantes de la lumière jouent avec l'air et se reflètent dans les eaux.

Autour du château, et loin au delà, s'étendent les jardins. Ils sont l'orgueil, ils sont la joie de leur propriétaire qui les a conquis par un travail patient et acharné. Le sol était mauvais; le climat est rude; mais, « faire un joli jardin, cela est très amusant et il faut s'amuser; les eaux, les fleurs et les bosquets consolent, et les hommes ne consolent pas toujours ».

N'est-ce pas un plaisir, un grand plaisir de transformer un « désert horrible » en un séjour riant, « de se dire que le nombre des habitants y est triplé, ainsi que celui des charrues, et que la nature est changée dans ce coin qui était le rebut de la terre »?

Sans vanité, on peut se croire un enchanteur. Le résultat fait oublier les peines prises : « J'ai de tout dans mes jardins : parterres, petites pièces d'eau, promenades régulières, bois très irréguliers, vallons, prés, vignes, potagers avec des murs de partage couverts d'arbres fruitiers, du peigné et du sauvage, le tout en petit et fort éloigné de la magnificence. »

Que la campagne est belle quand vient le mois d'août, que des barbares s'obstinent à appeler *août* : « Ceux qui vivent dans les villes ne connaissent pas le plaisir de la contempler. »

Le conseil de Candide est généreux. Cultivons, cultivons notre jardin ! Cesser de travailler sous prétexte qu'on est vieux, quelle sottise ! « Je peux mal employer mon temps, écrit Voltaire à l'abbé d'Olivet, mais je ne suis pas oisif. Je m'aperçois tous les jours, mon cher Maître, que le travail est la vie de l'homme. La société amuse et dissipe. Le travail ramasse les forces de l'âme et rend heureux. »

Semblable à Arlequin, « qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois », l'écrivain est enchaîné « au char de Cérès comme à celui d'Apollon » ; il est maçon, laboureur, vigneron, jardinier.... « Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi et je ne croirais pas vivre, si je vivais autrement. Ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe. »

Si les vieillards doivent être hardis, « ils doivent être non moins actifs, non moins prompts ». Avec une ardeur que ne connaissent pas toujours les jeunes, Voltaire s'écrie : « C'est le bel âge pour dépêcher de la besogne », et ne s'y épargne point. Ce travail acharné, il l'appelle joliment « jouer avec la vie ». Elle n'est bonne qu'à cela. « Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. »

Tout valétudinaire qu'il est, il lui arrive d'accomplir un tour de force, une « espièglerie ». Il faisait répéter *Mérove* : « Hé, se disait-il modestement à lui-même, voilà qui est intéressant ; ce ne sont pas de froids raisonnements, de l'ampoulé et du bourgeois ; ne pourrais-tu pas faire quelque chose qui tînt du tragique ? »

Le diable, là-dessus, entra dans son corps. Le

diable ? Non, non. « C'était un ange de lumière ! » L'enthousiasme le saisit : « La rage s'empara de moi un dimanche, conte-t-il, et ne me quitta que le samedi suivant. J'allai toujours rimant, toujours barbouillant ; le sujet me portait à pleines voiles. Je volais comme le bateau des deux chevaliers danois conduits par la vieille<sup>1</sup>. En six jours, la tragédie d'*Olympie*, est faite et envoyée aux « chers Anges » qui ne partagent pas l'enthousiasme de l'auteur et font des critiques. Celui-ci les accepte et, six semaines durant, rapetasse sa pièce. N'est-il pas comme le potier du *Potier d'étain* ? Vous ne connaissez point cette comédie danoise ? Écoutez : « C'est un potier qui laisse sa roue pour faire tourner celle de la fortune et pour régler l'Europe ; on lui vole son argent, sa femme, sa fille, et il se remet à faire des pots. » Quelle leçon !



Les années passent sur le « Vieux de la montagne », comme il aime à s'appeler. Hélas ! « On n'est pas plus tôt sorti du collège qu'on a soixante ans ; en un clin d'œil, on en a soixante-dix ; on voit tomber ses contemporains comme des mouches.... » Les infirmités s'appesantissent. Dès qu'il neige sur les montagnes, le voilà redevenu « taupe ». Ses yeux sont « d'un rouge charmant et il aurait très bon air aux Quinze-Vingts ». Il est « comme le bonhomme Tobie, à la différence près qu'il

1. Voltaire se trompe. Dans la *Jérusalem délivrée*, la barque des deux chevaliers danois est conduite par un vieux magicien.

n'espère rien d'un fiel de poisson ». C'est une dure épreuve. Heureusement, aveugle, il ne l'est que par bouffées. D'autres sont plus à plaindre. D'autres? Mme du Deffand. Pourtant « quatre sens (qui lui restent) et beaucoup d'esprit sont quelque chose ».

« Vivez gaiement ! » répète-t-il à sa vieille amie avec la patience d'un maître envers un enfant rétif qui se refuse à comprendre. La sagesse d'un Voltaire, et qui semble frivole dans ses apparences, mais seulement dans ses apparences, ne convient pas à une du Deffand. Ils n'ont point les mêmes goûts.

Écoutons-le, d'ailleurs, hausser le ton. Assurément, pour pratiquer la gaieté dans la vieillesse et la maladie, il faut du courage. Où serait le mérite si l'on n'en avait pas besoin?... « Rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable. On a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie et, à la fin, tout ce qu'on peut faire, c'est de la supporter. ».... « On devient chagrin, l'on s'imagine que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois.... Quelle erreur ! Les fleurs n'ont-elles pas les mêmes couleurs ! »

Certaines comparaisons sont salutaires. « Je rencontraï hier, dans mon chemin, un borgne, et je me réjouis d'avoir encore deux yeux. Je rencontraï, ensuite, un homme qui n'avait qu'une jambe, et je me félicitai d'en avoir deux, toutes mauvaises qu'elles sont. Quand on a passé un certain âge, il n'y a guère que cette façon-là d'être heureux ; cela n'est pas bien brillant, mais c'est toujours une petite consolation. Un beau soleil est encore un grand plaisir. »





Évidemment, il faut savoir ne pas être exigeant. Adieu les fins rôtis, les jambons, les perdrix, les gelinottes au fumet délicieux préparés par les mains expertes d'une cuisinière telle que « dame Pâté » ; adieu les vins de Champagne et de Tokai ; on doit se contenter d'eau de poulet ou d'eau pure, en attendant qu'on boive celle du Styx.

Hé ! l'on a des compensations. Cette eau pure, cette eau fraîche est la véritable eau de santé ; on mange de bons légumes. Les potagers de Ferney, qui sont les plus beaux du royaume, fournissent la table en toutes saisons : « Cette nouvelle cuisine est très saine ; elle ne donne point d'indigestions ; elle ne porte point au cerveau des nuages comme l'ancienne cuisine. »

Il est d'autres plaisirs. L'on écrit à ses amis. Le thème manque ? L'on écrit des « on-dit ».... « Tout le monde écrit des *on-dit*. Cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on-dit*. Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on-dit* ? La société ne subsiste que des *on-dit* ! »

Retiré au coin de son feu avec des amis dignes de soi, on se livre à des « bavarderies » : « c'est un passe-temps que les vieillards aiment fort ». On se console « en faisant au figuré des tours de singe sur la corde ». Dans le pays des singes, il faut rire de leurs grimaces.

On lit ou bien l'on fait lire : « La lecture me paraît plus nécessaire dans la retraite que la conversation. Il

est certain qu'un bon livre vaut mieux que tout ce qu'on dit au hasard. Il me semble que celui qui veut s'instruire doit préférer ses yeux à ses oreilles ; mais, pour celui qui ne veut que s'amuser, je consens de tout mon cœur qu'il soit aveugle et qu'il puisse écouter des bagatelles toute la journée. »

Faute de société, l'on peut encore avoir de longues conversations avec soi-même. L'on médite : « Ne méditez-vous pas aussi, Madame ; ne vous vient-il pas aussi quelquefois cent idées sur l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur l'espace, sur l'infini ? Je suis tenté de croire qu'on pense à tout cela et que le monde est comme Mathieu Garo qui recherchait pourquoi les citrouilles ne viennent pas au haut des chênes. »

« Hélas ! soupire la triste aveugle, Mme du Deffand, plus on pense, plus on est malheureux !

— Non, Madame, cela est vrai pour les gens qui pensent mal, je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain ; cela est quelquefois très amusant. Je dis pour ceux qui pensent tout de travers ; ceux-là sont à plaindre, sans doute, parce qu'ils ont une maladie de l'âme et que toute maladie est un état triste. »

Qui empêche de s'entretenir avec son âme ? A la sienne, la « vieille marmotte des Alpes » a donné un nom familier, nom de soubrette du répertoire. Il l'appelle Lisette. « Je dis quelquefois à Lisette : Allons donc, soyez donc gaie ! Elle répond qu'elle n'en peut rien faire et qu'il faut que le corps soit à son aise pour qu'elle y soit aussi. — Fi donc, Lisette, lui dis-je, si vous me tenez de ces discours-là, on vous croira maté-

rielle. — Ce n'est pas ma faute, répond Lisette ; j'avoue ma misère et je ne me vante point d'être ce que je ne suis pas. »



Est-ce tout? Quand on est processif, « avec le diable au corps », on fait la guerre jusqu'au dernier moment, « jusqu'à la dernière goutte d'huile de la lampe ». .... « Jansénistes, Molinistes, Frérons, Pompignans, à droite, à gauche, et des prédicants, et Jean-Jacques Rousseau, je reçois cent estocades ; j'en rends deux cents et je ris. »

Un autre plaisir, et qui n'est pas à dédaigner, car il est vif, « c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer et la foule des ridicules qui ont passé devant les yeux ».

A-t-on eu, dans sa jeunesse, l'heureuse inspiration de s'assurer en viager? On éprouve une délectation qui n'est pas morose à l'idée du bon tour qu'on joue à celui qui doit vous verser votre rente.

Quand Voltaire avait trente-neuf ans, certain marquis de Lezeau prit, de lui, dix-huit mille livres de rente en viager. Il se frottait les mains, ce marquis de Lezeau, il croyait faire une excellente affaire. Il se disait : « J'enterrerai M. de Voltaire au bout de six mois ! » Il dut lui servir sa rente pendant près d'un demi-siècle<sup>1</sup> !

1. Comment ne pas citer aussi le prêt fait à l'époque où Voltaire était l'hôte du roi de Prusse? L'emprunteur n'est autre que le Prince de

Une autre occupation encore est de faire son testament. Merci bien ! Attendez. On en fait un qui est sérieux et puis, pour se divertir, au courant de la plume ou d'une lettre, on en peut semer quelques autres : « Voici mes dernières volontés.... Je vous prie de continuer à être inflexible sur les mauvais ouvrages et sur le mauvais goût ; de juger des choses malgré les noms, de ne jamais souffrir le galimatias, se trouvât-il dans Pierre Corneille, de trouver le roman de *Julie* détestable, au nez des dames qui l'admirent en bâillant, etc., etc..... » Sur ce sujet, l'esprit peut broder.

Dans le même ordre d'idées, l'on s'amuse « à se faire bâtir un petit tombeau ». Celui que Voltaire s'édifie est dans le jardin, sans aucun luxe.

Quoi ? Cela ne vous plaît pas ? Occupez-vous, alors, à vous amender, à vous corriger. Il faut le faire, eussiez-vous quatre-vingts ans : « Je n'aime point les vieillards qui disent : J'ai pris mon pli. — Eh ! vieux fou, prends-en un autre ; rabote tes vers, si tu en as fait, et ton humeur si tu en as. »



« Tout cela n'est pas le ciel ouvert, mais, enfin, on n'a pas mieux et c'est un parti forcé. »

Au bout du compte, il n'y a que « Judas dont on ait

Wurtemberg, gendre de Wilhelmine, Margravesse de Baireuth, sœur de Frédéric. La somme prêtée, 542.000 livres. Le total des arrérages payés s'élevait à la mort de Voltaire à 1.621.000 francs !

dit qu'il eût mieux valu, pour lui, de n'être pas né et, encore, est-ce l'Évangile qui le dit ».

« Ah ! proteste Mme du Deffand, taisez-vous ! La vie, la vieillesse seraient supportables, mais il y a la mort. » La mort ! Songez donc ! « Cette idée que nous devons finir empoisonne tout !

— La mort, Madame, raisonnons un peu, je vous prie : il est très certain qu'on ne la sent point ; ce n'est point un moment douloureux, elle ressemble au sommeil comme deux gouttes d'eau ; ce n'est que l'idée qu'on ne se réveillera plus qui fait de la peine, c'est l'appareil de la mort qui est horrible. »

Voltaire peut en parler sciemment. Plus d'une fois déjà, il a été « un peu mort ». Pour qu'il le fût tout à fait, il ne suffisait « que d'un petit tour de broche de plus ».

« Hé bien, Monsieur ?

— Hé bien, Madame. C'est un état qui n'est pas si désagréable qu'on le croit.... Je souffrais beaucoup moins qu'à l'ordinaire.

Pourquoi s'alarmer ? Pourquoi s'attrister de mourir ? Il y a bien peu de choses à regretter. »

« La mort n'est rien du tout. L'idée seule en est triste. »

## CHAPITRE IX

### EN VISITE CHEZ M. DE VOLTAIRE

M. de Voltaire est installé à Ferney. Certains malveillants prétendent qu'il n'y est pas de son bon gré et l'impriment et veulent le faire croire.

« Fi que cela est vilain ! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez, à Paris, mais que j'aime cent fois mieux rire où je suis ; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent. »

Le « monde entier » — ce qu'on appelle alors, ainsi : l'Europe — a les yeux fixés sur lui. On fait cent lieues, et même davantage, pour le voir ; le nombre des « originaux » qui lui passent par les mains est inconcevable. Parce qu'il se trouve dans un pays « situé tout juste au milieu de l'Europe », les passants s'arrêtent. Il a les belles dames qui se rendent à Genève pour consulter « Esculape-Tronchin », faiseur de miracles ; il happe les voyageurs qui passent en Italie « pour y voir des chefs-d'œuvre et qui, avant d'aller demander la bénédiction du Pape, souhaitent de recevoir la sienne ». Beaucoup d'étrangers, surtout des Russes, des Anglais, des Allemands. Nous croyons qu'ils nous admirent. Ils

en ont l'air, mais au fond « tous s'accordent pour se moquer de nous ». On s'en aperçoit dès que l'on va chez eux :

« Vous ne savez pas, Madame<sup>1</sup>, ce que c'est d'être français en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation ; on l'entend continuellement maltraiter : cela est désagréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à sa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres.... »

\*  
\*\*

Les visiteurs qui ont pu se procurer des lettres de recommandation sont sûrs, pourvu que « l'éternel malade » ne soit pas moribond, d'être bien accueillis par lui. Les autres s'assemblent dans son antichambre pour l'entrevoir au moment où il sort et veut bien se montrer aux curieux, dit l'Anglais John Moore, « comme un ours que l'on promène à la foire ». Pendant ce temps, les valets, les voyageurs qui n'ont point été admis au château se tiennent aux grilles du jardin. M. de Voltaire le sait et a la complaisance de faire quelques tours pour eux : « On se le montre et l'on dit : « Le voilà ! Le voilà ! ». C'est très plaisant. »

Avec quelques privilégiés, pénétrons dans « la petite cabane de l'ermite ».

Mme Suard y fut reçue durant l'été de 1775. Qui est Mme Suard ? C'est la sœur du premier des Panckoucke,

1. Lettre à Mme du Deffand (1760).



éditeur de l'*Encyclopédie*. Elle est venue à Genève pour se soigner, mais l'objet secret de son voyage, le but de ses désirs est de voir Voltaire.

L'exaltation où elle se trouve quand elle arrive à Ferney atteint une espèce de folie : « Jamais, reconnaît-elle elle-même, les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme. Il me semble que j'étais en présence d'un dieu, mais d'un dieu dès longtemps chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon respect. »

Le cœur lui bat avec violence. Voltaire paraît. Elle manque s'évanouir. Ce serait très flatteur pour M. de Voltaire, mais, pour Mme Suard, ce serait sottement choisir son moment.

Mieux vaut ouvrir les yeux et les oreilles. Ah ! comme elle est surprise, délicieusement surprise. Elle s'attendait à trouver un petit vieillard voûté, cacochyme, elle pensait rencontrer une figure décrépète, elle voit une « physionomie pleine de feu et d'expression » ; elle voit « un homme d'un maintien droit, élevé et noble, quoique abandonné, d'une démarche ferme et même leste encore » ; elle entend une voix qui dit :

« Où est-elle cette dame ? où est-elle ? C'est une âme que je viens chercher.... On m'écrit, Madame, que vous êtes tout âme.

— Cette âme, Monsieur, est toute remplie de vous et soupirait depuis longtemps après le bonheur de s'approcher de la vôtre.... »

Quelques instants d'entretien, puis la jeune femme

conjure son hôte de se retirer, car il paraît un peu fatigué; elle s'incline, baise les petites mains toutes fanées qu'on lui tend. M. de Voltaire répond en prenant celles de l'aimable visiteuse, en les serrant, en les baisant « avec sensibilité ».

A l'entrevue suivante, comme Mme Suard demande au « patriarche » une bénédiction, préservatif aussi sûr contre les dangers que celle de notre Saint-Père, il sourit avec une grâce infinie. Appuyé contre la porte de son cabinet, « il paraissait embarrassé de ce qu'il devait faire ».

Finalement :

« Mais, je ne puis vous bénir de mes doigts, j'aime mieux vous passer mes deux bras autour du cou. »

Mme Suard a vingt-cinq ans, elle est jolie. La plaisante bénédiction !

A quelques jours de là, la visiteuse se présente à nouveau. Voltaire « barbouille du papier dans son cabinet »; à diverses reprises, cependant, il entre au salon. Les importuns, il les fuit; mais, sans société, il ne pourrait vivre : « La société n'est-elle pas le premier des concerts ? » A chacune des apparitions du « vieux de la Montagne », oui, « tout à fait vieux de la Montagne, à cela près qu'il n'a assassiné personne », Mme Suard n'y peut tenir. Elle court vers lui, lui prend les mains, et, gentille toquée, les couvre de baisers.

Voltaire rit :

« Donnez-moi votre pied, dit-il, donnez-moi votre pied que je le baise. »

La jeune femme tend son visage. Sur quoi, M. de

Voltaire s'écrie qu'elle n'est venue à Ferney que pour le gâter, le corrompre.

Invitée à coucher au château — ô bonheur ! — Mme Suard entend bien ne pas perdre un instant de la présence de son idole. Dès six heures, elle est debout. Tout le monde dort encore. Elle entre au salon dans lequel donne le cabinet du philosophe et se jette sur une chaise longue, où, vaincue par la fatigue, elle s'endort comme une enfant.

A huit heures, on l'introduit dans la chambre du dieu. Il est au lit, vêtu d'un gilet de satin blanc, « coiffé d'un bonnet de nuit attaché avec un ruban fort propre ».

A côté de son chevet, le portrait de Mme du Châtelet, « dont il conserve le plus tendre souvenir ». Dans l'intérieur du lit, les deux gravures de la famille des Calas. Carmontelle en a dessiné les estampes. Une souscription a permis de les graver. Pas fameuses, ces gravures, et même un peu ridicules : « On trouve que les doigts ressemblent à des griffes d'oiseaux mal faites et les bras à des cotrets », mais, pour Voltaire, il est si content d'avoir cette famille sous les yeux « qu'il pardonne tout au dessinateur, trouve tout bien et baise, assure-t-il, à travers la glace, Mme Calas et ses deux filles ».

Chaque après-midi, le « vieux de la Montagne » fait une promenade, Mme Suard goûte la joie de monter dans le carrosse : « J'étais à ses côtés, j'étais dans le ravissement, je tenais une de ses mains que je baisai une douzaine de fois. »

Voltaire la laisse faire ; il voit, comme elle dit : « que c'est un besoin et un bonheur » ; mais, peut-être que, à part soi, il juge l'adoration de la jeune femme un peu fatigante.

On parcourt le domaine. Les bois qui sont au-delà des jardins sont très vastes, avec des « percées fort agréables.... La ferme est grande, belle et tenue avec une grande propreté.... »

M. de Voltaire met pied à terre. Malgré son âge, « il marche droit, ferme sur ses jambes et presque lesté ». Il jette partout des regards perçants « et, en parcourant sa grange qui est très longue, il montre avec un bâton qu'il tenait à la main une réparation à faire au sommet... ». Ses forces sont, d'ailleurs, en proportion de son génie.... « Sa tête paraît aussi féconde, son âme paraît aussi ardente que s'il était dans la vigueur de l'âge, sa vie n'a point de vide.... »

Ayant chanté son dithyrambe, Mme Suard prend congé après des baisements de mains éperdus.



Le Voltaire qu'elle nous a peint n'est qu'un vieillard aimable, cajolant une jolie femme.

Le récit de Mme de Genlis est infiniment plus pittoresque.

Elle n'a point de lettre de recommandation pour Ferney, mais elle n'ignore pas que les jeunes Parisiennes y sont toujours bien reçues : M. de Voltaire est un

philosophe très galant. Mme de Genlis lui écrit. Sans tarder, il répond gracieusement par une invitation à dîner et à souper.

Sachant que son hôte aime à voir les femmes bien parées, Mme de Genlis a endossé son plus bel habit, et orné sa tête de toutes les plumes, de toutes les fleurs qu'elle a emportées.

Un jeune peintre allemand qui revient d'Italie, M. Ott, l'accompagne. Il sait à peine le français, n'a jamais lu une ligne de l'illustre écrivain, mais n'en a pas moins tout l'enthousiasme désirable. Cet enthousiasme va croissant à mesure qu'on approche.

Quand on arrive à Ferney, M. Ott, littéralement, est hors de lui.

Mme de Genlis l'admire et l'envie, car elle est — c'est elle qui l'assure — « naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens qu'elle ne connaît pas ».

La voiture passe devant l'église, « la chienne de jolie église », que l'impie Voltaire a fait bâtir et sur le fronton de laquelle Mme de Genlis est scandalisée de lire : « Voltaire a élevé ce temple à Dieu ! »

« Cette inscription m'a fait frémir. Elle ne peut paraître que l'extravagante ironie de l'impiété ou l'inconséquence la plus étrange. »

La voiture s'arrête. Les deux visiteurs en descendent. M. Ott est fou de joie et ne le cache pas. Si Mme de Genlis met un point d'honneur à dissimuler ses sentiments, lui met le sien à les manifester. M. Ott est Allemand, ne l'oublions pas.

Introduit avec sa compagne dans une antichambre

assez obscure, Ott aperçoit un tableau, y court et s'écrie : « C'est un Corrège ! »

Un Corrège relégué en un lieu si sombre ! M. Ott est un peu scandalisé. Il le dit et Mme de Genlis partage son sentiment, mais elle a d'autres sujets de préoccupations. Sa montre avance et même beaucoup : trois quarts d'heure ! « Il n'y a guère de gaucherie plus désagréable que d'arriver trop tôt pour dîner chez des gens » et de s'apercevoir que cela les dérange. Or, Mme de Genlis ne peut l'ignorer, le château entier est en émoi : « Des sonnettes appellent de tous côtés, on va et vient précipitamment, des portes sont ouvertes et fermées brusquement.... » Mme de Genlis voudrait pouvoir disparaître. Maudite montre !

Cependant, Ott voit, à l'extrémité de la pièce, « un grand tableau à l'huile dont les figures sont en deminature ; un cadre superbe et l'honneur d'être placé dans le salon annoncent quelque chose de beau ».

Mme de Genlis s'approche. « Ce tableau est une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompidon, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes et en faisant des grimaces effroyables.... »

Cette œuvre ridicule est un cadeau : celui d'un mauvais peintre genevois, mais n'est-il pas « inconcevable que M. de Voltaire ait le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une pareille platitude » !

A ses côtés, Ott fait chorus :

« Un tableau du Corrège dans une vilaine anti-chambre obscure et cela, cela, dans le salon ! »

La porte s'ouvre. Paraissent Mme Denis et Mme de Saint-Julien qui est en séjour au château. Rien de plus charmant que cette sœur du marquis de la Tour du Pin. Elle a l'air.... « Elle a l'air d'un oiseau. » Deux mots seulement dits par Voltaire, deux mots : les plus simples des mots, et la grâce légère de la jeune femme nous devient sensible.

Par une singulière rencontre, il se trouve que Mme de Saint-Julien, « Minerve-Papillon », a « quelque chose de Mme du Châtelet ». Elle en possède l'éloquence, l'enfantillage et la bonté avec un peu de sa physionomie. « Il ne lui manque que d'étudier l'algèbre », pour lui ressembler tout à fait. Son plus grand plaisir est de rendre service. « Elle est essentielle et discrète. »

En attendant que Voltaire paraisse, elle propose à Mme de Genlis de faire un tour de promenade. On gagne la terrasse. La vue sur les montagnes et le lac pourrait y être magnifique ; mais le maître du château a eu le mauvais goût d'établir, tout du long, un berceau de treillage couvert d'une verdure épaisse. De distance en distance, d'étroites lucarnes ont été ménagées. Curieuse, Mme de Genlis passe la tête dans l'une d'elles et y accroche ses plumes, ses fleurs. Par surcroît, le berceau est fort bas. Pour Mme de Saint-Julien, c'est sans inconvénient ; elle est toute petite et est à son aise dans un négligé du matin ; mais Mme de



Genlis ! Mme de Genlis avec son bel habit, ses falbalas et ses plumes !

Pour se rapetisser, elle se courbe, ploie les genoux. Résultat : elle se prend les pieds dans sa robe, trébuche, déchire ses jupons, casse ses plumes, et est de fort méchante humeur.

Quand on rentre, en passant devant une glace, elle se voit ébouriffée, « avec une mine véritablement piteuse et tout à fait décomposée ».

Elle se rajuste tant bien que mal et « courageusement » entre au salon.

M. de Voltaire s'y trouve. D'habitude, le châtelain de Ferney s'habille avec magnificence, mais sans goût : « il met des vêtements qui ne peuvent aller ensemble » ; il a l'air d'un vrai « vendeur d'orviétan ». Certaine robe de chambre bleue à grands ramages jaunes et doublée de jaune est demeurée célèbre.

Aujourd'hui, il ne l'a pas revêtue. Porte-t-il le bel habit mordoré et culotte de même couleur avec la veste à grandes basques, galonnée en or, à la bourgogne, et des manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts, « car avec cela, dit-il, on a l'air noble » ; est-il, enfin, tel qu'il apparut au Prince de Ligne, ou, plus simplement, n'a-t-il que des souliers gris, des bas gris de fer roulés, une longue veste de basin et un petit bonnet de velours noir sur sa perruque ? Mme de Genlis oublie de nous en informer. Elle dit seulement que, pour elle, l'hôte de Ferney quitte ses pantoufles, son bonnet de nuit et sa robe de chambre.

Mme de Genlis s'avance vers Voltaire, mais, au

moment où elle s'apprête à lui faire une grande révérence, Minerve-Papillon lui souffle à l'oreille :

« Embrassez-le ; il le trouvera très bon. »

Pour M. Ott, après avoir manqué se trouver mal d'émotion, il tire de sa poche des miniatures qu'il a faites à Rome. L'une d'elles représente la Vierge avec l'Enfant Jésus.

Belle occasion pour M. de Voltaire de dire « des impiétés, aussi plates que révoltantes ». Extrêmement choquée, Mme de Genlis se tourne vers Mme Denis pour avoir l'air de ne pas écouter l'oncle. Elle l'entend pourtant. Il parle de l'Italie et de ses arts. Il en parle comme il en écrit : c'est-à-dire « sans connaissance et sans goût ».

On se met à table. « Toutes les assiettes sont d'argent et portent les armoiries de leur possesseur<sup>1</sup>. Au dessert, les cuillers, les fourchettes et les lames de couteau sont de vermeil. Il y a deux services et cinq domestiques dont trois sont en livrée<sup>2</sup>. » M. de Voltaire s'assied dans un grand fauteuil, mais ne dîne point. Jadis, à Cirei, ce qu'il préférait, c'était du potage gras, du mouton et des œufs. Volontiers, il y ajoutait d'un plat puis d'un autre servis à la belle Émilie qui, elle, n'avait point à se soucier de son estomac. Le repas fini, il buvait de l'eau de tilleul et, depuis quarante ans, disait : « J'aurai, demain, du régime. » Demain, il était au lit avec de la colique « et le diable dans les entrailles ».

1. Ces armes étaient d'azur à trois flammes.

2. Récit de Sherlock.

Plus réservé à présent, il regarde ses hôtes manger et passe le temps du repas à crier à tue-tête après ses gens. Sa voix rauque et sépulcrale, demeurée extrêmement forte, retentit « comme le tonnerre » dans la salle qui est sonore. Personne d'ailleurs, ne paraît troublé ; personne n'est surpris. Mme de Genlis a été prévenue : c'est une habitude.

Retour au salon. Il n'a point encore été parlé de littérature. Mme de Genlis est déçue. Sur la demande de l'oncle, la nièce se met au clavecin : « Elle a un jeu qui transporte au temps de Louis XIV.... »

Maman Denis finissait un morceau de Rameau, lorsqu'une jolie petite fille entre dans la pièce, court à M. de Voltaire, se jette à son cou, le caresse en l'appelant « papa ». C'est l'enfant de Cornélie-Chiffon. Elle vit au château avec ses parents et Mme Denis lui apprend la musique. La petite n'est point sotte, paraît-il, et son « papa » Voltaire s'amuse à la voir s'intéresser aux bons ouvrages. Quand on lui donne les *Conversations d'Émilie*,<sup>1</sup> elle s'écrie à chaque page :

« Ah ! la bonne maman, la digne maman ! »

Après quelques visites de Genevois, le « patriarche » propose une promenade en voiture. On fait faire à Mme de Genlis le tour du propriétaire. Elle voit le joli village de Ferney, visite les manufactures que Voltaire a formées et, saisie enfin d'une certaine admiration, s'écrie, non sans nous étonner :

« Il est plus grand là que dans ses livres ! »

1. Traité de Mme d'Épinay.

L'heure du souper vient. M. de Voltaire mange des œufs brouillés qu'il fait suivre rondement de quelques légumes, de pièces au four et de fruits. La conversation a un tour plus aisé que pendant le dîner : « elle est simple et naturelle, sans nulle prétention, et par conséquent (avec un esprit tel que le sien), parfaitement aimable ».

Mme de Genlis a été favorisée. Plusieurs de ceux qui ont approché l'illustre vieillard lui reprochent « d'être trop emphatique », de n'avoir point, dans la causerie, « ce ton cavalier qui caractérise si bien ses écrits ».

A force de vivre, en outre, au milieu des « ours », il a perdu beaucoup de l'usage du monde. Lui-même dit que les belles et grandes dames et les pairs, ses visiteurs, doivent s'accoutumer à ses « grossièretés ». La patience est la moindre de ses vertus. Il aime passionnément à être le maître et ne peut supporter que, sur la plus petite chose, on ait une opinion différente de la sienne ; « pour peu qu'on le contredise, son ton prend de l'aigreur et devient tranchant ». « Les adulations outrées dont il est l'objet, remarque Mme de Genlis, lui ont tourné la tête et, comme tout est à ses pieds, comme il n'entend parler que de l'admiration qu'il inspire, il croit que toutes ses décisions sont des oracles. »



« Vieux comme le Temps, faible comme un roseau », le Patriarche, la « marmotte des Alpes » ne quitte presque plus son lit.



LE DÉJEUNER DE FERNEY, D'APRÈS NATURE EN 1775.

(Musée Carnavalet.)



Ce n'est pas grand'chose que M. de Voltaire quand il a son bonnet et sa casaque de nuit. Il était bien maigre; « il s'évapore » maintenant, « comme du bois sec enflammé ».

Vingt fois le jour il annonce qu'il va mourir, qu'il est mort. Maman Denis ne s'en émeut pas. Son oncle, elle le regarde un peu comme un enfant capricieux : « On ne veut presque jamais croire qu'il souffre, a noté Mme Suard. Il semble qu'on veuille se dispenser de le plaindre. »

Pour un mort, d'ailleurs, M. de Voltaire a encore un bon creux. Il faut l'entendre clamer qu'il a la colique, que la casse qu'il a prise — et il en prend quatre fois la semaine — le tourmente. Si on ne lui donne un clystère, il va « remourir », cette fois, pour de bon !

Depuis des années, le pauvre homme « vit entre deux lavements ».... « Quand il se sera fait dévot, les dévotes viendront les lui donner. » En attendant, Barbara et Babet accourent. Barbara est munie de la seringue; Babet verse l'eau chaude. Le mort se frotte le ventre avec énergie, se dresse, rejette ses draps, fait remarquer à maman Denis et au Père Adam, « qui n'est pas le premier homme du monde », comme on pourrait le croire, mais le Jésuite de M. de Voltaire, son partenaire aux échecs, que ses deux fesses sont aussi ridées que ses joues et qu'il est fort mal en point.

Le Père Adam marmonne un *De profundis*, maman Denis hausse les épaules et les servantes éclatent de rire. Ce sont de gaillardes suissesses que Barbara et



Babet. Elles sont accoutumées aux paillardises de leur maître. Certain jour d'été, comme elles étaient nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur et qu'elles passaient de la crème à table, M. de Voltaire, qui causait avec le Prince de Ligne, s'interrompt et, prenant les beaux cous à pleines mains, s'écria, impatienté : « Gorge par ci, gorge par là, allez au diable ! »

De tout temps, le Patriarche a professé qu'il tient à la gaieté. C'est un remède plus sûr que les ordonnances du Grand Tronchin, très grand, en effet : « Il est haut de six pieds, beau et bien fait.... »

Vaut-il pas mieux vivre l'âme en joie et riant avec ses semblables que de se tourmenter, se « harpiller » avec eux ?

« Écoutez ceci, madame Denis :

Une dévote en colère dit à sa voisine :

« Je te casserai la tête avec ma marmite.... »

— Qu'as-tu dans ta marmite, dit l'autre.

— Un bon chapon, répondit la dévote.

— Eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme. »

Voilà comme on en devrait user, madame Denis. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère ; les miettes sont pour les sots.... »

\*  
\* \*

Mais, à nouveau, Babet entre dans la chambre. Il est onze heures. Elle apporte le déjeuner. M. de Voltaire se dresse sur son séant. La servante verse le café. Luc,

le grand singe, qui était perché sur le dos d'un fauteuil et qui grignotait une amande dans ses petites pattes roses, fait à travers la pièce un bond comme s'il s'en-volait.

Luc, c'est le favori de M. de Voltaire. Petite satisfaction accordée à ses rancunes, le patriarche lui a donné le même surnom qu'à Sa Majesté le roi de Prusse.

Luc, fort adroitement, tire du sucrier quelques morceaux dont il sucre le café de son maître. Le vieillard boit à petites gorgées, puis annonce son intention de se lever. Que Babet et Barbara apprêtent sa culotte, sa robe de chambre de Perse ; qu'on prépare ses souliers à boucles d'argent, qu'on lui donne sa perruque. Il en a de fort belles et à trois marteaux. Il aime à les peigner lui-même et c'est précisément ce à quoi il s'occupe, lorsqu'on vient l'avertir que son ami, M. de Marmontel, demande à le voir.

On fait entrer le visiteur. Voltaire tend les bras vers lui ; il pleure de joie ; il embrasse de même le fils de son ancien ami, M. Gaulard, qui accompagne Marmontel :

« Vous me trouvez mourant, dit-il ; venez-vous me rendre la vie ou recevoir mon dernier soupir ? »

Gaulard est terrifié d'un tel début, mais Marmontel, qui a cent fois entendu le philosophe chanter la même antienne, fait signe à son jeune compagnon de se rassurer.

En effet, le moment d'après, le moribond invite ses hôtes à s'asseoir :

« Mon ami, dit-il à Marmontel, que je suis aise de vous voir ! surtout dans le moment où je possède un homme que vous serez ravi d'entendre : c'est M. de l'Écluse, le chirurgien-dentiste du feu roi de Pologne.

« C'est un homme charmant ; mais le connaissez-vous ?

— Le seul L'Écluse que je connaisse, dit Marmontel, est un acteur de l'ancien Opéra-Comique.

— C'est lui, mon ami, c'est lui-même. Si vous le connaissez, vous avez entendu cette chanson du *Rémouleur* qu'il joue et qu'il chante si bien. »

A l'instant, voilà Voltaire imitant L'Écluse et, avec ses bras nus et sa voix caverneuse, jouant le *Rémouleur* et chantant la chanson :

« Je ne sais où la mettre  
Ma jeune fillette  
Je ne sais où la mettre,  
Car on me la che .... »

Les assistants rient aux éclats ; mais lui, toujours sérieux : « Je l'imite mal ; c'est M. de L'Écluse qu'il faut entendre ; et sa chanson de la *Fileuse* ! et celle du *Postillon* ! et la querelle des *Écosseuses avec Vadé* ! C'est la vérité même. Ah ! vous aurez bien du plaisir ! Allez voir Mme Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier et nous entendrons M. de L'Écluse le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé. »

Maman Denis reçoit Marmontel « avec cette cor-

dialité qui faisait le charme de son caractère ». On dîne, on se promène dans les jardins : au retour de la promenade, M. de Voltaire fait quelques parties d'échecs avec Gaulard qui, « respectueusement, le laisse gagner ». On a dit au jeune homme que le philosophe est mauvais joueur. Il se fâche quand il perd.

Ensuite, on parle du théâtre, de la révolution que la Clairon y a apportée. Marmontel, plein d'enthousiasme, dépeint l'actrice non sans éloquence. Il la montre dans les divers caractères de ses rôles où elle atteint une « vérité sublime ».

« Eh bien ! mon ami, dit Voltaire avec transport, c'est comme Mme Denis ; elle fait des progrès étonnants, incroyables. Je voudrais que vous lui vissiez jouer *Zaïre*, *Alzire*, *Idamé* ! Le talent ne va pas plus loin ! »

Mme Denis jouant *Zaïre* ! Mme Denis comparée à Clairon ! Le bon Marmontel avoue tomber de son haut. Son Maître ne perd-il pas le sens ?

Hé non, conclut-il : « Le goût s'accommode aux objets dont il peut jouir. » C'est un moyen que le sort « se ménage pour nous procurer des plaisirs ».



Le Patriarche de Ferney a presque consumé « la petite bougie que la nature lui avait donnée ; il ne reste qu'un faible lumignon que le moindre effort éteindrait absolument » ; mais ce lumignon brille d'une flamme d'autant plus vive qu'elle va bientôt disparaître.

Flexible « comme une anguille », son esprit reste vif « comme un lézard ».

En dépit de l'âge, M. de Voltaire demeure, ainsi que Frédéric le lui écrivait jadis : « la créature la plus séduisante qui se puisse imaginer » ; il a tant de grâces dans ce qu'il dit que, quand il le veut, il se fait aimer de tout le monde et il charme.

Vainement, certains récits nous ont dévoilé ses petitesse, ses ridicules ; il faut, quand on pense à lui, se redire les phrases qui terminent le récit du séjour que le Prince de Ligne fit à Ferney : « Il fallait le voir animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde, porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres, rapportant tout à ce qu'il écrivait à ce qu'il pensait ; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables, donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour des pauvres familles et bon homme dans la sienne, bon homme dans son village, bon homme et grand homme tout à la fois, réunion sans laquelle on n'est jamais complètement ni l'un, ni l'autre, car le génie donne plus d'étendue à la bonté et la bonté plus de naturel au génie. »

## CHAPITRE X

### LE DERNIER VOYAGE

Le 10 février 1778, vers trois heures et demie de l'après-midi, une berline couverte de poussière et d'une forme un peu spéciale, une « dormeuse », s'arrête devant le bureau d'octroi de l'une des portes de Paris. Il fait un froid intense. Ce jour-là, les gazettes disent que la Seine charrie des glaçons.

L'un des voyageurs sort de la voiture et prie les douaniers de ne pas contraindre son compagnon à descendre : « Il est très âgé, malade, fatigué par la longueur d'un voyage qui n'a pas duré moins de cinq jours. »

Un commis s'avance, ouvre la portière. Au fond de la « dormeuse », émergeant d'un amoncellement de couvertures, il aperçoit une petite figure ridée et grimaçante où brillent deux yeux d'une vivacité extraordinaire.

Le commis pose la question habituelle :

« Vous n'avez rien de contraire aux ordres du roi? »

Du fond des fourrures, une vieille voix toute cassée répond gaiement :

« Ma foi, Messieurs, je crois qu'il n'y a ici de contrebande que moi. »

Le commis se penche, regarde au visage ce voyageur si facétieux; puis, tirant son camarade par le pan de l'habit :

« Pardieu, c'est M. de Voltaire! »

La « dormeuse » franchit la grille, traverse Paris, s'arrête quai des Théatins, à l'angle de la rue de Beaune, devant l'hôtel du marquis de Villette. Le « vieux malade » en descend.

Maman Denis, les Villette, qui l'ont précédé de quelques jours, lui conseillent de se reposer. Se reposer! Pour se dérouiller les jambes, il se rend *gaillardement* et *de son pied*, chez le comte d'Argental, quai d'Orsay. Le lendemain, en revanche, il sent tout le poids de la fatigue : « J'arrive mort et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Madame la Marquise du Deffand », écrit-il à sa vieille amie.

Cependant, Paris apprend son arrivée. Paris se lève pour le saluer, Paris l'enveloppe dans son « tourbillon bruyant »; « Paris va le tuer dans ses embrassements<sup>1</sup> ».



Il y avait vingt-huit ans que Voltaire n'avait point paru dans la capitale.

A maintes reprises, cependant, et depuis des années,

1. Arsène Houssaye : *Le roi Voltaire*.



ses amis le sollicitaient d'y venir encore au moins une fois. Prières flatteuses, sans doute. Y céder, quelle folie ! Voltaire se dérobaît par une plaisanterie :

« Il faut attendre. » — Quoi donc ? — Qu'il ait quatre-vingts ans sonnés. Il n'en a que soixante-dix-huit ! Il est encore trop jeune. Quoiqu'il ait de la gaieté, « il devient aveugle et sourd », il est réduit à « couvrir toujours sa pauvre tête d'un bonnet à oreilles quelque temps qu'il fasse : il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état, lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal ».

Le genre d'existence de la capitale serait « non seulement affreux, mais impossible à soutenir pour lui ». Voici deux années qu'il n'a point mis d'habit et, lorsque le printemps et l'été le délivrent de ses fluxions sur les yeux, ses journées entières sont consacrées à lire.... « Voyez si cette vie est compatible avec le séjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture et où l'âme est toujours hors de chez elle.... »

Quand ses amis le supplient de céder à leurs instances, ils ne pensent pas à la manière dont il s'arrange, à présent : « Je passe ma vie dans mon lit, j'y griffonne, j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres, j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce.... »

Le village de Ferney, devenu une petite ville industrielle, réclame tous ses soins et sa présence. Il « a quitté la lyre pour la truelle ». Il bâtit. Il bâtit « plus

de maisons que n'en a le soleil ». Dix-huit bâtiments sont commencés : « Cela ressemble aux Mille et une Nuits et ce qui pourrait paraître encore plus fabuleux, c'est que le vieillard qui s'est épuisé dans toutes ces facéties n'a pas demandé le moindre secours au gouvernement pour l'établissement d'une colonie qui fait un commerce de cinq ou six cent mille francs par an et qui fait entrer de l'argent dans le royaume. »

Néanmoins, il le reconnaît, rien ne serait aussi plaisant, « à la barbe des Pasquier et des Séguier », que d'aller incognito embrasser son ami d'Argental, souper avec le duc de Richelieu et Mme du Deffand et revoir la statue de Henri IV ; « mais il est très probable qu'il ne voyagera que dans l'autre monde ».

Aux approches de l'équinoxe, il prend la louable habitude de « tâter un peu de l'agonie », il s'offre le ridicule d'une petite apoplexie. « La cervelle lui tinte prodigieusement », tandis qu'il écrit. Pendant deux jours entiers, il a perdu la mémoire « et si absolument qu'il ne pouvait retrouver aucun mot de la langue.... Jamais la nature n'a joué un tour plus sanglant à un académicien ».

Tout doucement, il achèvera sa carrière à Ferney et ne le regrette point : « Votre Paris est partagé en dix mille petites factions dont Versailles ne sait jamais rien. Paris est une grande basse-cour composée de coqs d'Inde qui font la roue et de perroquets qui répètent des paroles sans les entendre. On leur envoie de Versailles leur pâture ; ils font bien du bruit et Versailles les laisse crier.... »



D'Argental ne se décourage point. Il répand le « bruit horrible » que, au printemps, Voltaire le viendra voir :

« Ah! mon cher ange, mon cher ange, répond le vieux malade, il faut que je vous gronde.... Je suis sourd et aveugle ou à peu près. Je passe les trois quarts de la journée dans mon lit et le reste au coin du feu. Il faut que j'aie toujours sur la tête un gros bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à jour; je prends médecine environ trois fois par semaine. J'articule très difficilement n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux ni d'oreilles.

Jugez, après ce beau portrait, qui est très fidèle, si je suis en état d'aller à Paris, *in fiocchi*. Je ne pourrais me dispenser d'aller à l'Académie et je mourrais de froid à la première séance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille de polissons, soi-disant gens de lettres, qui auraient la sotte curiosité de venir voir mon squelette, et puis, si je m'avisais, à l'âge de quatre-vingt-un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles scènes et quel ridicule! Je suis un rat de campagne qui ne peut subsister à Paris que dans quelque trou bien inconnu. Je n'en sortirais pas dans le peu de séjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis après qu'ils auraient prêté serment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais sous le nom d'une de

mes mesures appelée terre; de sorte qu'on ne pourrait m'accuser d'avoir menti, si j'avais le malheur insupportable d'être reconnu.... »

Complexité de la nature humaine : la raison, la sagesse conseillent à M. de Voltaire de repousser tout voyage; mais, dans le secret de son âme, on le devine tenté.

Sans se lasser, ses amis sont revenus à la charge. Mme Denis a joint ses instances aux leurs, Ferney n'est plus en fêtes. On n'y joue plus la comédie, l'ère des réceptions est close. Mme Denis s'ennuie.

Insensiblement, Voltaire se laisse circonvenir. Il fait faire, dans son village, une voiture, « petite demi-dormeuse » qu'il appelle sa « commode ».... Il forme des projets.... Les neiges passées, vers le « saint temps de Pâques », il compte apparaître à ses amis « comme Lazare sortant de son tombeau ».



Tenons pour assuré, néanmoins, qu'il ne se serait jamais mis en route, si les événements ne l'y avaient poussé. A cause de leurs conséquences, ceux-ci valent qu'on s'y attarde.

Au cours de l'été 1777, le marquis de Villette fut obligé de quitter Paris à la suite d'un scandale. En plein Vaux-Hall, il avait cravaché une demi-mondaine : Mlle Thévenin. Le protecteur de la dame lui ayant demandé raison de sa violence, Villette « avait été si pressé d'aller sur le terrain qu'il arriva trois heures

trop tôt, mais n'eut pas la patience d'attendre<sup>1</sup> ».

Ce fut un *tolle* général. Le marquis jugea bon de disparaître et se mit en route pour Ferney où, déjà, il avait été reçu. Il y arrive par une radieuse journée, juste à l'heure où, sur les terrasses du château, dans l'admirable décor dont le Mont Blanc fait la toile de fond se déroule une fête champêtre qu'il peut croire préparée en son honneur. De jeunes garçons, avec des habits de berger, apportent leur offrande. « Comme au temps des premiers pasteurs, c'étaient des œufs, du lait, des fleurs et des fruits<sup>2</sup>. »

Vêtues en paysannes, des jeunes filles passent et repassent entre les buis taillés. La plus jolie est Mlle de Varicour que Voltaire a surnommée *Belle et Bonne*. Elle tient une légère corbeille où deux colombes se becquètent. On dirait l'offrande à Vénus.

Villette voit la jeune fille et est conquis. Sur l'heure, il fait sa demande. Il a vingt ans de plus qu'elle, mais il est marquis. Il est riche : 40 000 écus de rente. Mlle de Varicour n'a que sa jeunesse, sa beauté et ses bras frais, ses bras ronds que Voltaire — vieux paillard — aime à prendre, à serrer amoureusement dans ses mains décharnées.

Depuis quelques années, elle vit à Ferney où on l'a recueillie. Elle est d'une famille de onze enfants et son père la destinait au couvent, ce qui faisait son désespoir.

Au château, elle n'est point la « chambrière » de

1. De Valles : *La propriété du cœur de Voltaire*.

2. Lettres du marquis de Villette.

Mme Denis, ainsi qu'on l'a méchamment insinué; elle est sur un pied d'égalité avec ses hôtes et s'acquitte envers eux par son esprit, son entrain.

Les accordailles ont lieu : « J'épouse, au château de Ferney, une jeune personne adoptée par M. de Voltaire », écrit le fiancé à M. de Morfontaine, son ami, intendant de Soissons. « Elle m'apporte, en dot, un visage charmant, une belle taille, un cœur tout neuf et l'esprit qui plaît. Je préfère tout cela à un million tout sec que je trouverais à Genève. »

Et Voltaire : « M. de Villette fait un très bon marché en épousant une fille qui a autant de bon sens que d'innocence, qui est née vertueuse et prudente comme elle est née belle, qui le sauvera de tous les pièges de Babylone et de la ruine qui en est la suite.... »

La « chaumière de Ferney », conclut-il, n'est pas faite pour garder les filles : « En voilà trois que nous avons mariées : Mlle Corneille; sa belle-sœur, Mlle Dupuits, et Mlle Varicour. »

Le mariage est célébré. Grande cérémonie. Voltaire entre dans l'église vêtu de la superbe pelisse de martre-zibeline que l'impératrice de Russie lui a envoyée. Deux oncles de « Belle et Bonne » le précèdent. Deux autres le soutiennent. Tous les quatre sont chevaliers de Saint-Louis.

Les nouveaux mariés passent leur lune de miel au château. Leur présence, leur vue ragailardissent le Patriarche : « Mes amoureux font plaisir à voir. Ils travaillent nuit et jour à me faire un petit philosophe », écrit Voltaire.

Mais l'automne s'effeuille; la bise souffle durement sur Ferney. C'est l'hiver, avec son cortège de neige, de glaces. Villette commence à regretter Paris : « Belle et Bonne » meurt d'envie d'être présentée à la cour, à la haute société, et de donner des fêtes. Est-ce la peine d'être marquise, d'être riche, pour vivre enterrée dans un Ferney? Mme Denis maudit la campagne et ses inconvénients.

Tacitement d'accord, la nièce et le nouveau ménage entreprennent de décider la « vieille marmotte » à se mettre en route. Oh! un court voyage! Il durera quelques semaines seulement.

Adroitement, on séduit M. de Voltaire par les ovations qui l'attendent, on lui rappelle les nombreuses lettres remplies des phrases les plus flatteuses que lui apporte chaque courrier. Sa tragédie d'*Irène* tombera s'il ne va pas lui-même diriger les acteurs, apaiser les querelles qui se sont levées entre eux. Ce voyage convient à sa gloire. En le faisant, il dissuadera les trois quarts de l'Europe qui pensent qu'il lui est interdit de rentrer dans la capitale. Enfin, à Paris, il consultera M. Tronchin sur sa santé'....

\*  
\* \*

M. de Voltaire résiste, mais, chaque jour, plus faiblement : « J'ai eu la force de faire dix actes (*Irène* et *Agathocle*) et je n'ai pas celle de faire cent lieues, dit-



il.... L'âme supporte des fatigues que le corps ne soutient pas. »

Brusquement, il cède. Tout le monde, maintenant, est d'accord pour entreprendre la suprême folie : celle du voyage. Le 3 février, les Villette et Mme Denis partent en fourriers. Deux jours plus tard, le philosophe quitte Ferney à son tour. Il est dans sa « dormeuse ». En dépit du froid, son terrible ennemi, le voyage ne semble point le fatiguer. Son humeur est charmante; il lit un peu, somnole ou s'amuse à faire à Wagnières des « contes à mourir de rire ».

Durant la nuit du 7 au 8, il couche à Dijon. Le bruit de sa présence dans la ville se répand aussitôt. Les « gens de la plus haute distinction courent à son auberge ». Les uns en payent les servantes pour qu'elles laissent la porte de sa chambre ouverte. D'autres se déguisent en garçons de cabaret, afin de le servir à son souper et avoir, ainsi, l'occasion de le voir. C'est un enthousiasme qui annonce celui de la capitale.



Durant quatre mois, la foule stationne, quai des Théatins, sous les fenêtres de M. de Voltaire. Elle l'acclame de bravos frénétiques dès qu'il paraît et, s'il ne paraît pas, le réclame.

Toutes les académies, tous les corps savants, les gens de lettres, les comédiens défilent dans les salons de l'hôtel de Villette.

L' « illustre et sage Franklin, l'homme le plus respec-



PUJOS : MADAME DE VILLETTE.  
(Musée Carnavalet.)



table de l'Amérique » demande au philosophe de bénir son petit-fils : « Je ne prononçai que ces mots : Dieu et Liberté, dit Voltaire. Tous les assistants versèrent des larmes d'attendrissement. »

Poussées par la curiosité, par le plaisir de ne pas faire tous les jours la même chose, les plus grandes dames se précipitent. Mme Jules de Polignac laisse croire au public qu'elle est envoyée par la reine. « Mme du Barry en se joignant à la foule prouve qu'elle existe encore. Mme Necker vient, non comme une femme de ministre, mais comme une vieille amie de Genève. Voltaire l'a connue quand elle était Mlle Curchod<sup>1</sup>. »

Après elle, en jupes et voilée, s'avance un personnage ambigu. Homme ou femme? On l'appelle le chevalier d'Eon. « Mâle à Londres, femelle à Paris, dit malicieusement le journal *l'Espion Anglais*, elle n'a jamais plus tant l'air d'un homme que lorsqu'elle est habillée en femme.... »

Une vieille coquette, que Voltaire aima jadis et qui se croit toujours jeune, toujours belle, veut, sans vergogne, essayer sur le philosophe l'effet de ses charmes surannés. Elle se présente dans tous ses atours et, prenant occasion de quelques regards que le vieillard jette sur sa gorge fort découverte, mais aussi fort flasque, elle dit, minaudière :

« Comment, M. de Voltaire, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là? »

1. De Valles, op. cit.

La réplique part comme une fusée :

« Petits coquins ! petits coquins, Madame ! Ce sont bien de grands pendards ! »

Chacun a préparé son mot, chacun attend une réponse qu'il conservera pour la postérité. Certains sont touchants dans les manifestations de leur admiration, d'autres sont proprement ridicules : « Voltaire est salué de tous les noms des poètes de l'antiquité grecque et romaine : Sophocle, Euripide, Virgile ; quelques-uns lui en donnent deux. Fariau de Saint-Ange lui en donne quatre :

« Je suis venu voir Homère, je reviendrai voir Sophocle, Tacite, Lucain....

— Je suis bien vieux, Monsieur, lui est-il répondu ; il serait prudent de faire toutes vos visites le même jour. »

Quelqu'un dit à Voltaire qu'il surpasse tous les auteurs connus. Il cite plusieurs noms dont celui de Fontenelle, Fontenelle mort à plus de cent ans !

Mercier, qui se trouve là, ajoute avec à-propos :

« Ah ! pour celui-là, souhaitons que M. de Voltaire le surpasse par son âge.

— Fontenelle était normand, Monsieur, dit le poète, il savait tromper la nature. »

D'ailleurs, Voltaire n'apparaît qu'un instant. C'est Mme Denis qui fait les honneurs à sa place ; « Belle et Bonne » prodigue aux visiteurs ses délicieux sourires. M. de Villette se donne des airs de grand maître des cérémonies et les chansonniers se moquent de lui :

« Petit Villette, c'est en vain  
Que vous prétendez à la gloire.  
Vous ne serez jamais qu'un nain  
Qui montre un géant à la foire. »

\*  
\* \*

« Voltaire ne se contente pas de recevoir; il fait des visites. Souvent il se met « à l'abri des ailes de son cher ange », le comte d'Argental, mais n'y reste point longtemps.

Il lui faut aller chez Sophie Arnould, qui a presque autant d'esprit que lui, chez Mme de Ségur qui veut le ramener à la religion et où il fait une scène épouvantable. Le duc de Richelieu, qui a presque son âge, l'attend pour lui indiquer un remède à base d'opium qui hâtera la mort de l'écrivain : « Frère Caïn, tu m'as tué. »

De chez le duc, Voltaire va rendre à Mme d'Épinay la visite qu'elle lui fit à Ferney, il y a dix-huit ans de cela.

Il court ensuite chez la marquise de Gouvernet, l'amante d'un jour, quand elle était la belle Suzanne de Livry et qu'ils se retrouvaient rue Cloche-Perce. Ils se regardent aujourd'hui, atterrés. Elle n'a qu'un geste; elle lui montre son portrait peint par Largillière et où elle est dans tout l'éclat de sa beauté triomphante.

Il n'a qu'un mot, affreusement cruel :

« Nous nous retrouverons aux bords du Styx. »

Il ne croyait pas dire si vrai. Ils ne se revirent plus et moururent l'un et l'autre à quelques jours d'intervalle.

Avec les visites privées, les réceptions officielles : à l'Académie on le reçoit avec des honneurs qu'aucun vivant n'a jamais connus.

A la représentation d'*Irène*, devant une salle en délire, l'acteur Brizard dépose, non sur le buste, mais sur la tête même du poète l'immortel laurier que Voltaire retire aussitôt pour en parer *Belle et Bonne* assise à ses côtés....

Tant d'émotions, tant de fatigues l'épuisent. Selon sa phrase « on veut l'étouffer sous les roses... ».

Le 25 février, au moment où, de son lit, il dictait une lettre, il est interrompu par une toux violente. Wagnières, son secrétaire, se retourne. Voltaire dit : « Oh ! oh ! je crache du sang. »

« En même temps, le sang lui jaillit par la bouche et par le nez, avec la même violence que quand on ouvre le robinet d'une fontaine dont l'eau est forcée<sup>1</sup>. »

Wagnières sonne. Mme Denis arrive. Tronchin est appelé en hâte. Toute la maison est en alarmes et la chambre du malade remplie de monde.

Voltaire crie qu'il va mourir, qu'il ne veut pas qu'on jette son corps à la voirie, qu'on fasse venir un prêtre. Et, à tous ceux qui l'entourent :

« Au moins, Messieurs, vous serez témoins que j'ai demandé à remplir ce qu'on appelle ici ses devoirs. »

1. Mémoires de Wagnières.



Tronchin accourt, tâte le pouls du vieillard, pratique une saignée, recommande au malade de ne point parler et, à l'entourage, de ne laisser entrer aucun visiteur.

Il faudrait du calme. Au lieu de cela, les scènes les plus violentes vont se dérouler au pied du lit de l'écrivain.

M. de Villette, qui n'aime pas Tronchin, s'efforce de l'évincer; il voudrait le remplacer par un de ses amis : M. Lorri. Tronchin refuse de se retirer. Prenant par le bras Villette qui est tout petit, il le fait, lui, géant, sortir de la chambre. Villette y rentre aussitôt en criant. La dispute reprend, furieuse : on croirait « des paysans ivres prêts à se battre ».

Du fond de ses oreillers, Voltaire les supplie de s'en aller ou de se taire :

« L'on me tue, l'on me tue », gémit-il.

Wagnières conjure Mme Denis d'intervenir. La grosse femme hausse les épaules et se contente de dire d'un certain ton :

« Oh ! par ma foi, par ma foi.... »

\*  
\* \*

Cependant, les importuns continuent d'affluer. Dans le brouhaha, les allées et venues, chacun préconise son remède; « tous ces remèdes diffèrent les uns des autres ». On les fait prendre au malade, en cachette, malgré les défenses de Tronchin et de Lorri.

De son côté, le parti des dévots s'agite. Un ex-

jésuite, l'abbé Gautier et un certain abbé Marthe pénètrent auprès du malade, veulent le forcer à se confesser.

Un vieillard ordinaire n'aurait pu supporter tant de secousses. Mais que de fois, déjà, Voltaire a trompé la mort ! Les crachements de sang cessent. Il va mieux. Aussitôt, Mme Denis, qui appréhende de retourner à Ferney et qui est enchantée de Paris, le persécute pour qu'il se fixe dans la capitale. Il se laisse persuader et, comme on lui propose une « très jolie maison », rue de Richelieu, il monte en carrosse pour aller la voir.

Une haie de curieux stationne devant sa porte. On les entend dire :

« C'est M. de Voltaire ; c'est le défenseur des malheureux opprimés ; c'est lui qui a sauvé la famille de Calas et de Sirven. »

Tous veulent toucher ses habits. Certains ont l'audace de monter sur la voiture. Il arriva même, une fois, que l'un d'eux, ayant sauté par-dessus les têtes et les épaules des autres, se trouva devant la portière et pria Voltaire de permettre qu'il lui baisât la main.

Dans son trouble, cette espèce d'hurluberlu prit, paraît-il, la main de « Belle et Bonne » pour celle du vieillard et dit, après y avoir appuyé les lèvres :

« Par ma foi, voilà une main bien potelée pour un homme de quatre-vingt-quatre ans.... »

La maison de la rue de Richelieu plaît à Voltaire. Il l'achète. Elle n'a encore que les murs avec un superbe escalier. Il la fera finir. Dans quelques mois, sa nièce et lui pourront s'y installer.



Beaux projets ! Le philosophe a épuisé ses dernières forces. La fièvre le reprend. Les jambes lui enflent ; la gangrène s'y met. Ainsi qu'il l'a tant de fois dit au cours de sa longue existence — et, cette fois, il n'exagère pas — : « il souffre comme un damné ». Les bains, les remèdes rafraîchissants ordonnés par Tronchin ne lui apportent point de soulagement. Il tombe dans une espèce d'accablement et expire le 30 mai 1778, à onze heures un quart du soir.

Quelques jours auparavant, comme on lui annonçait qu'un arrêt du conseil du roi venait de réhabiliter la mémoire de Lally-Tollendal, il avait écrit au fils de celui-ci :

26 mai.

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle, il embrasse bien tendrement M. de Lally ; il voit que le roi est le défenseur de la justice. Il mourra content. »

La plume lui glissa de la main. Lui qui avait tant écrit, ce fut sa dernière lettre.



## · OUVRAGES CONSULTÉS

- Voltaire. — *Correspondance et Mémoires.*  
Mme du Châtelet. — *Correspondance.*  
Grimm. — *Correspondance.*  
Marmontel. — *Mémoires.*  
Mme Du Noyer. — *Lettres galantes et Mémoire de ma fille Constantin.*  
Arnelle. — *Les filles de Mme du Noyer.*  
Collini. — *Mémoires.*  
Longchamp. — *Mémoires.*  
Wagnières. — *Mémoires.*  
Mme du Bocage. — *Lettres.*  
Mme de Graffigny. — *Lettres.*  
Mme Staal-Delaunay. — *Lettres.*  
Mme Suard. — *Lettres.*  
Mme de Genlis. — *Souvenirs.*  
Prince de Ligne. — *Correspondance.*  
Marquis de Boufflers. — *Correspondance.*  
Sainte-Beuve. — *Lundis.*  
G. Lanson. — *Voltaire.*  
Desnoireterres. — *Voltaire.*  
Ed. Pilon. — *Muses et Bourgeoises de Jadis.*  
De Valles. — *La propriété du cœur de Voltaire.*



## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

	Pages.
PL. I. — Voltaire à vingt-quatre ans, par Nicolas de Largillière ( <i>Musée Carnavalet</i> ). <i>En frontispice</i> .	
PL. II. — Voltaire, portrait donné à M. d'Argental ( <i>Cabinet des Estampes</i> ). . . . .	33
PL. III. — Madame du Châtelet, d'après Drouais ( <i>Cabinet des Estampes</i> ). . . . .	81
PL. IV. — Madame Denis, portrait attribué à Duples- sis ( <i>Musée Condé, Chantilly</i> ). . . . .	129
PL. V. — Le lever de Voltaire à Ferney ( <i>Musée Car- navalet</i> ). . . . .	145
PL. VI. — Le château de Ferney, vu des jardins ( <i>Cabinet des Estampes</i> ). . . . .	187
PL. VII. — Le déjeuner de Ferney, d'après nature en 1775 ( <i>Musée Carnavalet</i> ). . . . .	209
PL. VIII. — Madame de Villette, par Pujos ( <i>Musée Carnavalet</i> ). . . . .	225





# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
AVANT-PROPOS . . . . .	VII
CHAPITRE PREMIER. — « Pimpette, mon cher cœur » . . .	1
— II. — Vie de château et de grands che- mins. . . . .	18
— III. — Les divers logements de M. de Vol- taire à Paris . . . . .	35
— IV. — Donnant par-ci, donnant par-là . .	55
— V. — L'ardente Émilie . . . . .	72
— VI. — La nièce de M. de Voltaire : Mme Denis . . . . .	112
— VII. — « Cornélie — Chiffon » . . . . .	153
— VIII. — Savoir vieillir . . . . .	185
— IX. — En visite chez M. de Voltaire. . .	196
— X. — Le dernier voyage. . . . .	215





PB-21695

1









